

Lorsque les citoyens font de la science:

**Analyse d'une mobilisation collective autour de la lutte contre
le moustique-tigre dans le quartier de Saouzelong**



Stage réalisé par Isabelle FERAY au sein d'Echelles et Territoires et du Muséum de Toulouse du

01/02/2020 au 30/06/2020

Encadré par Geoffrey Carrère

maître de conférences en sociologie à l'Université Toulouse 2 Jean Jaurès

UNIVERSITE TOULOUSE 2 – JEAN JAURES

DEPARTEMENT DE SOCIOLOGIE

MASTER POLITIQUE ENVIRONNEMENTALE ET PRATIQUES SOCIALES 2019-2020

« Au plus léger relâchement, ils reviennent. En force. Et sans la participation de toutes les populations (humaines), il ne sera jamais possible de limiter les nuisances. Dans un quartier, il suffit d'un seul immeuble mal surveillé, dans un lotissement d'un seul pavillon négligé, pour que nos ennemis s'y établissent et que les efforts de tous soient rendus inutiles. Le moustique nous oblige à la solidarité, à la vigilance ». Patrick Orsenna

Remerciements

A Geoffrey Carrère, pour sa patience, sa pédagogie bienveillante et son soutien ;

A Brice Navereau, Nathalie Chauvac, Philippe Terral et Olivier Cadenne pour leur bienveillance et leurs encouragements ;

A Isabelle B. et Yvonne C. pour leur gentillesse et leur engagement ;

A tous les habitants de Saouzelong qui ont accepté de répondre à mes questions avec franchise et naturel.

Plan

Introduction.....	p.6
PARTIE 1 Contextualisation et récapitulatif de la commande.....	p.6
1/ Le Muséum de Toulouse, futur intermédiaire de recherches collaboratives entre citoyens et chercheurs ?	p.6
2/ L'intéressement du collectif citoyen la Brigade du Tigre.....	p.7
3/ La plate-forme d'expertise IRCOT - Initiatives de Recherches Collaboratives Toulouse.....	p.8
4/ Le chercheur.....	p.8
5/ Premier comité de pilotage : présentation des acteurs de la recherche et définition de l'objectif du stage	p.8
PARTIE 2 Questionnements et problématisation.....	p.9
I Éléments de contexte.....	p.9
1/ Le moustique tigre.....	p.9
2/ Le dispositif français de lutte anti-vectorielle.....	p.16
3/ La politique de lutte contre le moustique-tigre chez les particuliers mise en œuvre par la Mairie de Toulouse	p.19
4/ L'initiative citoyenne de la Brigade du Tigre du quartier de Saouzelong.....	p.20
II Cadre théorique de la recherche.....	p.22
1/ L'identification du problème : la phase du trouble.....	p.23
2/ le temps de l'enquête : la construction de l'expertise	p.29
3/ La construction du collectif.....	p.31
PARTIE 3 Méthodologie.....	p.36
PARTIE 4 Analyse des résultats.....	p.38
<u>Chapitre 1</u> De la naissance du trouble à la qualification du problème.....	p.38
I Le processus d'identification du moustique-tigre par le trouble ressenti dans jardin.....	p.38
1/Un premier trouble de nature phénoménologique : l'expérience du corps.....	p.38
2/ Le moustique-tigre : un problème ingouvernable ?.....	p.41
3/ Un second trouble né de la modification de l'environnement : une nécessaire adaptation du mode d'habiter	p.42
II Le processus de la qualification du problème.....	p.45
1/ Une enquête menée de façon scientifique par un couple à la recherche de dispositifs efficaces	p.45
2/ De la tentative de mise en œuvre des dispositifs de lutte efficaces à la qualification du problème	p.46
<u>Chapitre 2</u> Le processus de traduction, de la problématisation à l'enrôlement des voisins... 	p.49
I La phase de problématisation.....	p.49
1/Des injonctions sur l'entretien d'un espace privé.....	p.51

2/Une méconnaissance répandue du problème, entretenue par un support de communication institutionnel	p.52
3/ Une nuisance ressentie de façon inégale.....	p.53
4/ le coût des pièges.....	p.54
5/ Des relations parfois distendues à la suite de l'ouverture de l'Astronef.....	p.55

II l'intéressement.....p.56

1/ En amont de la première rencontre : renforcement de l'expertise, adaptation de l'objectif et construction des outils pédagogiques.....	p.57
2/Les débuts de la recherche d'alliances parmi les voisins.....	p.61
3/ Au fil de la constitution du réseau, la recherche d'alliances.....	p.64
4/ La poursuite de l'intéressement des voisins	p.68
5/ L'intéressement de la Mairie par l'Agence Régionale de Santé.....	p.71
6/ L'intéressement des médias.....	p.71
7/ La poursuite de la construction de l'expertise des voisins : distribution des pièges,visites de jardins et création du blog.....	p.74
8/ Une réunion de bilan qui confirme l'enrôlement des voisins.....	p.77
9/ Un intéressement relancé en 2020.....	p.78

Chapitre 3 La deuxième vague de l'enrôlement : la mobilisation des voisins.....p.79

1/ Une diffusion hétérogène.....	p.79
2/ Les points de fragilité du réseau	p.82
A/ La génération « pesticides »	p.83
B/ Des populations plus ou moins gênées : le critère de l'âge et de la composition familiale.....	p.84
C/ Des interrogations sur les outils et impacts de la lutte sur la faune et la flore sur l'environnement	p.86
D/ Les habitants de collectifs et les locataires.....	p.87

Conclusion.....	p.89
-----------------	------

Bibliographie.....	p.93
--------------------	------

Introduction :

A la fin de l'année 2018, une mobilisation citoyenne s'organise dans le quartier de Saouzelong afin de lutter contre le moustique-tigre qui prolifère depuis l'été 2017. Cette initiative inédite illustre à la fois les difficultés des pouvoirs publics à répondre de manière adaptée aux attentes des citoyens, et la capacité de ces derniers à concevoir et mettre en œuvre des solutions à leurs problèmes. Ce mémoire est le produit d'un travail mené dans le cadre d'une recherche collaborative entre le collectif citoyen et un sociologue. L'étude vise à comprendre comment s'est construite l'action citoyenne et à déterminer le profil des habitants qui s'engagent ou restent en retrait.

PARTIE 1

Contextualisation et récapitulatif de la commande

La commande a été finalisée à l'issue d'un processus qui a mobilisé plusieurs partenaires. Ces derniers sont identifiés au cours d'un récit chronologique, qui permet de rendre compte des négociations entre acteurs.

1/ Le Muséum de Toulouse, futur intermédiaire de recherches collaboratives entre citoyens et chercheurs ?

La recherche participative a été amorcée par un médiateur scientifique du Muséum de Toulouse. L'institution s'interroge en effet sur l'opportunité de développer une activité de médiation recherche, i.e. d'intermédiation entre la société civile et le monde de la recherche dans le cadre de recherches collaboratives. Ce projet est d'abord basé sur la conviction que « La science n'est plus le monopole de chercheurs experts mais de plus en plus appelée à être conçue comme un bien commun qui mérite à ce titre d'être gouvernée, mise en œuvre, utilisée par la société civile ¹ ». Il s'appuie ensuite sur l'hypothèse que les médiateurs scientifiques ont par essence une position qui leur permet de jouer un rôle d'interface entre le monde académique et les citoyens, voire de repérer une demande sociale pour initier une recherche collaborative. « La médiation scientifique ne se

¹ Rapport de François Houllier (2016) sur les sciences participatives en France

résume pas à la simple vulgarisation scientifique », au sens où elle « encourage surtout le public à s'approprier des connaissances scientifiques pour prendre des décisions personnelles et citoyennes éclairées. Au fond, la raison d'être de la médiation scientifique est très politique. [...] Elle désigne une multitude de pratiques et d'approches, qui partagent toutefois un objectif commun : celui de reconnecter le monde de la science au reste de la société »².

2/ L'intéressement du collectif citoyen la Brigade du Tigre

En premier lieu, le médiateur du muséum a contacté le collectif par mail, après avoir visionné un reportage de France 3 présentant la Brigade du Tigre et ses actions. Il s'est présenté comme un agent du Muséum, mais aussi comme un acteur bénévole dans « *le développement de dispositifs de mise en lien des organisations de la société civile et du milieu scientifique afin de co-construire des projets de recherches indépendants, à but non lucratif et au service du bien commun* ». Si les initiatrices du collectif n'avaient pas envisagé une démarche de recherche collaborative, elles ont donné une suite favorable à cette expérimentation pour plusieurs raisons.

D'abord, elles y voient un intérêt intellectuel, notamment par la mise en valeur de la dimension politique de leur démarche.

« Moi j'ai laissé [l'autre initiatrice de la Brigade, X] répondre parce que c'était à un moment où j'étais pas du tout disponible et je voyais pas trop... Nous, on avait pensé plutôt [à une étude] scientifique sur les résultats et sur la méthode [plutôt] que sur la méthode citoyenne ... Bah, X était assez branchée et beaucoup plus disponible pour répondre aux attentes donc j'ai laissé X y aller, elle m'a dit que c'était intéressant [...] ... Et puis après ça correspond bien, parce qu'[avec] X on a déjà mis en place d'autres projets participatifs, c'est vrai que c'est intéressant d'avoir un retour et une analyse parce que c'est une action politique. Bon, c'est un problème de moustique, mais c'est quand même une action politique aussi. » [BDT_FPM_1105]

Ensuite, elles souhaiteraient pouvoir prendre le recul nécessaire pour comprendre le processus de cette mobilisation sociale, dans une perspective d'amélioration, voire de diffusion de leurs pratiques. Elles-mêmes ont également reconnu avoir été « *flattées* » par l'intérêt que suscite leur démarche, elles espèrent que la recherche participative constituera une opportunité pour remobiliser et pérenniser le collectif. Elles souhaiteraient notamment que de nouveaux porte-parole prennent leur relais afin qu'elles puissent se consacrer plus avant à leurs autres projets.

3/ Le commanditaire : la plate-forme d'expertise IRCOT - Initiatives de Recherches

² <https://troisiemebaobab.com/quest-ce-que-la-médiation-scientifique>

Collaboratives Toulouse

Le médiateur du muséum a par la suite contacté la Maison des Sciences de l'Homme et de la Société de Toulouse, qui s'est montrée intéressée par cette démarche. La MSH-ST contribue notamment à l'IRCOT (Initiatives de Recherches Collaboratives Toulouse). Cette plate-forme d'expertise, hébergée sur le site de l'Université fédérale de Toulouse Midi-Pyrénées, a été initiée par des chercheurs du Labex SMS, du Laboratoire Des Idées et de la Maison des Sciences de l'Homme et de la Société de Toulouse, dans la perspective de mettre en lumière les collaborations entre la sphère académique et la « société civile non marchande » qui, bien que mal reconnues « ont pourtant une portée scientifique, sociale et pédagogique non négligeable ». C'est dans cette perspective que, depuis 2018, l'IRCOT mène une enquête sur des démarches collaboratives avec une double visée : il s'agit à la fois de recenser des démarches collaboratives en Occitanie, mais aussi de mieux les comprendre afin de pouvoir les partager, les fédérer, voire à terme les impulser à travers une « boutique des sciences » sur le modèle des structures d'ores et déjà développées à Lyon ou Montpellier³. Les chercheurs souhaiteraient notamment comprendre comment les collectifs se coordonnent et pouvoir éventuellement dégager un profil d'acteurs aux compétences relationnelles et cognitives, qui seraient les plus à même de fédérer les participants et de favoriser les échanges au sein de ces collectifs hybrides. L'IRCOT a confié la réalisation de l'étude à une jeune entreprise universitaire, le bureau d'études en aménagement et développement territorial « Échelles et territoires ».

4/ Le chercheur

Le médiateur scientifique a parallèlement pris l'attache de Geoffrey Carrère, sociologue, responsable du Master Politique Environnementale et Pratiques Sociales de l'Université Toulouse Jean Jaurès, pour finaliser l'offre de stage et le proposer aux étudiants de M2. Il accepte également de participer à la recherche comme représentant du monde académique.

5/ Premier comité de pilotage : présentation des acteurs de la recherche et définition de l'objectif du stage

Fin janvier 2020, un premier comité de pilotage est organisé, rassemblant les acteurs supra, ainsi qu'une médiatrice de la MSH-Sud - ayant l'expérience de l'accompagnement de recherches

³ « Si le principal objectif est d'observer de près des histoires de collaborations, soit le déploiement dans le temps et dans l'espace des relations entre chercheurs et « non chercheurs », cette démarche doit permettre de circonscrire la notion de recherche collaborative, de recenser les expériences, de mieux comprendre les processus socio-cognitifs qui caractérisent la mise en œuvre de ce type de recherches et de poser un cadre de réflexion quant à leur promotion. » Page IRCOT sur le site de la MSHS-Toulouse

collaboratives -, ainsi que la stagiaire.

Cette première rencontre permet de créer un **espace de dialogue horizontal entre le collectif citoyen et les chercheurs**. Chaque participant a pu exprimer ses attentes et la discussion entre les parties a permis de valider le contenu du stage et les acteurs du projet et le mode de gouvernance.

A l'issue de cette rencontre, il est convenu que l'objectif du stage serait le suivant :

Comprendre les dynamiques d'engagement collectif (facteurs d'implication ou de désengagement), les dispositifs socio-techniques mis en place, les expertises construites et déployées par la brigade du tigre autour de la limitation des populations de moustiques.

PARTIE 2

Questionnements et problématisation

Pour répondre aux objectifs du stage, il convient de mener une enquête sur la trajectoire du mouvement citoyen, qui devra, au-delà d'une description chronologique, permettre d'en identifier les déterminants, les liens de causes à effets ainsi que les processus à l'oeuvre.

L'étude de la trajectoire du collectif nécessite dans un premier temps de s'intéresser à la nature du problème qui est à la genèse de la mobilisation : le moustique-tigre, les enjeux et les préoccupations générés par son introduction en métropole, et les réponses afférentes des politiques publiques en 2019. Nous nous intéresserons ensuite plus précisément à l'implantation de l'insecte à Toulouse, aux dispositifs mis en œuvre par la Mairie avant 2019, ainsi qu'au collectif citoyen. Cette étape permettra de définir les questionnements qui constitueront la problématique et guideront le choix des concepts sociologiques utilisés pour rendre compte de la trajectoire de la mobilisation citoyenne.

I Éléments de contexte

1/ Le moustique-tigre

L'aedes stegomyia albopictus, plus communément appelé moustique tigre, est

reconnaissable par la présence d'une ligne médiane d'écaillés blanches sur son thorax noir, des ailes noires et des pattes rayées de noir et blanc . Il est très petit - moins de 5 mm, soit l'équivalent d'une pièce d'un centime - en comparaison du moustique commun de l'hémisphère nord – le *Culex pipiens* - qui mesure entre 5 et 10 mm. Si le sujet a été largement publicisé ces dernières années en France métropolitaine, c'est au motif que le moustique-tigre est une espèce extrêmement invasive, qui génère à la fois des nuisances et des risques en termes de santé publique.

A/ Un insecte invasif

Originaire des forêts humides d'Asie du sud-est, *Aedes albopictus* était présent uniquement du Pacifique à l'océan indien jusqu'à la fin des années 70. Depuis, son aire de répartition s'est considérablement étendue : cette espèce tropicale s'est adaptée aux zones tempérées et a étendu sa zone de répartition sur tous les continents - à l'exception de l'Antarctique - et vers le Nord, colonisant désormais près d'une centaine de pays. Cette expansion fulgurante classe d'ailleurs le moustique-tigre parmi les 10 espèces les plus invasives au monde⁴.

Débarqué aux Etats-Unis en 1985, il a colonisé le continent sud américain *via* l'Amérique centrale, et s'est propagé vers le Nord où on le retrouve jusque dans la région des grands lacs. Il a été détecté pour la première fois sur le continent africain en 1989, en Afrique du sud et colonise désormais la région du Nigéria. En Europe, il est désormais implanté durablement dans tout le pourtour méditerranéen. Identifié pour la première fois en 1979 en Albanie, sa présence est détectée à Gènes en Italie au début des années 1990 dans un dépôt de vieux pneus importés⁵. C'est en 2004 qu'il est repéré pour la 1^{ère} fois en métropole, dans un jardin botanique de Menton, dans le département des Alpes maritimes. Il a depuis rapidement étendu son aire de répartition dans le pays. C'est ainsi qu'en juin 2019, sa présence s'étendait jusqu'à la région parisienne, avec 51 départements concernés⁶, et 8 où il avait été détecté.

Le moustique tigre est une espèce généraliste, qui peut piquer l'homme et l'animal, vivre dans un environnement anthropique ou naturel. Mais cet insecte se déplace assez peu de façon active au cours de sa vie, soit dans un rayon de 50 à 150 mètres autour de son lieu de naissance. S'il est devenu très mobile, c'est à la faveur de la mondialisation et de ses corollaires de croissance des échanges internationaux de marchandises et des déplacements des personnes, couplés à une plasticité physiologique lui permettant d'être transporté de manière passive sur de très longues

⁴ La Salamandre n°199 : Le moustique, ennemi public ?

⁵ Ibid. 1

⁶ ARS nouvelle Aquitaine : Communiqué de presse sur l'évolution de l'implantation du moustique tigre dans les Deux-Sèvres du 26 août 2019

distances. Ses œufs, pondus individuellement, ont en effet comme caractéristique de résister à la dessiccation grâce à leur coque de chitine, matière imperméable, résistante et souple qui les entoure et les protège de la sécheresse⁷. Ils peuvent ainsi attendre des mois, voire plus d'une année, avant d'être submergés par la quantité d'eau nécessaire au développement des larves et d'éclore. De sorte qu'à l'inverse des genres *Culex* ou *Anopheles* qui pondent à la surface de l'eau, la femelle *Aedes* pond sur un support solide humide au bord de la surface de l'eau, ses œufs ne poursuivant leur cycle de croissance qu'une fois totalement recouverts d'eau. Par conséquent, elle se contente pour pondre de très petites quantités d'eau, équivalant à un bouchon de bouteille d'eau minérale. Le moustique a ainsi pu voyager d'un continent à l'autre, survivant à de longues traversées maritimes et notamment grâce au commerce de pneus usagés, transportés non emballés et dont la forme est propice à la création d'eaux stagnantes. Les nombreuses anfractuosités constituent en effet autant de refuges potentiels pour les œufs. A l'arrivée sur un nouveau continent, la pluie permet à des milliers de moustiques d'investir leur nouveau territoire. Opportunistes, ils « suivent l'homme pour le piquer, pénètrent dans les véhicules, et sont déposés à la prochaine aire de repos, gare ou terminal routier »⁸. L'Entente Interdépartementale pour la Démoustication du littoral méditerranéen (EID Méditerranée) évoque ainsi une « diffusion « en tâche d'huile » » autour de ses lieux d'implantation via les transports de personnes »⁹.

Outre sa capacité à être transporté, le moustique tigre a pu prospérer dans les régions au climat tempéré en raison de la capacité de diapause de ses œufs, qui leur permet de résister à la période hivernale¹⁰. Ainsi, lorsque la durée du jour descend autour d'un certain seuil - estimé à 13 heures pour la France - , les œufs entrent en « dormance » ou quiescence, une sorte d'hibernation. Ils n'éclore qu'au printemps suivant, lorsque les conditions seront de nouveau favorables¹¹.

Si le commerce international est à l'origine de l'arrivée du moustique tigre sur tous les continents, l'entomologiste François Schanner¹² relève que le phénomène du réchauffement climatique contribue également à son expansion, en « [favorisant] l'implantation et la survie hivernale des espèces ». A titre d'illustration, le climatologue Jean-Pierre Charpin estimait en 2009 qu' 1°C supplémentaire de la température moyenne mondiale pourrait correspondre à un déplacement des écosystèmes - et donc un décalage des conditions climatiques - d'environ 200

⁷ Orsenna E., de Saint-Aubin I. , 2017, *Géopolitique du moustique*, Editions Fayard. P 176

⁸ Simard F., Farraudière L., Yébakima A., 2017, *Alerte aux moustiques ?*, IRD Editions/Scitep éditions

⁹ EID Méditerranée - *Surveillance du moustique Aedes albopictus en France métropolitaine - Bilan 2018* , p.8

¹⁰ Dossier de presse de l'ARS – point de situation du moustique- tigre en Lot-et-Garonne – avril 2019

¹¹ Ibid. 5 p 20

¹² Ibid. 1

kilomètres vers le nord et 200 mètres vers le haut¹³. De surcroît, la hausse des températures favorise la longévité des femelles - qui vivent en moyenne 29 jours à 25°C mais 32 jours à 30°C¹⁴-, et le développement des œufs. Elle réduit également la durée des cycles gonographiques¹⁵

B/ Un insecte particulièrement nuisant

Alors que les moustiques tigres mâles sont nectarivores et couvrent leurs besoins énergétiques en s'alimentant de nectar et de jus sucré de fleurs ou de fruits mûrs, les femelles sont hématophages. Elles se nourrissent de sang humain ou animal dont les nutriments - protéines, acides aminés, sucres - sont nécessaires à la maturation des œufs¹⁶. Si le moustique tigre est un moustique généraliste au sens où il peut se nourrir sur de nombreuses espèces, son hôte favori est l'homme. Des tests réalisés à la Réunion ont ainsi établi que lorsque le moustique a le choix, il le choisit dans 70 à 90 % des cas¹⁷. Ce moustique est donc qualifié d'anthropophile, car il pique préférentiellement l'homme.

Le moustique femelle est avant tout attiré par le dioxyde de carbone (CO₂) dégagé par la respiration et la transpiration. Le gaz carbonique constitue une piste chimique que le moustique est capable de suivre sur des dizaines de mètres. Une fois posé sur la peau, des thermo-capteurs lui permettent de repérer le vaisseau sanguin¹⁸. La femelle moustique utilise alors sa trompe pour percer l'épiderme et ses différentes couches jusqu'à parvenir à une veine ou un capillaire. Se faisant, l'insecte injecte à son hôte sa salive contenant un anesthésiant - inhibant la douleur - et un anticoagulant - pour fluidifier le sang . Le corps réagit par une réaction immunitaire à l'encontre de la salive du moustique, considérée comme un corps étranger¹⁹. Les mastocytes secrètent alors de l'histamine, le composé chimique responsable de la démangeaison et des rougeurs²⁰. En règle générale, plus on est piqué par une espèce de moustique donnée, plus le corps s'habitue au corps étranger que constitue sa salive et les réactions s'atténuent. Cependant, la composition de la salive étant propre à chaque espèce, l'immunité est spécifique²¹. C'est ainsi que la piqûre du moustique tigre provoque des réactions importantes chez certaines « victimes », qui constatent qu'elle est plus douloureuse, plus grosse, plus rouge et démange plus que celle du *Culex pipiens* (moustique

¹³ Charpin C., *La vigne face au réchauffement climatique : éléments de réflexion dans l'optique de la biodiversité* » Revue scientifique Bourgogne-Nature – n°19-2014, pp127-141

¹⁴ Ibid. 4 p.174

¹⁵ Le cycle débute avec le repas de sang de la femelle moustique et se clôture par l'acte d'oviposition (ponte des œufs).

¹⁶ Ibid. 5 p.11

¹⁷ Fontenille D., *Le Chinkungungna gagne la France*, La Recherche n° 458, décembre 2011.

¹⁸ Ibid. 1

¹⁹ Ibid. 5 pp11-12

²⁰ Ibid. 1

²¹ Ibid. 5

commun de l'hémisphère nord).

Le moustique tigre est en outre jugé inhabituellement agressif, car il n'hésite pas à piquer plusieurs fois pour prendre un repas de sang complet. Diurne - à l'inverse du *Culex pipiens*, nocturne - il pique toute la journée, principalement à l'aube et au crépuscule, redoutant les heures les plus chaudes qui pourraient lui être fatales. Il attaque son hôte le plus souvent à l'extérieur, mais il est capable de le suivre à l'intérieur des maisons, même s'il n'y séjourne pas. Apte à piquer à travers les vêtements et moins craintif des gestes que les autres moustiques, il se déplace de façon désordonnée mais silencieuse, à proximité du sol, et pique essentiellement le bas du corps. Il est d'ailleurs assez peu fréquent dans les étages élevés des immeubles : ne volant pas au-delà de 7 mètres de hauteur, il se cantonne au rez-de-chaussée et aux deux premiers étages des habitations.

Le moustique tigre s'est donc particulièrement bien adapté au milieu urbain, notamment aux jardins pavillonnaires au sein desquels il trouve tout ce dont il a besoin : de l'eau dans toutes sortes de récipients pour la croissance de ses larves, des zones ombragées pour se reposer ainsi que son hôte de prédilection. Les spécialistes estiment ainsi que 80% des gîtes larvaires sont situés chez les particuliers, dans les multiples petits collecteurs d'eau présents dans les jardins notamment.

En raison de son caractère généraliste et de sa plasticité physiologique, le moustique tigre est impossible à éradiquer une fois qu'il est implanté sur un territoire, car il pullule rapidement : les femelles conservent dans des « spermathèques » les spermatozoïdes recueillis au cours d'un unique accouplement, et pondent entre 100 à 200 œufs tous les douze jours. Et plus il fait chaud, plus leur développement est rapide. Le moustique débute sa vie dans le milieu aquatique : immergés, les œufs éclosent en général au bout de deux à trois jours pour débiter une phase larvaire d'une à deux semaines, à l'issue de laquelle le moustique entame un stade nymphal pendant un à quatre jours. Le moustique commence ensuite la phase aérienne de sa vie et s'accouple peu de temps après son émergence.

C/ Un insecte vecteur de maladies

Mais ce n'est pas tant les nuisances générées par la présence de ce nouveau moustique qui inquiètent les autorités sanitaires que le risque d'épidémies de maladies vectorielles.

Hormis les territoires ultramarins des zones tropicales, la France était préservée depuis de nombreuses années des risques sanitaires causés par les moustiques. La France métropolitaine était en effet venue à bout des épidémies de malaria par assèchement des marais, endiguement et

drainage des terres engorgées, ainsi que par l'utilisation d'un biocide : le DDT. Ce premier insecticide moderne de l'industrie chimique permettra d'éradiquer le paludisme et le typhus avant que son usage soit interdit par la plupart des pays du monde lors de la conférence de Stockholm le 22 mai 2001 en raison de son effet délétère sur la biodiversité et des phénomènes de résistance développés par certaines espèces de moustiques²². Pourtant, le moustique, vecteur de maladies infectieuses, demeure un ennemi mortel de l'homme et serait à lui seul responsable de 725 000 morts par an²³, essentiellement dans les zones tropicales, en injectant par ses piqûres les virus dont il est le vecteur : le chikungunya, la dengue, la fièvre de la vallée du Rift, le zika, l'encéphalite japonaise, la fièvre du Nil occidental, la filariose lymphatique et le paludisme²⁴.

L'Organisation Mondiale de la Santé définit les vecteurs comme « des organismes vivants capables de transmettre un agent pathogène (virus, parasite) d'un hôte (animal ou humain) à un autre. Il s'agit le plus souvent d'insectes ayant le sang pour nourriture. Lors de leurs repas, en même temps que le sang, ils ingèrent des micro-organismes pathogènes présents dans un hôte infecté (homme ou animal), pour le réinjecter dans un nouvel hôte à l'occasion de leur repas de sang suivant. »²⁵

Ainsi, en piquant l'homme ou l'animal porteur du virus, le moustique ingère du sang contaminé. Le virus traverse la paroi stomacale et se multiplie dans son organisme, déclenchant une réaction immunitaire. Des virions parviennent à échapper à cette défense et vont s'accumuler dans les glandes salivaires de l'insecte après quelques jours d'incubation. Par sa salive infectée, il transmettra à son tour le virus à la prochaine personne qu'il piquera²⁶. Le moustique infecté le reste toute sa vie, et ses œufs sont également contaminés²⁷.

Tous les moustiques ne sont cependant pas vecteurs de maladie. Ainsi, sur les 3 564 espèces répertoriées par les entomologistes, moins d'un dixième piquent l'homme, dont la plupart ne portent pas de parasites potentiellement dangereux pour leur hôte. Une centaine d'espèces peuvent inoculer des agents infectieux graves pour l'homme²⁸, et seule une dizaine sont à l'origine de l'essentiel de la

²² Ibid. 1

²³ Ibid. 5

²⁴ Ibid. 4 p.30

²⁵ Site Internet de l'OMS

²⁶ Ibid. 5 p.25

²⁷ Ibid. 4 p.92

²⁸ Tous les moustiques vecteurs d'arbovirus ne transmettent pas les mêmes maladies car « [...] chaque espèce de moustiques porteurs ne peut accueillir que certains parasites pour lesquels elle est compatible et pas d'autres .» [Ibid. 4 p.33] Les *aedes* peuvent transmettre le chikungunya, la dengue, la fièvre de la vallée du Nil, la fièvre jaune et le zika. Le *culex* de son côté peut être vecteur de l'encéphalite japonaise, de la fièvre à virus West Niles et de la filariose lymphatique (OMS)

transmission²⁹, notamment les genres aedes et anopheles qui accueillent les parasites les plus malveillants.

C'est pourquoi l'implantation fulgurante et durable du moustique tigre en Europe fait craindre aux autorités sanitaires l'apparition d'épidémies jusqu'ici réservées aux régions tropicales. Car si le moustique tigre peut inoculer une trentaine de virus différents dans les zones tropicales, il est capable d'injecter la dengue, le chikungunya et le zika dans les zones tempérées, alors même que ces maladies n'y sont pas endémiques, et qu'« il n'existe actuellement pas de vaccin, ni de traitement spécifique » de ces viroses³⁰. Après la piqûre, ces maladies génèrent au bout de quelques jours d'incubation des symptômes communs : fièvre, maux de tête, éruption cutanée, fatigue, douleurs musculaires et articulaires³¹ ... Le plus souvent silencieuses ou bénignes, elles peuvent avoir des conséquences graves. La dengue, sous sa forme hémorragique, entraîne la mort dans plus de 2,5% des cas. Pour sa part, le virus zika peut engendrer des microcéphalies, responsables d'un retard mental irréversible chez le fœtus des femmes enceintes contaminées (5 000 cas recensés au Brésil en 2015), ainsi que des complications neurologiques post-infectieuses, de type syndrome de Guillain-Barré, provoquant une paralysie ascendante progressive pouvant atteindre les muscles respiratoires. Le chikungunya provoque quant à lui des atteintes articulaires très invalidantes, mais aussi parfois des méningo-encéphalites et des atteintes des nerfs périphériques chez des personnes fragiles.

En réalité, la seule présence du moustique n'entraîne pas nécessairement l'apparition des maladies dont il est vecteur. La transmission se fait lorsqu'un moustique tigre « sain » pique une personne contaminée lors d'un séjour hors de France métropolitaine (cas dit importé)³². L'insecte devient alors porteur du virus et peut le transmettre à une personne saine n'ayant pas séjourné hors du territoire. On parle alors de cas autochtone.

Le niveau de risque dépend par conséquent à la fois du nombre de cas importés, fortement corrélé à la situation épidémique dans le monde, et de la population de moustiques-tigres sur le territoire. Car plus les vecteurs potentiels sont nombreux, plus le risque augmente qu'une personne revenant infectée d'une zone tropicale soit piquée, notamment, pour ce qui concerne l'hexagone, des Antilles/ Guyane ou de l'Océan Indien (Mayotte, la Réunion). Si le nombre de cas autochtones

²⁹ Ibid. 5 p.5

³⁰ Fiches maladies de l'Institut Pasteur dengue, chikungunya, zika.

³¹ Fiches maladies de l'Institut Pasteur

³²https://www.lemonde.fr/planete/article/2019/04/29/le-moustique-vecteur-du-chikungunya-s-est-implante-sur-plus-de-la-moitie-du-territoire-dont-paris_5456403_3244.html

semble relativement modeste en France métropolitaine³³, l'expansion territoriale du moustique-tigre fait craindre aux autorités sanitaires « l'apparition d'épidémies de dengue, de chikungunya et de zika dans les métropoles infestées par le moustique-tigre, comme les agglomérations de Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Toulouse ou Montpellier »³⁴.

D'ailleurs l'Italie, où le moustique tigre est présent depuis les années 90, a connu depuis deux épidémies de chikungunya : l'une à l'été 2007 dans la région de Ravenne, qui a atteint près de 300 personnes à partir d'un seul voyageur infecté en Inde, l'autre à l'été 2017 dans les environs de Rome, avec plus de 400 personnes contaminées. Dans les deux cas, c'est une « défaillance dans le diagnostic précoce » qui a favorisé l'infection de nouvelles personnes, la maladie n'ayant été identifiée par les pouvoirs publics qu'au bout de plusieurs semaines³⁵. Nicolas Sauthier souligne d'ailleurs l'effet de l'événement sur la publicisation du problème : « l'épidémie de chikungunya en 2007 à Ravenne [...], a donné un sérieux coup de pouce aux autorités sanitaires, notamment [...] françaises. Avec l'infection brutale de 300 personnes, les politiciens n'ont pas pu continuer à ignorer le problème »³⁶.

2/ Le dispositif français de lutte anti-vectorielle

Le moustique *Aedes albopictus* est surveillé en métropole depuis 1998 par la pose de pièges pondoirs, dans le cadre d'une convention entre le Ministère de la Santé et les opérateurs publics de surveillance entomologique et de démoustication³⁷. Il est détecté dès 2004 dans un jardin botanique près de Nice. En mars 2006, la découverte d'une population active des moustiques dans des serres de Saint-Jean-Cap-Ferrat conduit les les autorités françaises à instaurer un plan anti-dissémination de la dengue et du chikungunya - mis en œuvre dès l'été 2006 - , auxquels s'ajoute le zika depuis 2015. Piloté par le Ministère chargé de la Santé, ce dispositif de lutte anti-vectorielle combine la veille sanitaire, la surveillance entomologique et le traitement éventuel du moustique tigre en cas de risque sanitaire.

³³ Les premiers cas de contamination autochtones sont apparus en 2010 et relativement circonscrits. , avec deux cas de dengue dans les Alpes-Maritimes et deux cas de chikungunya dans le Var. Depuis, les autorités françaises ont comptabilisé au total 31 cas de dengue et 31 cas de chikungunya, auxquels s'ajoutent 3 cas de zika en 2019. En 2017 et 2018, elles ont par ailleurs observé 29 cas de contamination par le virus du Nil occidental, qui est quant à lui transmis par le moustique commun dans l'hémisphère Nord, le *Culex pipiens*. (chiffres issus du bilan de la surveillance 2018 et des données de la surveillance renforcée publiées sur le site de Santé Publique France).

³⁴ Ibid. 5 p. 40

³⁵ <https://www.lavoixdunord.fr/568553/article/2019-04-15/chikungunya-dingue-ces-maladies-tropicales-qui-debarquent-en-europe>

³⁶ Ibid. 1

³⁷ Ibid. 6

Il s'agit dans un premier temps de surveiller la progression des moustiques par la pose de pièges pondoirs - environ 4 000³⁸ installés en 2018 par les Organismes Publics de Démoustication (OPD) - maillant le territoire. En complément de ce réseau de pièges, les particuliers sont désormais invités à signaler à l'ANSES la présence d'un insecte ou moustique suspect qui pourrait être un spécimen d'*Aedes albopictus*, par l'intermédiaire du site de signalement (www.signalement-moustique.fr) ou de l'application dédiée iMoustiques. Cette contribution de citoyenne à la surveillance nationale est sollicitée en raison du caractère fortement anthropophile du moustique-tigre, « d'autant que le milieu urbain regorge de potentiels gîtes de ponte qui concurrencent les pièges pondoirs ». Ces derniers sont en effet moins sensibles en milieu urbain, « où l'abondance en gîtes de ponte génère une forte compétition qui diminue leur attractivité pour les femelles gravides présentes »³⁹. Chaque opérateur public de démoustication propose également « des sites Internet et/ou des numéros verts permettant aux particuliers d'effectuer des signalements Surveillance ». Ces observations déterminent le niveau d'implantation du moustique-tigre.

Dans les départements dans lesquels il est installé durablement - « implanté et actif » selon la terminologie du niveau 1 du classement - un dispositif saisonnier local de surveillance renforcée est mis en oeuvre du 1^{er} mai au 30 novembre, période d'activité du moustique et donc de risque de transmission des arboviroses. Les Préfectures, les Agences Régionales de Santé [ARS] et les Conseils départementaux sont chargés de mettre en place un plan d'actions spécifiques, faisant l'objet d'un arrêté préfectoral. Le Préfet coordonne le plan d'actions. Le Département finance la surveillance et la lutte contre le moustique tigre, qu'il peut déléguer aux opérateurs publics de démoustication (OPD). Dans le cadre de la surveillance épidémiologique renforcée, l'ARS recense et traite les signalements des cas suspects importés de chikungunya, de dengue et de zika.

Le plan d'actions comporte :

- « • Des opérations d'information/sensibilisation [notamment à destination des particuliers]
- La mise en place d'une veille citoyenne [...] traitée par le Département [ou l'OPD]
- Une surveillance entomologique (surveillance des populations de moustiques) [...] par le

³⁸ « Les priorités de choix des sites de surveillance sont définies comme suit :

- Sites en bordure de la zone colonisée (année n-1)
- Principaux axes de transport routier en provenance de la zone colonisée (ZC)
- Communes et agglomérations un peu plus éloignées, mais à proximité de la zone colonisée
- Points d'arrêts des axes de communications (tous types confondus) partant de la zone colonisée (française, italienne ou espagnole)
- Grandes agglomérations sensibles (axes routiers, distances à la ZC, fret, plates-formes logistiques, marché d'intérêts nationaux)
- Points d'entrée internationaux (ports, aéroports, feroutage etc.)

Une fois ces principales zones couvertes, des sites sont rajoutés dans les zones non surveillées pour couvrir la plus large portion du territoire possible. »

³⁹ Ibid. 6

déploiement de pièges pondoires [...]

- Une surveillance épidémiologique renforcée (surveillance des cas humains) et une organisation du signalement des cas suspects importés de chikungunya, de dengue et de zika en lien avec les professionnels de santé⁴⁰.
- La vérification de la présence de moustique tigre autour des cas signalés par l'ARS, par le Département et en cas de besoin des opérations de démoustication à visée préventive d'épidémie. » . Le signalement d'un cas donne lieu à des investigations épidémiologiques - consistant à déterminer les déplacements de la personne infectée- et entomologiques, ainsi qu'à des actions de lutte antivectorielle avec destruction des gîtes larvaires et, si besoin, traitements avec un adulticide - le deltaméthrine - pour tuer les moustiques possiblement contaminés dans un périmètre de 150 m afin d'agir sur les tout débuts du risque.

Le dispositif est appelé à évoluer en 2020. En effet, eu égard à la progression du moustique-tigre et des risques sanitaires afférents, la compétence en matière de surveillance entomologique et lutte antivectorielle sera désormais « exercée par l'État à compter de la période de surveillance 2020 », et non plus par les Départements.

Bien que certains administrés réclament des opérations de démoustication à grande échelle auprès des élus⁴¹ ou en recourant à des pétitions en ligne, aucune désinsectisation massive par pesticide chimique n'est envisagée. Ce procédé est en effet jugé à la fois inutile voire contre productif à plus long terme. « *La population doit intégrer que le moustique tigre, une fois implanté ne peut être éradiqué par des traitements chimiques. Seule la destruction hebdomadaire de ses gîtes de ponte peut permettre d'agir sur sa densité et donc sur la nuisance qu'il génère.* ⁴²» Il est vrai qu'au cours d'une action de démoustication avec pulvérisation d'insecticide, seuls les moustiques adultes seront touchés - ainsi que les autres insectes - mais pas les œufs ni les larves. Il faudrait alors reproduire l'opération à plusieurs reprises avec l'impact environnemental important (pollution des eaux et des sols, impact négatif sur la biodiversité, dénoncé dès 1962 par R. Carson dans son ouvrage « Silent spring ») mais également le risque d'un développement de phénomènes de résistance désormais bien connus. En effet, face aux insecticides, certains moustiques ont développé « des mutations leur permettant de survivre et de transmettre le bagage génétique résistant à leur descendance »⁴³. On note d'ailleurs la constante progression des résistances développées par les

⁴⁰ Ibid. 7

⁴¹ <https://www.ladepeche.fr/article/2017/08/31/2636792-petition-ligne-habitant-demande-mairie-demoustiquer-toulouse.html>

⁴² Ibid.7

⁴³ Ibid. 1

moustiques, notamment en Afrique tropicale (64% en 2001/ 91% en 2014)⁴⁴. C'est ainsi pour prévenir un éventuel phénomène de résistance de l'*aedes albopictus* que les opérateurs de démoustication n'exercent qu'une « faible pression insecticide sur les populations métropolitaines »⁴⁵.

Si la démoustication à grande échelle est proscrite, la lutte contre la prolifération du moustique tigre doit se concentrer sur la destruction de ses gîtes larvaires, dont 80% sont chez les particuliers.

Le CNEV (Centre National d'Expertise sur les vecteurs) souligne néanmoins que la publicisation du problème du moustique tigre se heurte aux limites de l'exercice. La stratégie « top-down », verticale, n'est pas efficace. En outre, la lutte contre le moustique tigre engage une multiplicité d'acteurs, brouillant quelque peu le message. Pour finir, la communication sur un danger potentiel – en l'occurrence le risque sanitaire - s'avère toujours difficile. C'est pourquoi les spécialistes encouragent la participation sociale et les initiatives citoyennes, novatrices et locales. Ils relèvent par ailleurs l'efficacité du porte-à-porte, mais soulignent qu'il est freiné par les représentations : un spécialiste de la lutte anti-vectorielle, venu de l'extérieur, sera considéré comme un « étranger » peu connaisseur de la situation locale, tandis qu'à l'inverse, un voisin sera jugé proche mais peu compétent en matière de lutte contre le moustique-tigre.

En métropole, l'État, par l'action des ARS, se concentre sur la prévention des risques sanitaires, laissant le soin aux communes de traiter la démoustication de confort. C'est donc aux municipalités qu'il appartient de concevoir une politique publique de prévention de lutte contre la prolifération de l'insecte, adaptée à leur territoire.

3/ La politique de lutte contre le moustique-tigre chez les particuliers mise en œuvre par la Mairie de Toulouse

Identifié une première fois dans le quartier des Pradettes en 2012, le moustique-tigre avait colonisé toute la commune dès 2014. Les conditions climatiques en 2017 ont été très favorables à sa prolifération, obligeant les services municipaux à mettre en œuvre dès 2018 une campagne d'information via des campagnes d'affichage, des rencontres avec les habitants dans les commissions de quartier, l'édition de dépliants ou encore des spots radio. La Mairie communique sur les bons gestes, en insistant sur la responsabilité de chaque habitant dans la suppression des gîtes larvaires dans son jardin ou sur son balcon ou sa terrasse. Cette campagne se double d'un volet

⁴⁴ Ibid. 4

⁴⁵ Ibid. 6

répressif, la Mairie se proposant, en cas de refus récurrent de traiter les gîtes larvaires, d'engager une procédure de mise en demeure et d'adresser, le cas échéant, un procès-verbal d'infraction au contrevenant qui risquera jusqu'à 400 euros d'amende.

En cas de réclamation⁴⁶, le service « animal dans la ville » intervient de suite chez le particulier pour réaliser un diagnostic. Si lors de l'état des lieux, le problème est identifié chez le voisin, la mairie peut décider d'enclencher le volet répressif : « Si le voisin d'à côté n'entretient pas sa piscine, par exemple, on peut le mettre en demeure. Cela peut aller jusqu'à une verbalisation si les choses ne sont pas revenues en bon ordre après la mise en demeure », précise l'élue en charge de l'Animal dans la ville⁴⁷.

Pourtant, cette politique ne produit pas les effets escomptés sur la présence du moustique-tigre dans les jardins pavillonnaires de Toulouse, notamment dans le quartier de Saouzelong.

4/ L'initiative citoyenne de la Brigade du Tigre du quartier de Saouzelong

C'est ainsi qu'en septembre 2018, « exaspérés », deux couples de voisins du quartier de Rangueil Souazelong créent la Brigade du Tigre.

Situé à 4 kilomètres au sud de la place du Capitole, le quartier de Saouzelong est rattaché administrativement à celui de Rangueil. Il s'agit d'un quartier d'une superficie relativement modeste - 117 hectares, soit environ moins d'1% de la surface de Toulouse qui s'étend sur 11 805 hectares. Délimité par l'avenue du Lauragais à l'ouest, le canal du Midi à l'Est, le pont des Demoiselles au Nord et l'avenue des avions au Sud.

Ce quartier est pour l'essentiel résidentiel et se compose de pavillons et de petits collectifs. On y trouve ainsi à la fois des bâtis remarquables - avec un style de type « Bascolandais » et petites maisons de villes de types toulousaines, typiques des faubourgs du milieu du XX^e siècle -, mais également un habitat plus dense, constitué d'immeubles de 5 à 10 étages, réparti autour des rues Lesage, Bonnat et Virgile. Le quartier compte 5 874 logements (85% d'appartements et 15% de maisons) et 9 822 habitants en 2014 selon le recensement de l'INSEE, dont 40% environ sont propriétaires. 17% de la population a plus de 65 ans. Saouzelong compte ainsi comparativement une large proportion de retraités, puisque 26% des personnes référentes du ménage le sont contre 19% en moyenne à Toulouse. La répartition des actifs par catégorie socioprofessionnelle reste cependant

⁴⁶ 187 signalements de Toulousains en 2018 contre 175 en 2017

⁴⁷ https://actu.fr/occitanie/toulouse_31555/toulouse-quartiers-touche-signe-ments-sept-choses-savoir-sur-moustique-tigre_23707360.html

proche de la moyenne toulousaine.

Disposant de commerces de proximité, d'une école et d'une crèche, le quartier est également accessible facilement par les transports en commun, surtout depuis l'ouverture de la ligne B du métro en 2007, qui l'a quelque peu « désenclavé » en le reliant à Rangueil et au reste de l'agglomération. Si le quartier est considéré comme agréable à vivre, il n'échappe pas cependant à la pression immobilière concomitante à la croissance de la métropole, comme en témoigne la création de l'association SOS pavillons Saouzelong début 2019. Son objet est « de contribuer à la sauvegarde des caractéristiques de l'habitat des quartiers toulousains de Rangueil et de Saouzelong (31400), à la conservation de la diversité des types de logements (individuels et collectifs) et à la protection de l'environnement immédiat des maisons et des pavillons de ces quartiers, dans un objectif de maintien de la qualité du cadre de vie de l'ensemble de leurs habitants. » Le quartier compte en effet de nombreux espaces verts - qu'il s'agisse des jardins des pavillons où des abords du Canal du Midi -, « menacés » par la densification urbaine. Ces mêmes espaces verts constituent un écosystème propice à la prolifération du moustique-tigre.

Sur le blog du collectif, la Brigade du Tigre (BDT) se présente comme « au départ de l'aventure, nous sommes des voisins, exaspérés depuis deux ans par l'intrusion printanière et estivale des moustiques tigre, mais aussi des citoyens, bien décidés à agir collectivement sans attendre la « solution venue d'ailleurs ». La démarche a donc plusieurs vocations : il s'agit à la fois de lutter contre la prolifération des moustiques-tigres en associant démarche individuelle et démarche collective, mais aussi une démarche de capacitation des voisins par la connaissance de l'insecte et des dispositifs efficaces de lutte contre sa prolifération. Les initiateurs de la BDT insistent également sur la notion de renforcement du lien social, conçu dès le départ comme un objectif.

La démarche du collectif est assez novatrice au sens où elle n'est pas initiée par les pouvoirs publics. Elle se distingue par là-même d'autres initiatives « d'aller vers », mises en œuvre par des communes telles La Ciotat ou Passage d'Agen, qui organisent du porte-à-porte avec le recrutement de jeunes en service civique ou de citoyens bénévoles. En outre, la Brigade n'impose pas la mise en œuvre des dispositifs de lutte contre le moustique-tigre, ne se montre pas intrusive en se déplaçant chez les habitants de manière impromptue : elle cherche plutôt à convaincre les habitants à rejoindre le collectif par la diffusion en tâche d'huile, chaque « Brigadier » devant parler de la démarche à ses propres voisins. Elle a également développé des dispositifs sociotechniques assez novateurs tels des l'achat groupé de pièges à larves et de pièges à adultes, la définition d'îlots d'habitation, la désignation d'un référent volontaire par îlot...

Plusieurs interrogations découlent de ces premières recherches :

Comment le moustique-tigre a-t-il été identifié ? Comment l'expertise a-t-elle été développée ? Comment les habitants ont-ils été mobilisés ?

II cadre théorique de la recherche

Pour répondre à ces interrogations, la sociologie pragmatique semble bien adaptée à l'étude de la trajectoire de la mobilisation sociale.

La sociologie pragmatique envisage en effet le social comme le résultat d'innombrables interactions, de processus. Il n'est donc pas figé et intègre donc une dimension temporelle. L'étude de la trajectoire du collectif permettra d'en comprendre les déterminants, les liens de causes à effets ainsi que les processus impliqués, depuis la gêne ressentie jusqu'à la stabilisation du réseau.

Céfaï et Terzi (Mathieu 2012)⁴⁸soulignent par ailleurs que « les situations problématiques sont indissociables des *champs d'expérience* (...) dans lesquels elles sont identifiées, caractérisées, définies, interrogées, jugées, transformées, régulées ou supprimées ». Autrement dit, « une situation problématique émerge quand les choses ne vont plus de soi et que l'équilibre harmonieux entre la *vie collective*, le *milieu écologique* dans lequel elle s'inscrit, et les univers d'artefacts et de significations qui articulent des *formes de vie* est rompu ». La prolifération du moustique-tigre dans le quartier de Saouzelong paraît bien illustrer cet « écart » entre l'habituel - ce qui devrait être -, et l'inédit, lequel met en exergue une transformation de l'environnement des habitants de ce quartier pavillonnaire. Le pragmatisme offre les outils nécessaires pour « retracer les transformations de ces situations problématiques, de manière à rendre compte de la manière dont des collectivités se sont formées — ou ont échoué à le faire — pour y faire face, en les suivant, de l'expérience initiale d'un « trouble » indéfini jusqu'à un « dénouement », établissant la nature du problème et institutionnalisant les moyens d'y répondre. »

La recherche consistera ainsi à suivre ce « processus de problématisation, du ressenti individuel plus ou moins confus d'une situation anormale (qui relève du *trouble*) à sa publicisation (via la constitution d'un *public*, d'un collectif concerné par cette situation), en passant par le travail *d'enquête* destiné à en identifier les causes et les solutions » (Mathieu 2012)

⁴⁸ Mathieu L., « Daniel Cefaï, Cédric Terzi, *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 06 mars 2012

1/ L'identification du problème : la phase du trouble

A/ La perception du moustique

C.Claeys-Mekdade et L. Nicolas⁴⁹ qualifie le moustique de « fauteur de troubles ». Elles remarquent que si son statut est variable, sa représentation sociale - nourrie de sources imaginaires, symboliques et idéologiques – est le plus souvent celle d'un insecte « mal-aimé ».

Son image est généralement celle d'un nuisible, « harceleur nocturne», qui « déclenche la métaphore guerrière ». Le moustique menace en effet l'intégrité physique par sa piqûre, qui s'apparente à une blessure et une souillure puisque, potentiellement, il porte le sang d'un autre. Dans la tradition judéo-chrétienne, les moustiques sont utilisés par Dieu comme outils de punitions et de vengeance. Dans la culture européenne, « son statut symbolique est à l'opposé de celui de l'abeille », qui produit du miel et meurt après une éventuelle piqûre. En France plus particulièrement, le mouvement hygiéniste a accentué cette représentation négative du moustique, considéré comme « responsable de l'affaiblissement et de la dégénérescence de l'espèce humaine » en raison des ravages causés par le paludisme, notamment en Camargue. Le pays a également été marqué par les campagnes - massives et efficaces - de démoustication, initiées à la fin des années 50 par les pouvoirs publics pour favoriser le développement touristique du Languedoc-Roussillon, avec l'ambition radicale « d'éradiquer le moustique ».

L'arrivée brutale du moustique-tigre en métropole bouleverse profondément ces repères traditionnels. En conséquence, les messages de sensibilisation des pouvoirs publics, prônant la responsabilité individuelle dans la suppression des gîtes larvaires, se heurtent à des incompréhensions cognitives et des résistances culturelles, auxquelles s'ajoutent des oppositions politiques des populations locales.

En effet, qualifié de domestique par certains entomologistes et parfaitement adapté au milieu urbain, le moustique-tigre, qui ne se cantonne pas aux zones humides - donc sauvages – ou sales - comme les fosses septiques -, rend inopérantes les méthodes habituelles de démoustication. Considéré comme un animal sauvage dans l'imaginaire collectif, ce « nouveau » moustique investit l'espace anthropisé du jardin, espace de « domestication et de mise en scène de la nature ». Il fait par conséquent l'objet d'un « processus de distanciation et de séparation », renforcé par le rejet de la souillure causé par un insecte vecteur et la peur de la stigmatisation, car certains habitants associent

⁴⁹Claeys-Mekdade C., Nicolas L., *Le moustique fauteur de troubles*, Ethnologie française 2009/1 (Vol. 39), pages 109 à 116

la notion d'eaux stagnantes à celle d'eaux sales.

C. Claeys et E. Miellet⁵⁰ montrent ainsi dans une enquête réalisée en Camargue que les habitants interrogés tendent à « minimiser le rôle de leur jardin et de leur maison » dans la prolifération du moustique-tigre, « incriminant à leur place » le voisinage, un cours d'eau proche, le réseau d'assainissement ou bien encore les espaces ou bâtiments publics. Ils renvoient en conséquence la responsabilité au voisin dont le jardin est jugé « sale et/ou encombré », ou à la « puissance publique, considérée in fine comme responsable de l'entretien des espaces publics et plus généralement de la protection des biens et des personnes ». Réfractaires aux messages de sensibilisation qui les responsabilisent (« soyez-secs avec les moustiques ! »), la majorité des habitants adoptent alors les moyens traditionnels de protection personnelle contre les piqûres de moustiques, comme les répulsifs corporels, les moustiquaires, les diffuseurs ou les serpentins, lesquels ne constituent que des « barrières temporaires » sans impact sur la présence du moustique.

B/ La place du jardin dans la prolifération du moustique-tigre

Le jardin des particuliers étant, comme nous l'avons vu supra, un lieu de vie idéal pour le moustique-tigre, il convient de se pencher plus précisément sur une forme d'incapacité à concevoir son propre jardin comme étant à la source du problème. La représentation de cet espace a en effet beaucoup évolué au siècle dernier.

F. Dubost⁵¹(1997) explique que si, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, le jardin des Français a changé d'aspect, c'est qu'il a aussi changé de raison d'être : il a perdu sa principale vocation, séculaire, de nourrir la famille. Avant-guerre, il n'y a pas qu'en milieu rural que le jardin était synonyme de potager. Le jardin vivrier était également la norme en milieu urbain, avec le développement des jardins-ouvriers devenus plus tard jardins familiaux. Le jardinage dans les milieux populaires, autant en ville qu'à la campagne, était donc synonyme de potager et considéré comme une nécessité vitale. A l'inverse, les jardins des milieux aisés étaient considérés comme un « lieu de plaisir » : ils pouvaient se permettre de « disposer d'une parcelle improductive et de temps pour en jouir ». Le changement intervient dans la période de l'après guerre, caractérisée par l'exode rural et la tertiarisation du marché du travail, l'urbanisation massive et le développement de la société de consommation. L'essor de la maison individuelle dans les communes périurbaines comme dans les communes rurales ces dernières décennies a conduit à ce que 70% des Français

⁵⁰ Elise Mieulet et Cécilia Claeys, « (In)acceptabilités environnementales et/ou sanitaires : dilemmes autour de la démoustication du littoral méditerranéen français », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, Volume 16 Numéro 1 | mai 2016

⁵¹ Dubost F., 1997, *Les jardins ordinaires*, Editions l'Harmattan

disposent d'un jardin en 2007 (UNEP-IPSOS). Mais ce jardin est uniformisé, car qu'il s'agisse de maisons anciennes ou de constructions neuves, le style pavillonnaire est devenu la norme. Y compris chez les agriculteurs qui ont été parmi les premiers à construire des pavillons, ou se sont appliqués, s'ils conservaient la ferme de leurs parents, à « distinguer l'habitation des bâtiments d'exploitation en ornant ses abords ». Cet espace n'est désormais plus conçu comme un lieu de labeur, mais comme un espace de loisir : le jardin nourricier a cédé sa place au jardin dit d'agrément, dédié au loisir ou à la représentation de soi. « Ce qui était l'apanage de quelques-uns, signe d'un statut social privilégié, est devenu règle commune ». Une nouvelle partition entre jardin de devant et jardin de derrière s'est imposée durablement après la guerre. L'« espace de devant », visible par tous, devient alors un espace décoratif, indispensable à la présentation de soi. Il est exposé à la vue avec sa pelouse, ses arbustes d'ornement, ses potées fleuries, ses objets décoratifs. Derrière, l'espace utile abrite l'intimité de la vie familiale et où sont cultivés les légumes. « Le jardin pavillonnaire se conforme aux convenances du décor imposées par le voisinage, les revues de jardinage, les garden-centers ou les concours de maisons fleuries ». Et si le potager subsiste, c'est dans la perspective de cultiver des plaisirs saisonniers (fraises, tomates...), plus que d'assurer la subsistance de la famille.

Dans la lignée des recherches de F. Dubost, P. Frileux⁵² (2013) distingue trois grands types d'« habitants-jardiniers », ou de relations au jardin : l'espace de retrait des « anti-jardiniers » pour qui le jardinage est une corvée, l'espace de représentation « des maniaques du désherbage », et l'espace de nature des « éco-centrés » pour qui le jardin est un lieu d'observation et d'apprentissage de la nature. Elle conclue que la deuxième catégorie de jardinier est majoritaire. Elle montre que les habitants aisés, attirés par le mode de vie pavillonnaire mais dénués de « savoir-faire de jardinage hérités », ont été des « victimes consentantes » pour les jardineries qui les ont accompagnés « dans la matérialisation de leurs représentations idéales de la nature et de la campagne » et dans l'usage concomitant des produits phytosanitaires.

J. Barrault ⁵³(2009) observe également cette forme d'anthropocentrisme. Car si la « possession d'un jardin représente la forme la plus répandue du contact avec la nature », cette motivation « de nature chez soi » fait l'objet de pratiques paradoxales. Son enquête révèle en effet

⁵² Frileux P., 2013, *Le Bocage pavillonnaire, une ethnologie de la haie*, Editions Creaphis

⁵³ Julia Barrault, « Responsabilité et environnement : questionner l'usage amateur des pesticides », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], Hors série 6 | novembre 2009, mis en ligne le 24 novembre 2009

que « la recherche d'ordre, de propreté, voire de domination est très présente chez les jardiniers ».

Les prescriptions des pouvoirs publics se heurtent ainsi aux représentations des habitants des quartiers pavillonnaires : ils ne peuvent pas concevoir que le moustique-tigre, animal sauvage, puisse naître et proliférer dans un espace où précisément, ils « dominent » la nature.

Les injonctions des pouvoirs publics se confrontent également à une autre difficulté : elles s'appliquent à l'espace privé du jardin pavillonnaire. « Depuis le 18ème siècle, le droit de propriété constitue l'un des pivots de la pensée politique et juridique occidentale » (Barrault 2009). La propriété privée est un droit inviolable qui « coïncide avec la place centrale qu'a pris progressivement l'individu dans la société ». Et si la maison individuelle constitue « un des symboles phares de la propriété privée », c'est en raison de « l'espace autour ». « Ce qui mobilise les individus en faveur de la maison individuelle, c'est le jardin autant que la maison elle-même, c'est [...] la parcelle à soi. Et la parcelle n'est vraiment à soi que lorsqu'on est propriétaire : [...] être libre chez soi c'est vivre en pavillon ». La maison individuelle représente ainsi « une conquête d'espace, un desserrement des contraintes qui pèsent sur la vie privée ». Parmi les individus, le domicile est souvent perçu comme « un espace à soi, confortable et retiré » des potentielles agressions du monde extérieur. « Et le jardin a un rôle fort important à jouer dans la représentation que l'on se fait de cet espace, et qui n'est pas sans conséquence sur la façon dont on accepte ou pas que des réglementations puissent intervenir dans le cadre de son « *chez-soi* » » (Barrault 2009).

C/ L'apparition du trouble : la micro-épreuve comme point de départ du processus de publicisation

Céfaï et Terzi (Mathieu 2012) définissent « l'expérience d'un milieu » comme les « transactions qui unissent les acteurs individuels et collectifs à un environnement physique, social et historique ». Cette expérience sensible, par définition située, est vécue par des acteurs capables de réflexivité.

La « micro-épreuve » inopinée que constitue la piqûre du moustique-tigre dans les jardins de Saouzelong est à l'origine d'un trouble. « La matérialité et la corporéité » - pour reprendre les termes de C. Lemieux - démentent « les représentations du monde produites par les acteurs, [et] c'est de cette contradiction que naît le trouble ». Ce trouble est d'abord ressenti de façon individuelle, et « celui ou ceux qui le ressentent ne disposent pas (encore) des schèmes cognitifs » nécessaires pour « rendre intelligible ce qui fait problème » (Ginelli, 2015). Le « sens ordinaire des individus » (Marquet, 2014) ne rend pas discernable immédiatement la présence inédite du moustique-tigre

dans le quartier. L'émergence de la visualisation du problème est issue d'un processus décrit par Cyril Lemieux ⁵⁴(2008) comme un « processus de désindexicalisation au sens précis que les ethnométhodologues ont donné à ce terme [...], le détachement progressif de certaines discontinuités du fond des continuités qui les portaient et les rendaient jusque-là indiscernables ». Ce « détachement » peut s'opérer par différents processus qui qualifient le type de mise en visibilité. C. Lemieux (Marquet, 2014) distingue ainsi la mise en visibilité par **mise à distance**, opérée par un processus de rupture s'appuyant sur des outils analytiques ou des instruments permettant d'observer des phénomènes tout en étant physiquement éloigné d'eux. La mise en visibilité peut également résulter d'un processus d'intégration, par **la mise en relation**, i.e. le rapprochement entre des phénomènes à la suite de la recherche d'un lien de causalité, comme l'impossibilité de pouvoir profiter en journée de son jardin en raison de trop nombreuses piqûres liées à la prolifération du moustique-tigre. Pour finir, **la mise en équivalence** - par des mots, des nombres, des variables ou des modèles - résulte quant à elle d'un processus de traduction correspondant à une manière descriptive de « catégoriser, classer et traduire des connaissances » (Marquet, 2014).

Le trouble ressenti, que Dewey (Ginelli, 2015) qualifie « d'ébranlement des repères de l'expérience », est ainsi à l'origine de « tout processus de connaissance » car il constitue le point de départ d'une enquête. De nombreux « problèmes publicisés » seraient ainsi initiés par des « troubles ordinaires » d'abord éprouvés en situation d'interaction, avant d'être examinés, réfléchis, catégorisés, et disputés ».

Outre la dimension sensible, la publicisation convoque les dimensions temporelle et processuelle. La « nécessité d'agir » notamment, n'apparaît pas subitement, mais se construit au fil d'une succession de micro-épreuves.

C. Lemieux note ainsi que la vie d'un groupe social peut sembler n'être composée que d'événements banals et répétitifs : « [...] il s'agit là, d'heure en heure, de jour en jour, des mêmes attitudes prévisibles et routinières ». Le sociologue invite néanmoins à observer de plus près ce qui se joue, car « pour peu que l'on s'efforce de suivre les personnes dans leur activité et leurs déplacements (principe d'internalisme) et que l'on porte systématiquement attention à leurs interactions avec autrui comme avec l'environnement matériel (principe de résistance), ainsi qu'aux jugements que ces interactions suscitent de leur part (principe de capacité), des éléments de la situation, auxquels, autrement, on resterait inattentif, commencent à devenir visibles ». Car ces interactions banales qui se déroulent en continu, font évoluer imperceptiblement le monde social.

⁵⁴ Lemieux C., 2008, *La sociologie pragmatique*, collection repères, éditions la Découverte

C'est qu'au cours de ces « micro-épreuves », « banales et sans importance [...], des jugements sont portés sur les personnes, et qui toutes pourraient donner lieu à un processus de montée en généralité, si les [acteurs] impliqués se saisissaient de l'occasion qu'elles leur offrent de le faire ». Le cas échéant, leurs réactions renforcent l'intensité de la micro-épreuve qui pourrait potentiellement, au terme d'un processus « d'enchaînement des réactions », évoluer en « grande cause politique ».

A la suite d'une micro-épreuve, les individus qui la vivent portent régulièrement des jugements sur « leurs capacités respectives à affronter une telle épreuve et à la surmonter ». « Ces « critiques croisées » se déploient pour l'essentiel sur un registre interpersonnel [...], mais l'existence d'une réglementation ou d'une doctrine peut conduire les acteurs « à amorcer un travail de montée en généralité de leurs différends ».

G. Quéré (Mathieu 2012) souligne quant à lui le rôle des émotions dans l'émergence des mobilisations sociales . « L'indignation, et des émotions proches – l'irritation, l'exaspération, la rage ou la colère – jouent un rôle essentiel dans l'institution d'un problème public », car [elles] « suscitent l'enquête », [et] « elles opèrent aussi dans la configuration du problème et de sa solution ».

Ginelli (2015) rappelle cependant que dans une perspective pragmatique, il ne faut pas s'attendre à un « rapport systématique entre le trouble, l'enquête et la mobilisation collective ». Car « le trouble ou les problèmes éprouvés par certains peuvent demeurer en l'état en ne suscitant que de la passivité de la part d'acteurs indifférents, affaiblis ou trop démunis de ressources ». La deuxième étape du processus, celle de l'enquête, peut elle-même ne pas aboutir, si « les logiques de l'enquête et de la preuve [sont] entravées par l'ordre social préexistant ». Il rejoint ainsi Dewey qui met en exergue un préalable à l'amorce du processus de problématisation : celui qui ressent le trouble doit disposer des « schèmes cognitifs pour rendre intelligible ce qui fait problème ».

Dans le cas présent, le moustique-tigre s'apparente comme un nouvel acteur dans la vie quotidienne habitants de Saouzelong, provoquant un déséquilibre dans les transactions entre les individus et les objets. Les possesseurs d'un jardin sont « excédés », car « [ils ne peuvent] plus [en] profiter », soulignant à l'occasion le regard hédoniste qu'ils portent sur cet espace. Une des initiatrices de la Brigade du Tigre indique elle-même se faire énormément piquer, et que c'est pour ça qu'elle a réagi. La trajectoire du collectif illustre ainsi les dimensions sensible, temporelle et processuelle d'une publicisation. C'est après « deux années de lutte » contre le moustique-tigre, jugée inefficace, que le travail d'enquête a été engagé.

2/ le temps de l'enquête : la construction de l'expertise

Les sociologues distinguent savoir profane et savoir expert. Wynne (Arripe, Routier 2013) définit le savoir expert comme des connaissances standardisées, générales et abstraites alors que le savoir profane relève de connaissances concrètes et locales, et par conséquent très diverses.

En réalité, les deux types de savoirs s'interpénètrent en situation d'expertise, fruit d'un enchevêtrement de savoirs.

Evans et Collins (Calvez 2012⁵⁵) notamment, ont reconnu la validité des expertises fondées sur l'expérience. A l'oxymore « d'experts profanes », ils usent de la notion « d'experts sur la base d'une expérience », définie comme une expertise technique spéciale qui n'est pas reconnue par des diplômes. Mais ces experts ne sont pas de simples amateurs. Le travail d'expertise est un processus qui s'enrichit à la fois de connaissances abstraites (par la recherche documentaire, les contacts avec des spécialistes du moustique tigre) et de connaissances locales (par une « théorisation de l'expérience vécue » selon l'expression de P. Terral et J. Weisbein⁵⁶ : dans le cas, le comportement du moustique dans les jardins de Saouzelong).

Collins et Evans recensent ainsi plusieurs types d'expertises, qui mobilisent des connaissances de différentes natures : « les expertises communes, tel « le langage naturel », « les dispositions ou qualités personnelles nécessaires pour avoir une expertise ; les expertises spécialisées [...] ; les méta-expertises qui sont utilisées pour évaluer et juger d'autres expertises ».

Parmi les connaissances spécialisées, une distinction doit être opérée entre « la connaissance documentaire (qui résulte par exemple de recherches sur Internet ou de la lecture d'articles scientifiques), l'expertise interactionnelle (c'est-à-dire une capacité à parler aisément le langage d'un domaine spécialisé et à hiérarchiser les connaissances disponibles, sans nécessairement avoir une pratique scientifique de ce domaine) et l'expertise contributive (une capacité à contribuer à ce domaine). » La « seule lecture de travaux scientifiques ne permet pas de maîtriser un domaine spécialisé, ses débats et les implications des résultats scientifiques. » Il s'agit alors d'une simple « connaissance d'amateur ». A l'inverse, les deux derniers types d'expertise impliquent « l'acquisition d'une connaissance tacite ». Cette dernière est une forme d'acculturation au sens où elle se construit grâce à « la participation à la vie d'une communauté. Cette socialisation

⁵⁵Bérard Y. et Crespin R. (dir.), 2010, *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoirs et pouvoirs*, Presses universitaires de Rennes

⁵⁶ Ibid.55

est le moyen d'acquérir une connaissance tacite, d'une période prolongée d'interactions avec une communauté adéquate qui permet en particulier l'acquisition d'une aisance linguistique ».

Les initiateurs de la Brigade du Tigre, eux-même de formation scientifique, disposaient par conséquent de la connaissance tacite nécessaire préalablement à l'expertise interactionnelle. Ils expliquent d'ailleurs s'être beaucoup documentés pour « déconstruire ce qui était dit sur le moustique » selon la remarque d'une des initiatrices du collectif lors du premier comité de pilotage, mais aussi « avoir toujours cherché à bosser avec les chercheurs ».

J.Y. Trépos⁵⁷ définit quant à lui l'expertise comme « un processus dynamique d'acquisition des connaissances, un enchevêtrement des différentes formes de savoirs ». Il note également que la « figure de l'expert » et la notion d'expertise ne font pas l'objet d'un consensus, invitant à considérer cette notion comme un « objet frontière », qui ne peut pas être réduit à une méthode scientifique ou à une technique. « En ce sens, l'expertise peut être envisagée comme une activité située, dont le déploiement ne s'effectue pas seulement sur le mode d'un savoir-faire se répétant à l'envi, mais comme celui d'un « art » qui convoque des habiletés plurielles et des savoirs multiples ». Car l'étude des situations d'expertise montre que « la formation et la mobilisation des savoirs spécialisés [ne sont pas séparées] du contexte et des raisons sociales qui les motivent ». Le savoir technique ne constitue alors pas l'unique composant de la situation d'expertise, laquelle mobilise aussi « l'engagement des corps et des affects ». L'expérience située, concrète et sensible est en effet à la base de la construction d'un « savoir d'usage » (P. Terral et J. Weisbein 2010⁵⁸), lequel peut être enrichi par des connaissances plus savantes ou abstraites. Ce processus d'hybridation « dynamique » des savoirs par contextualisation, décontextualisation et recontextualisation permet de construire « des connaissances utiles à l'action ».

Les initiateurs de la BDT ont ainsi fait preuve de réflexivité, « cette capacité de réflexion sur l'action passée et en cours qui permet d'évaluer la situation, de générer de nouvelles connaissances, d'insérer ces nouveaux apprentissages dans le bagage de savoir commun, pour venir modifier l'action par la suite ». (Giroux et Marroquin, 2005)

Mais si « l'enquête est ce par quoi un trouble est problématisé et publicisé, par tâtonnements successifs », Quéré (Mathieu 2012) rappelle que ce temps n'est « pas réductible à une simple opération de collecte et de vérification d'informations. Il peut amener à un déplacement du

⁵⁷ Ibid. 55

⁵⁸ Ibid. 55

problème initial, et il est surtout propice à la formation ou au renforcement d'un collectif autour de « prises communes » ».

Au cours de l'enquête, les initiateurs de la BDT ont ainsi compris que la lutte contre la prolifération du moustique-tigre devait combiner action individuelle et action collective, les conduisant à envisager cette lutte comme un moyen de renforcer le lien social dans leur quartier.

3/ La construction du collectif

A/ Le processus de traduction

L'approche de l'acteur-réseau - ou modèle de la traduction - développée par M. Calon et B. Latour pourrait utilement être mobilisée afin de comprendre la manière dont le collectif est né.

Ce modèle permet en effet d'analyser l'innovation technique ou le changement social par une approche systémique, qui invite à penser la complexité des transactions sociales et permet d'identifier les relations (force des liens) et les ressources mobilisables (techniques, humaines, financières...). La sociologie de la traduction propose de réaliser une analyse socio-technique du changement, laquelle donne une place et des propriétés sociales aux acteurs non humains (discours, dispositifs, objets techniques...). Ces derniers sont considérés comme des intermédiaires à part entière, mettant en contact des acteurs isolés qui seront liés au sein du réseau, facilitant les compromis.

Le processus peut être décomposé en trois étapes distinctes : la problématisation, l'intéressement et l'enrôlement.

Au moment de l'étape de la problématisation, le porteur du projet ou traducteur se positionne comme un traducteur. A ce stade, il formule les problèmes à traiter et les solutions à apporter et repère les différentes parties prenantes jugées indispensables - ainsi que leur intérêt à participer -, auxquelles il assigne un rôle et une mission. Il définit également des points de passage obligés pour réaliser le projet. Il s'agit donc de construire un réseau de problèmes et d'entités au sein duquel le traducteur se rend indispensable.

Dans le cas de la Brigade du Tigre, deux problèmes avaient été identifiés par les porteurs du projet. Il s'agissait à la fois de lutter contre les nuisances générées par la prolifération du moustique-tigre, mais également de « reticoter » des liens sociaux dans le quartier, délités par l'ouverture controversée quelques années auparavant sur la place des Avions de l'Astronef, un café culturel et

solidaire. Ces deux problèmes ont été combinés par les porteurs du projet, à la fois comme problèmes et solutions : le moustique est un « ennemi » commun fédérateur pour initier une action collective, qui s'avère elle-même essentielle dans la lutte contre le moustique.

La deuxième étape, l'intéressement, désigne l'ensemble des actions mises en œuvre par le porteur de projet pour imposer et stabiliser l'identité des autres acteurs repérés lors de la phase de problématisation (habitants du quartier, Mairie, spécialiste du moustique-tigre..). Comme il s'agit d'amener les parties prenantes à agir conformément à ce qui a été programmé, cette étape vise à provoquer l'adhésion en faisant valoir des intérêts compatibles avec les préoccupations et les pratiques des acteurs, mais aussi en recherchant des compromis, en négociant de façon à maintenir alignés les intérêts des acteurs enrôlés. L'intéressement, s'il réussit, confirme la validité de la problématisation.

L'enquête s'attachera donc à répertorier les dispositifs variés d'intéressement utilisés par les porteurs du projet (rencontres, données chiffrées, représentations graphiques, support papier, blog, distribution dans les boîtes aux lettres, apparition dans les médias...) pour persuader les acteurs qu'ils avaient un intérêt à participer, les faire adhérer au projet et au rôle qui leur a été attribué.

La dernière étape du processus est celle de l'enrôlement et la mobilisation des alliés. Cette étape désigne le mécanisme par lequel un rôle est défini et attribué aux parties prenantes, qui l'acceptent. Il s'agit en fait de l'intéressement réussi. Les habitants se sont ralliés au projet dont les porteurs sont désormais devenus leurs porte parole. Les entités engagées sont alors inter-définies, le réseau stabilisé. L'enrôlement peut s'opérer selon différentes modalités (séduction, transaction....) mais la mobilisation des arguments et des alliés sera d'autant plus forte que leur pertinence est forte au regard des perceptions et logiques d'action des acteurs. Décrire l'enrôlement consistera à ainsi retracer l'ensemble des négociations multilatérales qui ont eu lieu.

B/ Des initiateurs « engagés »

L'analyse du processus de traduction peut être utilement éclairée, à l'étape de définition des problèmes et des solutions, par le concept d'engagement décrit par H. Becker. Les choix réalisés à ce stade du processus sont en effet liés aux « ressources » des acteurs, mais aussi à leur histoire de vie.

Car les porteurs du projet de la Brigade du Tigre n'ont pas fait que s'engager : ils étaient eux même déjà engagés, impliqués de longue date dans la vie associative et culturelle du quartier dans

des projets promouvant le « vivre-ensemble ». Ils décrivent d'ailleurs leur démarche comme une action citoyenne locale, mais aussi comme un fait politique, une forme de capacitation. Dans son rapport sur la Citoyenneté, le Conseil d'État observe l'essor de cette citoyenneté d'engagement, présentée comme « une nouvelle citoyenneté du quotidien, faite d'engagement et de solidarité [qui] renoue avec une dimension fondamentale de la Citoyenneté : l'exemplarité par l'action. Être citoyen, c'est d'abord s'engager au service du Bien commun.

Becker⁵⁹(1960) définit l'engagement comme une « trajectoire d'activités cohérentes » (ou ligne de comportements cohérents). Sur une période temporelle, les acteurs peuvent ainsi combiner des activités très variées qui, « malgré leur diversité apparente », seront pourtant perçues « comme poursuivant un même but ». Le choix de la trajectoire la plus à même de satisfaire cet objectif est gouverné selon Becker par un « pari subsidiaire », élément externe et préalable aux actions, qui engage l'individu à agir de façon cohérente. Il peut s'agir d'une décision volontaire ou d'un ensemble de valeurs qui contraignent les comportements, de sorte que l'individu engagé « agit de manière à impliquer directement dans son action certains de ses autres intérêts au départ étrangers à l'action dans laquelle il s'engage ». Cet ascendant des actions antérieures, des choix parallèles sur l'engagement n'est pas systématiquement et délibérément mobilisé. Becker note ainsi que « Certains engagements résultent de décisions conscientes mais d'autres se forment progressivement. C'est seulement lorsqu'il est placé dans une situation de changement que l'individu prend conscience qu'il est engagé et il semble s'être engagé sans s'en rendre compte ». Dans le cas des mouvements collectifs, le processus serait en quelque sorte cumulatif puisque « chaque nouvelle action renforce leur emprise sur un problème mais crée en retour un pari subsidiaire »⁶⁰.

Une remarque de l'une des initiatrices du collectif, émise lors du premier comité de pilotage, semble illustrer ce phénomène. L'animation du collectif est désormais trop chronophage pour elle : « on est prises dans un engrenage, c'est allé plus loin qu'on voulait ».

C/ Le rôle des voisins : un réseau de liens faibles

A l'étape de l'intéressement, dans l'optique de faire « tâche d'huile » - symétriquement à la propagation du moustique-tigre-, les porteurs du projet ont choisi d'essaimer leur projet en mobilisant des « voisins qu'[ils connaissaient] un peu plus loin, par contacts de proche en proche ».

La dimension spatiale du voisinage est également un élément fondateur du collectif. Car si

⁵⁹ Becker Howard, « Notes on the concept of Commitment » 1960

⁶⁰ LUNEAU A., « Engagement », in CASILLO I. avec BARBIER R., BLONDIAUX L., CHATEAURAYNAUD F., FOURNIAU J-M., LEFEBVRE R., NEVEU C. et SALLES D. (dir.), 2013, *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de*

« Ruth Glass⁶¹ [...] distinguait les voisinages, simples ensembles de personnes habitant dans une même zone et vivant les mêmes choses, des « communautés », conscientes de la communalité procédant d'une expérience spatiale commune et désireuses d'une action commune », un lien existe entre les deux notions. En effet, « la dimension du voisinage souligne l'interaction sociale, les réseaux sociaux et les relations de voisinage ». Les cadres du voisinage normal sont eux-mêmes tracés par deux règles implicites que constituent la reconnaissance de l'autre et la préservation de soi : on entre en contact sans s'attarder. « [Ces normes] ont trait à l'interaction civique de base, avec son rituel d'ouverture et de fermeture : le bonjour bonsoir, ou le signe de tête ou de reconnaissance ». L'appréciation et la qualification des voisins se mesurent alors à l'aune de ces normes de base⁶².

Pour reprendre l'expression de Granovetter⁶³ (1983), les relations de voisinage, à l'exception des relations amicales, constituent une forme de lien faible. En effet, les liens forts relient un individu à son entourage proche - famille, amis ou collègues - avec lequel il entretient des relations fréquentes et soutenues, alors que les liens faibles sont les personnes, les connaissances avec lesquels il n'a eu qu'un contact bref et occasionnel. En étudiant le fonctionnement du marché de l'emploi, Granovetter a mis en exergue le paradoxe des relations sociales, au sens où les liens faibles sont finalement beaucoup plus utiles que les liens forts, constituant un avantage décisif dans un processus de diffusion de l'information entre des individus n'ayant pas forcément de points communs. C'est que les liens forts forment des réseaux confinés qui partagent les mêmes informations et les mêmes idées, alors que les « simples connaissances » évoluent dans d'autres cercles sociaux, ont d'autres centres d'intérêt, ont accès à d'autres informations. En créant des « ponts » entre des cercles, des environnements différents, des individus isolés, les liens faibles permettent ainsi d'accéder à des informations différentes ou des idées ou des influences socialement plus distantes, offrant ainsi de nouvelles opportunités. Les individus ayant de plus nombreux liens faibles sont par conséquent les meilleurs « diffuseurs ». Ils permettent de réduire la distance sociale existant entre des groupes hétérogènes, stimulant de facto le changement et l'innovation.

Henning et Liebig (1996), reprenant les concepts de Granovetter, ont montré l'importance du voisinage dans le réseau des individus. Ils observent que si ces relations de voisinage ne constituent le plus souvent que des relations occasionnelles, leur nombre total représente en moyenne trois fois

la participation, Paris, GIS Démocratie et Participation

⁶¹ Forrest R., 2007, *Le voisinage, quelle importance ?* ERES | « Revue internationale des sciences sociales », 2007/1 (n°191)

⁶² Drulhe M., Clément., Mantovani J. *et al.*, « *L'expérience du voisinage : propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse* », Cahiers internationaux de sociologie, 2007/2 (n° 123)

⁶³ Granovetter M., *The Strength of Weak Ties: A Network Theory Revisited*, Sociological Theory, Vol. 1 (1983)

celui des contacts des liens forts. Et, bien que superficielles, ces relations ne sont pas anecdotiques à double titre. D'une part, Henning et Liebig ont souligné le rôle de ces liens faibles comme source de bien-être pour les habitants, en « [produisant]...un “sentiment d’être chez soi”, de la “sécurité” et un “soutien sur le plan pratique et sur le plan social” ». D'autre part, « ces contacts [qui] vont d’un salut de la tête à de menus services que l’on se rend » peuvent « assurer des passerelles importantes entre des réseaux de liens forts ».

Mais le réseau du voisinage et sa capacité à atteindre des cercles différents est variable suivant la catégorie sociale et l’âge des individus. M. Forsé rappelle certaines régularités observées dans les études sur les réseaux. D'une part, « Les réseaux des individus de milieux supérieurs sont plus étendus que ceux de milieux plus modestes », car ils développent de plus nombreux liens faibles. D'autre part, « l’âge est [...] une variable clef ». On observe en effet que « le nombre de contacts ou de discussions sur des sujets non professionnels avec des personnes en face-à-face diminuent au-delà de 40 ans ». Assez logiquement, « les contacts avec les relations de travail disparaissent pratiquement entre 60 et 70 ans », ainsi qu'en parallèle « ceux avec les amis décroissent également ». A l'inverse, « la fréquentation des voisins résiste mieux, ainsi que les relations avec des personnes que l’on rencontre en raison de leur métier (commerçants, médecins, etc.) », et celle de la parentèle augmente⁶⁴. « Dans tous les milieux, la sociabilité est davantage tournée vers l’extérieur chez les jeunes et, avec l’avancée en âge, elle se recentre sur les proches, familialement ou géographiquement ». Forsé rappelle aussi qu'en matière de fréquentations, l'homophilie - « qui se ressemble s'assemble » - est très largement répandue, « notamment pour l’âge et le statut social (selon le diplôme plus que selon la profession) ».

L'enquête pourrait permettre d'évaluer la force des liens existant parmi les membres du collectif et d'identifier d'éventuels ponts qui auraient permis d'atteindre des personnes socialement distantes des porteurs du projets.

Au terme de l'étude sur la mobilisation, nous questionnerons en conclusion l'impact de la démarche initiée par le Muséum, qui constitue une intervention de l'action publique et un nouveau processus de traduction du problème.

⁶⁴« [La parentèle] représente moins de 20% des contacts à 20 ans et près de 50% à 80 ans .»

PARTIE 3

Méthodologie

Dans le cadre de cette enquête, le recours à une méthode quantitative par un questionnaire - qui permet le recueil de données quantifiables et privilégie de ce fait des questions simples – n'est pas apparu pertinent. En effet, la taille de la population à étudier n'est pas suffisante pour produire des données statistiques. Ensuite, l'enquête par questionnaire est adaptée à la réalisation de comparaisons dans le temps et dans l'espace, alors que notre étude porte sur un mouvement créé récemment et circonscrit à un quartier. Enfin, les questions fermées ne permettent pas de recueillir de l'argumentaire des enquêtés, ni leurs perceptions de la trajectoire de la mobilisation.

Le recueil de données par la méthode qualitative a donc été privilégié dans le cadre de l'étude du collectif de la Brigade du Tigre. Les entretiens semi-directifs permettent en effet de recueillir en détail les discours des enquêtés, auxquels sont posées des questions ouvertes favorisant la liberté de parole. Administrés en face-à face, intégralement enregistrés et retranscrits, les entretiens semi-directifs autorisent ainsi une analyse fine qui permet de saisir la diversité des discours, des pratiques et la complexité des argumentaires des personnes interrogées. La taille de l'échantillon sera néanmoins réduite, et l'enquête n'aura pas de représentativité au sens statistique du terme. Néanmoins, afin de recueillir des données les plus représentatives possibles de la diversité de la population du quartier de Saouzelong, le recrutement des enquêtés a été mené de manière à multiplier les profils des personnes interrogées.

Pour conduire cette enquête sur le collectif citoyen, il était donc nécessaire de prendre contact avec des habitants du quartier. L'intermédiation des initiatrices de la Brigade a été déterminante pour organiser ces rencontres.

Ainsi, elles ont profité de la « réunion de bilan », organisée en novembre 2019, pour inviter le médiateur du Muséum qui a pu présenter le projet de recherche participative aux convives. Ces derniers étaient ainsi informés de la démarche bien en amont des débuts de l'enquête de terrain.

Initialement, il était également prévu que nous rencontrions les habitants et précisions le déroulé de l'enquête lors de la première réunion de 2020 du collectif, prévue en mars-avril. La pandémie de la Covid a bien entendu profondément bouleversé cette programmation et les conditions de l'enquête.

Finalement, il a été convenu avec la Brigade que le travail de terrain débiterait uniquement à l'issue de la période de confinement, soit le 11 mai 2019. Si l'enquête avait été lancée plus tôt, la demande d'entretiens risquait en effet de ne pas trouver un écho suffisant parmi leurs voisins. La période était trop anxiogène pour que les habitants s'intéressent au problème du moustique-tigre qui pouvait alors sembler anecdotique, d'autant plus que la période active de l'insecte venait à peine de débiter. Il a aussi été convenu que les entretiens seraient réalisés par téléphone en raison du contexte sanitaire. La Brigade du Tigre a aussi pensé qu'il serait plus pertinent d'attendre quelques jours après leur relance de la campagne de lutte contre le moustique-tigre avant de relayer la demande d'entretiens.

Le recrutement des personnes interrogées a donc été réalisé par mail, en plusieurs vagues, à partir du listing des personnes recevant les informations du collectif, lequel compte plus d'une centaine d'adresses. Une première demande, réalisée sans l'intermédiation du collectif n'a pas eu d'écho. Dans un deuxième temps, les initiatrices de la Brigade du Tigre ont rappelé que la démarche avait été présentée lors de la dernière réunion par mail, et inviter leur voisins à accepter de partager leur expérience de manière anonyme. Les premiers entretiens ont ainsi pu être programmés. Ils convenait néanmoins d'enrichir l'échantillon, à la fois en nombre de personnes interrogées et en variété de profils. Selon les manques identifiés – personnes vivant dans un collectif, locataires, personnes en retrait du dispositif ou plus critiques -, la Brigade a permis de cibler plus précisément les personnes à relancer spécifiquement ... Certaines d'entre elles ont été contactées par les initiatrices du collectif pour les convaincre de participer. Enfin, deux enquêtés - non identifiés par la Brigade - ont pu être approchés par l'intermédiaire d'une habitante déjà interrogée et qui nous a transmis leurs coordonnées.

Grâce à ce processus itératif, 21 personnes aux profils très variés ont pu être interrogées entre le 11 mai et le 1er août 2020. Les dialogues - de 30 minutes à 1h30 - ont duré 1 heure en moyenne.

Les habitants enquêtés se distinguent par leur âge – de vingtenaire à presque nonagénaire -, leur habitat - pavillon ou collectif, la taille de leur jardin – de 300 à 800 m² -, la composition familiale – personne seule, en couple ou famille avec enfants -, l'ancienneté dans le quartier – personne habitant le quartier depuis 1956 ou arrivée en 2018 - la présence ou non d'une piscine dans leur jardin, leur situation géographique dans Saouzelong et leur implication supposée dans le collectif. Nous avons aussi pu recueillir le témoignage de la gérante d'un café associatif.

Le guide d'entretien a donc été construit de manière à couvrir les questionnements formulés dans la problématique. S'agissant d'un collectif citoyen qui s'étend par l'intermédiaire des relations de voisinage, il est apparu nécessaire de porter une attention toute particulière à la façon dont les personnes interrogées se représentent leur quartier et leurs voisins. Au moment des rencontres, les enquêtés ont été assurés de l'anonymisation de leurs propos et invitées à s'exprimer de manière la plus libre possible.

Parmi les entretiens réalisés, entre le 11 mai et le 1er août 2020, onze ont été réalisés par téléphone ou par Skype. Dix d'entre eux ont néanmoins pu être organisés en face-à-face, le plus souvent en extérieur, ce qui a permis - au-delà d'une forme de convivialité plus propice aux échanges, malgré le port des masques - l'observation des jardins et des pratiques.

PARTIE 4

Analyse des résultats

Chapitre 1 De l'apparition du trouble à la qualification du problème

I Le processus d'identification du moustique-tigre par le trouble ressenti dans jardin

L'identification du moustique-tigre est née d'un trouble : la vie quotidienne des habitants des pavillons de Saouzelong est perturbée par l'apparition d'une nuisance inédite jusqu'alors dans le quartier. Au fur et à mesure des années, les habitants, pour la plupart habitués à « profiter du jardin » pour le loisir, sont piqués de manière inhabituelle, à un tel point que leur quotidien est perturbé. Implanté à Toulouse depuis 2014, ce n'est en effet qu'à l'été 2017, à la faveur de conditions météorologiques particulièrement favorables à sa prolifération, que le moustique-tigre a pu être identifié par l'ensemble des habitants du quartier de Saouzelong. L'identification est rendue possible par la multiplication des nuisances du moustique-tigre, qui génèrent un trouble à la fois par l'expérience sensible de la piqûre, mais aussi par la modification du mode d'habiter les jardins qu'elles engendrent.

1/ Un premier trouble de nature phénoménologique : l'expérience du corps

Les toutes premières piqûres produisent un trouble au sens où elles sortent de l'ordinaire et qu'en conséquence, les habitants ne sont pas en capacité de les relier à un insecte jusqu'alors absent de leur environnement.

« Les premières piqûres qu'on a eues, et d'ailleurs c'était très drôle, parce qu'en 2017 on en parlait dans le quartier [entre] voisins, on se faisait tous piquer aux jambes et on comprenait pas ce que c'était au début... » [BDT_FPM_1105]

Ces habitants ne disposent alors pas encore des schèmes cognitifs leur permettant de mettre en visibilité le moustique-tigre, de rendre intelligible l'origine du « désagrément ». En effet, leurs représentations du moustiques sont souvent construites à partir de leur propre expérience sensible de moustiques qualifiés de « standards », « traditionnels », « autochtones », « communs » ou « normaux ». Il s'agit pour l'essentiel de moustiques nocturnes, suffisamment gros pour être repérés et qui « zonzonnent » aux oreilles [F_PM_0206]. Les souvenirs se concentrent notamment sur la temporalité d'apparition des moustiques, la nuit, et qui « [les] ont empêché de dormir pendant des années » [BDT_FPM_1105].

« Avant le moustique tigre il y avait toujours des moustiques, mais c'était des moustiques traditionnels, on savait à peu près qu'à une certaine heure du jour on commençait à avoir des moustiques le soir, quand le soleil tombait, quand il commence à faire un peu frais, sur la terrasse. Éventuellement il y avait des moustiques qui pouvaient entrer dans la maison, mais on les entendait parce que c'étaient des moustiques qui faisaient du bruit, un bruit caractéristique de sifflement ... » [BDT_HPM_1105]

Les piqûres de ce moustique diurne suscitent ainsi dans un premier temps une forme d'incompréhension, car elles ne correspondent pas à l'expérience habituelle des habitants de leur environnement :

« Je me suis fait piquée en journée ! Je me suis dit « qu'est-ce qui se passe ? » » [F_TP_0206].

« On était piqués tout le temps et partout. Alors qu'avant, on pouvait s'attendre à ce que le soir il y ait des moustiques. Mais là c'était tout le temps, même le matin, on sortait dans le jardin, dès le matin ils attaquaient. Donc clairement, c'était pas le même moustique que ceux dont on avait l'habitude. » [BDT_HPM_1105]

La nature et la localisation des piqûres au niveau du bas du corps ne correspondent pas non plus à leurs expériences sensibles du moustique autochtone, avec « *une perception beaucoup plus désagréable* » car elles s'avèrent « *beaucoup plus méchantes que les piqûres de moustique classique, [...] beaucoup plus douloureuses et beaucoup plus nombreuses* » [BDT_FGM_1805]. La taille de l'insecte, ainsi que son vol furtif et silencieux ne permettent pas aux hôtes de repérer l'insecte piqueur et de rapprocher la nuisance du moustique-tigre. Par conséquent, les « victimes » se réfèrent dans un premier temps à leurs souvenirs personnels pour identifier les nuisibles à l'origine de ces piqûres inédites dans leurs jardins : « *aoûtats* » [BDT_FPM_1105] ou encore « *mouчерons [...] véhiculés la plupart du temps du côté de la Camargue, dans les rizières* » [BDT_FGM_1805]. Leurs témoignages au sujet des premières nuisances ressenties illustrent que certains habitants tentent d'attribuer ces premières piqûres, inhabituelles dans leur environnement quotidien, à d'autres insectes qu'ils connaissent de manière sensible :

« *Quand j'allais étendre le linge, je me faisais piquer dans les jambes et j'avais l'impression que c'était des aoûtats parce que c'était très bas et je ne voyais pas ce qui me piquait. Je me disais "C'est pas possible, on peut pas avoir des aoûtats à Toulouse ! [...] Et puis, petit à petit, ça devenait [vraiment infernal]... je pouvais plus étendre mon linge, c'est-à-dire que je mettais mon linge sur des porte-manteaux à la maison, je sortais... je posais les porte-manteaux et je re-rentrais dans la maison en courant... sans vraiment comprendre ce qui se passait, [j'étais piquée] même quand j'étais en chaussettes ...* » [BDT_FPM_1105]

« *Quand je me promenais dans le jardin, je sentais des petites piqûres aux jambes, je me demandais ce que c'était. Je me disais « Mais pourquoi j'ai des cloques sur les jambes ? », je ne voyais pas ce qui me piquait. Je pensais que c'étaient des mouчерons au début.* » [F_GJ_2605]

Au fil de l'été 2017, la prolifération du moustique-tigre contribue à le rendre visible. « *Il y en [a] vraiment mais é-nor-mé-ment* », ce qui le différencie aussi « *des autres moustiques où il y en a deux ou trois qui se baladent...* » [BDT_FPM_1105]. Vorace, il « *suit* » les hôtes dans les voitures qui « *[embarquent] trois ou quatre moustiques à chaque fois* » [BDT_FPM_1105] ainsi que dans les maisons, saisissant parfois l'opportunité du passage du chat « *par la chatière* » pour pénétrer dans l'habitation [BDT_FPM_1105], ou « *rentrent par le sous-sol* » pour « *[remonter] par l'escalier* » [F_GJ_2605]. Les piqûres, ponctuelles dans un premier temps, deviennent ainsi très fréquentes. Les habitants observent alors plus avant « *ces petites bestioles qui [brûlent]* », constatent qu'elles ont « *tout-à-fait la tête d'un moustique* » [BDT_FGM_1805], et sont alors en mesure de créer le lien avec l'implantation médiatisée du moustique-tigre.

« Et puis après, j'ai vu le petit chat qui se baladait avec un nuage de moustiques autour de lui. Et au fur et à mesure, en discutant avec des voisins qui se faisaient piquer Et [...] puis, je ne sais pas comment c'est arrivé, mais en 2017, petit à petit, au fur et à mesure de la saison, on a compris que c'était des moustiques tigres. » [BDT_FPM_1105]

« Je ne savais pas ce que c'était, pendant un an je n'ai pas su, je ne faisais pas le rapport. Et l'année d'après, on a fouillé, on a lu sur Internet qu'il y avait ces invasions de moustiques tigres, on a fait le lien et on a regardé : effectivement, c'était bien celui-ci. » [F_GJ_2605] gêne ressentie dès 2015

2/ Le moustique-tigre : un problème ingouvernable ?

Une fois le moustique-tigre identifié, les habitants se sentent néanmoins un peu démunis en matière de moyens de lutte contre l'insecte, confrontés jusqu'alors uniquement aux nuisances du moustique nocturne. Ils sont en effet rompus à la chasse au moustique traditionnel à l'heure du coucher « dans la chambre », qu'ils parvenaient « toujours à le circonscrire au bout d'un moment en l'écrasant sur un mur, sur le sol, sur le plafond ... » [BDT_HPM_1105]. Mais cette expérience est rendue totalement caduque par le caractère diurne et furtif de « ce petit moustique tigre minuscule » [H_PM_2106] au « vol complètement anarchique » [F_GJ_2105] qui « vole bas » », et qui est par conséquent « difficile à attraper avec les mains » [F_GJ_2605].

« [...] cette longue fréquentation du moustique m'avait donné [...] une habileté particulière pour les tuer, pour les repérer, etc... Quand on voyait un gros moustique dans la chambre, on l'aplatissait, en essayant de ne pas mettre du sang sur le mur ... Maintenant, [le moustique-tigre] arrive, on ne l'entend pas, il est futé, il est sous la table, il se cache. Il est extrêmement malin, très difficile à repérer ... » [H_PM_2106]

Au moment où les nuisances s'amplifient, « les pouvoirs publics, au niveau local en tout cas » [BDT_HPM_1105], sont « passifs » [H_PM_2106], ils ne communiquent pas encore sur les moyens de lutte contre l'insecte, ni avec des affiches ni avec des flyers.

« On n'avait pas eu forcément d'informations de la mairie, de directives, de préconisations, de conseils... Au début, il n'y avait rien. On était livrés à nous-mêmes... La population, elle était livrée à elle-même. » [BDT_HPM_1105]

« Voyant l'impossibilité d'aller dehors pendant tout l'été, j'avais contacté la mairie, et puis arrivée là-bas, elle m'avait sorti une belle photo de moustique ... « Qu'est-ce que la mairie peut faire ? » - « Rien » ... [...] La fille de la mairie disait qu'ils allaient agir au niveau des crèches, des ci, des

là, mais enfin bon ... Comme j'ai pas de gosse en crèche.... » » [F_PJ_0206]

C'est ainsi que dans un premier temps, les habitants démunis ne peuvent se référer qu'aux dispositifs de protection contre les moustiques qu'ils connaissent, et « *traite[nt]* » *le moustique-tigre* « *comme un moustique normal* » [BDT_FPM_1105]. Ils recourent à ces « *moyens simples, plus traditionnels justement* » [BDT_HPM_1105], qui consistent à éviter les piqûres en s'habillant de vêtements couvrants et en usant de répulsifs ambiants ou corporels.

« Pour aller dans le jardin, manger dehors ou jardiner, [...] il faut que je mette des chaussettes, un pantalon épais, quelque chose à manches longues, des gants ... » » [F_JP_2906]

« Ben la manière normale, généralement, c'est qu'on ferme les fenêtres, on met pas de lumière, quand on mange dehors [on brûle] des spirales et des bougies anti-moustiques et on met des lotions anti moustiques ! » » [BDT_FPM_1105]

Ces dispositifs « classiques » sont jugés à l'usage à la fois trop contraignants et insuffisamment efficaces, voire « *relativement nocifs* » [F_GJ_2605] pour ceux des habitants qui considèrent leur jardin comme un lieu de détente et de loisirs.

Assurément, la tenue vestimentaire s'accorde difficilement au mode de vie de la plupart des habitants des pavillons. Ces derniers ont en effet investi l'extérieur de façon hédoniste, puisqu'ils y pratiquent le « *farniente* », les « *jeux avec les enfants* » ou le « *jardinage* » comme « *un plaisir* ». Nombreux aussi sont ceux qui ont fait construire des piscines sur leur terrain. Ces habitants apprécient « *de vivre dehors, de manger dehors et d'être en petite tenue* » [F_JP_2906], et le fait de devoir « *se mettre des trucs à manches longues pour pouvoir manger dehors* » est jugé « *insupportable* » [F_PJ_0206], d'autant plus que le moustique-tigre « *se fout des vêtements* » car il est capable de « *piquer à travers le jean* » [H_BJ_1506].

« La tenue vestimentaire, elle a toujours existé. Autrefois, on n'allait pas dans les champs en sandales. On mettait des chaussettes, des bottes, un pantalon, des vêtements couvrants. Alors après, le problème, c'est aussi que maintenant les gens ont fait des piscines dans leur jardin, ils veulent se mettre en maillot de bain ... » » [F_JP_2906]

« Moi j'allais plus dans le potager à un moment, parce qu'alors là-bas c'était l'infestation ... On pouvait pas y aller sans être équipés des pieds à la tête ! L'armure totale ! » » [F_GJ_2605]

L'usage répété voire constant de produits répulsifs « *qui ne sentent pas bons* » [F_GJ_2605] soulève quant à lui - au-delà de l'inhalation désagréable ou de la contrainte de devoir s'en appliquer sur « *chaque centimètre carré* » [BDT_FPM_1105] de peau nue - des questions sanitaires :

« *Moi je trouvais [que] c'était un pis-aller par rapport aux moustiques, on n'allait pas passer un repas à se pulvériser de la tête aux pieds et recommencer cinq minutes après ou alors s'entourer de nuages de produits répulsifs, c'est impossible.* » [BDT_HPM_1105]

« *J'ai jamais aimé les tortillons sous les tables, ça sent mauvais, etc., ça fait des années que je n'en utilise plus parce que c'est toxique, les prises dans les maisons avec les plaquettes, machin... Donc j'étais plutôt à mettre soit un peu de répulsif, soit de la citronnelle... Bon, je me suis rapidement rendue compte que la citronnelle, ça sert à rien.* » [BDT_FGM_1805]

3/ Un second trouble né de la modification de l'environnement : une nécessaire adaptation du mode d'habiter

Au fur et à mesure que les nuisances augmentent, un trouble de nature différente se fait jour : certains habitants se trouvent progressivement contraints de changer leurs habitudes, « *n'[osant] plus ouvrir les fenêtres* » [H_PM_2106], « *mangeant sous la véranda* » [F_JP_2906] ou bien renonçant à se « *baigner le soir dans la piscine à moins d'être totalement immergés...* » [F_JP_2906]

La prolifération du moustique-tigre « *très, très gourmand* » [F_GJ_2105], qui « *pique plusieurs fois* » [F_GJ_2605], perturbe en parallèle la vie sociale des habitants de pavillons. Le jardin est en effet traditionnellement utilisé par beaucoup d'entre eux comme lieu de réception, pour « *les fêtes, les grillades* » ou les « *apéritifs* » entre amis [BDT_FPM_1105]. Or, « *avec le coucher du soleil* », apparaît « *un rideau de moustiques dans l'atmosphère* » [F_JP_0108].

« *Vous pouvez vous faire piquer dans la journée, hein, mais l'heure où ils sont vraiment nombreux, c'est à l'heure de l'apéro! C'est pour ça que ça fait ch... tout le monde !* » [F_JP_0108]

Sa nuisance est alors aussi ressentie et « *mal vécu[e]* » par les invités, notamment « *des centre-villes [...], qui manifestent beaucoup de critiques [et] se plaignent des piqûres ...* » [F_JP_2906]

« *Moi je me suis pas sentie très gênée par le moustique, c'est-à-dire pas très agressée, mais dans ma famille les gens qui venaient ne voulaient plus sortir manger dans le jardin, enfin c'était un peu*

compliqué. » [F_PJ_2805]

« Les après-midis piscine, c'était aussi moins sympa quand même ! Il y a eu des moments où ça se faisait plus sentir que d'autres, et quand c'était vraiment flagrant, on avait du mal à se tenir dehors dans certains jardins. [...] Quand [l'invitation est lancée] pour faire se retrouver les enfants autour de la piscine d'un copain, je pense qu'on invite un peu moins si on sait qu'on va tous être calés dedans.... » [F_PC_1706]

Au fur et à mesure que les nuisances s'amplifient, les habitants constatent que leur façon de vivre leur extérieur est profondément modifiée. La sortie dans le jardin aux beaux jours n'est ainsi plus « spontanée ». Elle est considérée pour de nombreux habitants pour certains comme une « épreuve » [BDT_HPM_1105], d'autant plus que la période active du moustique-tigre « très longue, c'est du mois de mai au mois de novembre » [F_GJ_2105] est précisément celle pendant laquelle les habitants souhaiteraient profiter de l'extérieur.

« J'ai vécu des années ici sans jamais être piquée par un moustique. Et maintenant, j'ai l'impression de vivre au quotidien comme je vivais aux Antilles. Les mêmes réflexes que là-bas. On vit avec au quotidien, quoi. » [F_JP_2605]

La modification, somme toute brutale de leur environnement, induit des changements de pratiques parfois assez radicaux chez certains habitants des pavillons de Saouzelong. Car si certains reconnaissent simplement qu'ils « passent moins de temps au jardin » [F_JP_2906], d'autres se « confin[ent] à l'intérieur à partir du mois de mai jusqu'au mois de novembre ... » [BDT_HPM_1105].

« Bah on s'est plus jamais tenus dans le jardin ... On a mangé quelques fois mais c'était jamais très long. Et c'était avec des spirales, donc c'était se poser la question de savoir si c'était vraiment très agréable de manger avec un produit chimique, surtout que les spirales on sait jamais ce qu'il y a dedans. On pouvait plus laisser la porte de la maison ouverte sur le jardin, il fallait fermer pour pas que les moustiques rentrent. Ça paraît des choses qu'on fait la nuit mais le jour, on a une liberté, moi j'ai horreur de fermer les portes. Et puis on a perdu le plaisir ... et alors après moi j'ai arrêté de jardiner vraiment beaucoup. » [BDT_FPM_1105]

« Quand on est arrivés dans le quartier [à l'été 2018], tous les voisins qui nous ont chaleureusement accueillis, l'une des premières questions qui leur venaient après s'être présentés, c'est : « Comment vous vivez les moustiques dans le quartier ? ». J'ai constaté que les gens ne

passaient pas de temps dehors parce que c'était trop difficile à gérer. [...] Ma voisine directe m'a dit : « A partir du mois de mai, je ne mange plus dehors, on installe des moustiquaires et on vit à l'intérieur .» [F_GJ_2105]

Ce changement assez soudain de mode de vie irrite énormément ceux des habitants qui investissent beaucoup l'extérieur, car « *le méridional, il vit dehors !* » [F_PJ_0206].

II Le processus de la qualification du problème

1/ Une enquête menée de façon scientifique par un couple à la recherche de dispositifs efficaces

A l'issue de cet été 2017 au cours duquel le moustique a proliféré générant des nuisances « *insupportables* » [BDT_HPM_1105], certains habitants n'ont malgré tout pas conscience que le moustique-tigre allait faire partie de leur quotidien à plus long terme. Méconnaissant l'insecte et la capacité de diapause de ses œufs, ils s'imaginent que les nuisances sont liées aux conditions météorologiques particulières de l'année 2017.

« On se dit « Bon, peut-être que cette année il a fait plus chaud », on n'avait pas conscience que ça allait être peut-être un problème vraiment récurrent, qui allait durer ... » [F_MC_1706]

A l'inverse, certains habitants conçoivent que le moustique-tigre est désormais durablement implanté dans le quartier, et que sa nuisance va perdurer d'année en année. Parmi eux, un couple, dont la femme se qualifie « *d'hypersensible aux moustiques* », supporte difficilement la nuisance « *permanente* » [BDT_FPM_1105] qui les oblige à rester dans leur maison, contrairement à leurs habitudes.

« La maison est petite et les pièces sont sombres donc [le jardin]c'est notre bouffée d'air. [...] C'est une autre pièce pour nous, au printemps et en été. » [BDT_FPM_1105]

La « *frustration* » ressentie est d'autant plus forte que l'origine de la nuisance est « *une petite bête miniature* » [BDT_HPM_1105].

« Et ça, c'était quand même relativement insupportable de se laisser envahir et dominer par une bestiole pareille ... » [BDT_HPM_1105]

En conséquence, au printemps 2018, alors que la période d'activité des moustiques-tigres débute, le couple décide de rechercher d'autres moyens susceptibles de limiter les nuisances du moustique-tigre en imaginant « *qu'il y a sûrement quelque chose à faire* » [BDT_HPM_1105] .

« On savait qu'on allait [de nouveau] devoir passer l'été à Toulouse, avec très peu de sorties possibles. On se disait que c'était pas possible que ça se repasse aussi mal. Donc à partir de là, il a fallu voir ce qui existait, ce qu'il y avait de disponible contre le moustique ». [BDT_FPM_1105]

« Scientifique de formation », l'habitant ne va « pas spontanément sur des sites grand public » mais « essaye » dès le début de l'enquête « d'aller sur des sites dont [il sait] qu'ils sont plus vérifiés, plus rationnels, soit des organismes officiels, soit des publications scientifiques ... » [BDT_HPM_1105]. L'enquête s'appuie ainsi dès le début sur la consultation « des sites d'agences internationales qui avaient du recul sur ce moustique tigre », qui « vient de l'étranger, et donc » contre lequel des « stratégies pour s'en débarrasser » avaient déjà été développées. L'habitant prend ainsi connaissance des stratégies de lutte et des préconisations mises en œuvre dans les zones infestées : « éradiquer les eaux stagnantes », « se protéger aussi, avec les moustiquaires, éventuellement des répulsifs, et puis piéger les adultes et piéger les larves » [BDT_HPM_1105]

2/ De la tentative de mise en œuvre des dispositifs de lutte efficaces à la qualification du problème

Fort de ces premières recherches, le couple cherche à mettre en œuvre les préconisations des spécialistes.

A/ Chasse aux points d'eau et moustiquaires

Le couple procède d'ores et déjà à la chasse aux gîtes larvaires, sachant que le « moustique pond dans l'eau ». Il la pratique de manière assez classique avec « des gestes simples », en vidant « les coupelles » sous les pots de fleurs, sans avoir « encore vraiment conscience de l'importance de l'entretien du jardin » qui viendra « plus tard » [BDT_FPM_1105].

Une autre action consiste à poser progressivement des moustiquaires à toutes les fenêtres, une « parade basique » dans les « pays africains » infestés par les moustiques. La première moustiquaire, achetée dans le commerce, est installée dans la chambre, afin de pouvoir à nouveau dormir « la fenêtre ouverte ». Pour protéger les autres fenêtres de la maison « hors dimension standard, très grandes, très larges », les aptitudes en bricolage de cet habitant lui permettent de fabriquer des « moustiquaires sur mesure » avec des « cadres en bois et de la mousseline » [BDT_HPM_1105].

« Enfin il a fallu quand même les construire, les fabriquer ... Mais déjà ça permettait au moins, même si on ne pouvait pas sortir, de rester à l'intérieur mais les fenêtres ouvertes ... »

[BDT_HPM_1105]

B/ A la recherche de pièges efficaces

En amont de l'achat de pièges commercialisés, l'habitant bricole des pièges « maison », « censés attirer les moustiques », inspirés de tutoriels sur Internet qui en décrivent la fabrication [BDT_HPM_1105] .

« Avant d'acheter les pièges, j'avais regardé sur Internet et des gens préconisaient des pièges fait maison qui dégagent du gaz carbonique, du CO2... [...] On prenait des bouteilles plastique qu'on coupait en deux, on renversait le cône dans la bouteille, au fond on mettait du sucre et de la levure de boulanger. Et ça dégagé du CO2, parce que la levure consomme le sucre. [...] Ça marchait pas du tout et c'était n'importe quoi en fait ! [...] Je piégeais essentiellement des petits papillons, des petits moucheron, des trucs comme ça mais alors pas du tout de moustiques ... Donc ça servait absolument à rien. Après je me suis renseigné, le CO2 qui est dégagé par la peau, par les personnes, effectivement ça fait partie de ce qui peut attirer, mais c'est pas suffisant du tout. Il y a surtout l'odeur humaine qui les attire. » [BDT_HPM_1105]

Ce premier essai décevant conduit alors ce scientifique à « aller un peu plus loin » en cherchant « ce qui était le plus efficace et plus prouvé scientifiquement » parmi les pièges manufacturés « ciblés pour le moustique tigre ». L'achat du piège adultes et de deux pièges à larves est par conséquent le fruit d'une poursuite de l'enquête sur des dispositifs issus de recherches scientifiques. Ainsi, le piège à moustiques *biogents* « avait été mis au point à partir de recherches scientifiques de plusieurs dizaines d'années », qui avaient pour objectif « de reconstituer la composition de l'odeur humaine à partir de produits chimiques pour arriver à un produit » le plus proche possible « de l'odeur de la sueur humaine et qui attirait le maximum de moustiques ... » [BDT_HPM_1105]. Le résultat de cette recherche convainc l'habitant d'acquérir un piège relativement cher.

« Ça m'a inspiré confiance parce que je savais que ce piège avait été mis au point à partir de données scientifiques. Et d'ailleurs il avait été breveté par une université allemande, avec une équipe qui travaillait depuis des années sur le moustique tigre, [...] donc là, je savais que, au moins ça, c'était validé, contrôlé, scientifiquement. » [BDT_H_J_PM]

Le couple fait aussi l'acquisition de deux pièges à larves. Car ce type de piège qui semble

« tout bête » est « plus sophistiqué » qu'il n'y paraît, « fruit de recherches et d'améliorations. » [BDT_HPM_1105]

« C'est une sorte de seau en plastique transparent avec un couvercle en plastique noir avec un trou au milieu qu'on pose dessus et donc les femelles pondent dans le trou et les œufs tombent au fond. Et puis quand les larves se développent en adultes, elles ne peuvent pas sortir parce qu'elles sont coincées par le cône. Mais en fait, c'est pas si facile, là aussi il y a eu des améliorations ... Ils se sont rendus compte qu'il fallait rajouter une petite planche en bois pour que la femelle s'accroche dessus pour pouvoir pondre. [...] Sur la partie noire, il y a une partie un peu rugueuse et une partie un peu lisse, et tout ça [pour] des raisons particulières ... » [BDT_HPM_1105]

L'achat est réalisé via Internet car les pièges repérés ne sont alors pas largement distribués. Car si le piège à larves ne coûte qu'une vingtaine d'euros, le piège à adultes constitue « un gros investissement quand même, 150 euros à l'époque », auquel il faut ajouter les « 20 euros de l'appât » qu'il convient de « renouveler régulièrement au fur et à mesure des saisons » en raison de la volatilité du produit chimique [BDT_HPM_1105]. Pour limiter le coût de l'appât du piège adultes et disposant de l'expertise interactionnelle nécessaire, l'habitant de Saouzelong va alors chercher, « par curiosité, la composition exacte du produit » dans les publications scientifiques pour savoir s'il est possible de reconstituer « [soi-même] le contenu avec des produits chimiques ». Cette option se révèle être une impasse dans la mesure où « les auteurs se sont protégés [par des brevets], en ne donnant jamais exactement la composition et [...] donc on ne peut pas le faire soi-même précisément. Et puis c'[est] des produits particuliers, c'[est] difficile de s'en procurer. » [BDT_HPM_1105]

C/ Les pièges : des dispositifs aux résultats visibles qui posent la question de l'origine des moustiques piégés

Une fois installés, les pièges, qu'il s'agisse du piège à adultes ou des deux pièges à larves - placés devant et derrière la maison -, sont jugés efficaces par le couple qui peut facilement visualiser leurs prises.

« Effectivement les pièges à larves, c'est facile de voir si il y a des larves dedans parce qu'il suffit de regarder sous le piège, on voit des petits machins qui gigotent... donc c'est sûr qu'il y en avait ... et le piège à adultes, là c'est pareil, on récupère régulièrement une sorte de réceptacle [...] de sac en résille fine. Et on regarde ce qu'il y a dedans, effectivement il y en avait. Là, c'était très clair ... » [BDT_HPM_1105]

« C'était hyper impressionnant, on mettait le piège à adultes et en une heure on pouvait en avoir une trentaine ! » [BDT_FPM_1105]

Si manifestement les pièges fonctionnent, les deux habitants observent au fil du temps que bien qu'ils en capturent en nombre, la population de moustiques présents dans leur jardin ne semble pas diminuer. Ce constat les intrigue car théoriquement, la combinaison de pièges qui capturent les adultes et empêchent leur descendance d'atteindre le stade de vie aérienne devrait conduire à une diminution des prises au fil du temps, voire à une disparition de l'insecte de leur jardin. Par conséquent, si le piège à adultes capture toujours autant de moustiques-tigres, cela signifie qu'ils « [reviennent] toujours d'ailleurs » [BDT_HPM_1105]

D/ Le jardin des voisins désigné comme source de prolifération du moustique-tigre

Le jardin du voisin est rapidement identifié comme étant à l'origine des populations de moustiques.

« On a cherché d'où venaient les moustiques. Comme ils venaient du côté du voisin juste à côté de nous, là on a vu qu'il avait des coupelles d'eau. Comme il n'était pas là, on s'est permis de renverser de temps en temps un couvercle plein d'eau et de lui dire. » [BDT_FPM_1105]

Ce constat rejoint les premières observations opérées à l'été 2017, au cours duquel les piqûres avaient été ressenties comme plus nombreuses à cet endroit au bout du jardin, où se situe « une espèce de part de camembert », mitoyenne à plusieurs jardins, et qui permet aux moustiques de « vraiment se balader d'un jardin à l'autre » [BDT_FPM_1105].

« On se faisait beaucoup piquer quand on se rapprochait du jardin de mes voisins. Justement là où j'étends le linge, et c'est là que je me faisais piquer le plus. Et là, c'était très net, quand j'allais étendre le linge, je me faisais mais dé-vo-rer ! » [BDT_FPM_1105]

« Le problème, c'est que moi j'en récupérais mais il y avait toujours autant de moustiques autour ... finalement j'avais l'impression de piéger les moustiques des voisins, mais les jardins voisins m'en ramenaient toujours autant de moustiques ... » [BDT_HPM_1105]

Chapitre 2 le processus de traduction, de la problématisation à l'enrôlement des voisins

I La phase de problématisation

De ses observations réalisées au cours de l'été 2018, le couple déduit que la lutte contre la

prolifération des moustiques-tigres ne peut être pleinement efficace sans l'implication des voisins, « *parce qu'à l'échelle individuelle* », il est « *complètement illusoire d'essayer d'assécher la foule de moustiques de l'ensemble du quartier* » [BDT_HPM_1105].

« *Donc c'est à partir de là que l'idée m'est venue de se dire que c'était pas une lutte individuelle mais une lutte collective ! Que moi tout seul dans mon coin avec mes pièges, ça serait pas suffisant et qu'il fallait multiplier ces moyens dans le quartier.* » [BDT_HPM_1105]

La stratégie de « l'assèchement » de la population de l'insecte se construit encore une fois sur une base scientifique, le périmètre de vol actif du moustique-tigre, qui fait émerger d'idée de maillage et de diffusion « *en tâche d'huile* » [BDT_HPM_1105], à l'instar du mode de propagation de l'insecte :

« *Après on s'est renseignés, on s'est rendu compte qu'effectivement le moustique tigre vivait dans un rayon de 150 mètres, donc on s'est dit « Le plus malin, c'est de faire un maillage »* ». [BDT_HPM_1105]

Afin de répartir judicieusement les pièges, l'habitant imagine un quadrillage du quartier, « *c'est-à-dire que par exemple [toutes] les deux ou trois maisons, chacun ait le même dispositif* » [BDT_HPM_1105]. L'action combinée sur la zone de pièges à adultes qui « *pomp[ent] les moustiques* » devrait ainsi « *au bout d'un moment, forcément, mathématiquement, [...] réduire la population* » [BDT_HPM_1105].

Dans la perspective de couvrir la zone sans rupture, il faut parvenir à « *convaincre un maximum de gens* » [BDT_HPM_1105] de s'engager dans la lutte collective et d'acheter des pièges. Cet objectif est le point de départ de **l'étape de problématisation, première étape de la traduction, qui consiste à formuler les problèmes, identifier les acteurs et proposer des solutions**. Ce travail, qui s'opère autour d'un projet provisoire et minimum, englobe les intérêts de chacune des entités identifiées. La question de départ que se pose le couple est donc la suivante : comment mobiliser les voisins de façon individuelle et collective pour qu'ils mettent en œuvre les dispositifs limitant la prolifération du moustique-tigre ?

Le couple commence à étudier les acteurs impliqués dans la résolution du problème et à déterminer leurs intérêts à participer à l'action collective. Les acteurs identifiés dans un premier temps sont donc le moustique-tigre et les habitants de Saouzelong, entités aux intérêts diamétralement opposés : le moustique-tigre cherche à proliférer et les habitants à limiter

« l'éradiquer ».

A priori, tous les habitants du quartier ont intérêt à s'engager dans le projet, car ils aimeraient pouvoir profiter de leur extérieur sans les contraintes imposées par la présence du moustique. Cependant, dès le début du projet, le couple ne considère pas les voisins comme un groupe social homogène, que ce soit en termes de ressenti des nuisances, mais aussi de capacités relationnelles, cognitives et financières. Les initiateurs vont ainsi au cours de cette étape de problématisation, identifier les freins à l'action et concevoir les solutions afférentes, comme « points de passage obligés » de l'étape d'intéressement.

1/ Des injonctions sur l'entretien d'un espace privé

Une première difficulté est celle-là même que le couple rencontre et qui consiste à solliciter une intervention des voisins dans leur espace privé. Cette demande pourrait en effet être jugée intrusive et malvenue, notamment par des voisins qui ne se sentent pas concernés par le problème.

« C'était délicat de les prendre en faute [les voisins dont on est proche] en tant que personnes. De se dire, nous, qui on est pour aller dire à notre voisin : « il faut entretenir ton jardin ... », « là vous avez une réserve d'eau, c'est pas bien ... » ou « les moustiques viennent de chez vous » ... »
[BDT_HPM_1105]

La mobilisation de tous se trouve ainsi face à « l'obstacle ambivalent » des relations de voisinage, lesquelles constituent à la fois un frein et un levier à la diffusion des bonnes pratiques sur le quartier. En effet, les voisins sont, « *par rapport aux moustiques* », « *à la fois amis et ennemis ... ennemis parce que eux-mêmes [peuvent] amener des moustiques sans le savoir, et amis [...] à partir du moment où on [engage] une lutte commune* » [BDT_HPM_1105]. Les potentielles frictions entre habitants d'un même espace constituent donc un risque majeur de rupture dans le maillage du quartier, car les habitants ayant à cœur de conserver des relations cordiales avec leurs voisins interrompraient le processus de diffusion.

Or sans la diffusion généralisée des recommandations des bonnes pratiques, y compris parmi les voisins qui ont faiblement intérêt à s'engager, la démarche est vouée à l'échec.

Le point de passage obligé identifié par les initiateurs de la BDT consiste à communiquer précisément sur la dimension collective de l'initiative, laquelle dépasse le simple périmètre des jardins mitoyens. En effet, le concept de lutte collective « floute » les relations interpersonnelles au sein du groupe, limitant ainsi le risque de créer « *des tensions entre voisins* ». Mettant en exergue

« des règles générales auxquelles tout le monde [souscrit] », elle apparaît comme un moyen permet d'éviter une « stigmatisation individuelle » et de « diffuser plus facilement des messages gênants » [BDT_HPM_1105].

« Et puis on s'était dit que c'était beaucoup plus facile d'aborder la question du moustique en disant : « On va faire une action commune » que d'aller voir les voisins en leur disant : « Vous laissez de l'eau et on a des moustiques chez nous ». [...] On voulait pas du tout que ça devienne quelque chose de conflictuel, d'autant plus que les voisins étaient moins gênés ... puisqu'ils n'étaient pas là l'été ! Donc on était les râleurs ! Et puis c'est vrai que comme nous, on en avait marre, on râlait quoi ! On le disait pas toujours avec humour ! » [BDT_FPM_1105]

C'est ainsi que les initiateurs de la Brigade vont toujours chercher à largement communiquer sur le caractère collectif de la démarche, notamment dans les Échos de Raugeil, le journal du quartier, ainsi que sur le site de l'association SOS-Pavillons Saouzelong..

2/ Une méconnaissance de l'insecte, entretenue par un support de communication institutionnel

Le couple a largement et progressivement modifié ses pratiques de lutte contre le moustique-tigre grâce à son enquête sur les dispositifs ad hoc, scientifiquement validés. Cette phase de recherche s'est révélée indispensable à l'acquisition de nouveaux réflexes, car les stratégies efficaces de lutte contre le moustique-tigre constituent un renversement de logique au regard de celles traditionnellement utilisées contre les moustiques autochtones. L'invasion de moustiques n'est pas imputable à des zones humides mais à son propre habitat, son propre jardin, il s'agit d'un « moustique de proximité » [F_JP_2605]. Il ne convient alors plus de raisonner en termes de simple protection individuelle, « centré sur soi » [F_MC_1706], mais d'adopter des pratiques de prévention de la prolifération par des actions individuelles dans son propre jardin, couplée à une coordination collective pour éviter que les efforts des uns soient ruinés par une forme de négligence des autres. Or la communication parcellaire - voire inadaptée - des pouvoirs publics à l'échelle des communes entretient la méconnaissance de l'insecte et par conséquent les représentations sur l'insecte et les moyens de limiter sa population.

D'ailleurs, au cours de l'été 2018, « le [premier] dépliant de la Mairie » est distribué dans les boîtes aux lettres des habitants, « parce que dans le quartier, ça râlait beaucoup » [BDT_FPM_1105]. Ce premier support de communication, jugé « extrêmement mal fait » - bien qu'il recommande « quand même de faire attention » - choque l'initiatrice du collectif :

« Ça m'a mis dans une colère noire, parce qu'il disait... c'était tout juste quand on le voyait... j'exagère, mais c'était "bétonnez vos jardins! Mettez de la clim et de la ventilation!", sans indiquer que ce n'était pas un moustique comme les autres, sans nous dire comment il se reproduisait ... » [BDT_FPM_1105]

Ce même été, des citoyens mettent en ligne des pétitions réclamant aux pouvoirs publics des opérations de démoustication massive.

« On avait dû voir des reportages où les gens demandaient à ce que [...] les municipalités arrosent d'insecticide... Moi ça m'avait complètement choqué : je trouvais que revenir aux produits chimiques, c'était ... d'abord c'était pas la stratégie parce qu'en tant que scientifique, on sait pertinemment que dès qu'on essaie de toucher à un organisme comme ça, vivant, avec un produit chimique, rapidement on sélectionne des résistants ... [...] Donc je trouvais que c'était une très mauvaise idée de répandre partout des insecticides, et encore plus la nocivité du produit lui-même ! » [BDT_HPM_1105]

Les représentations et les connaissances des voisins constituent donc un obstacle à l'engagement dans de nouvelles pratiques. Les initiateurs de la Brigade du Tigre vont devoir faire preuve de pédagogie, déclinée en supports variés, pour convaincre les habitants qu'il existe d'autres moyens plus écologiques d'éviter la pullulation de l'insecte. Les méthodes de transmission de connaissances seront un outil-clé de la démarche de la Brigade du Tigre, pour permettre aux habitants de comprendre en quoi le moustique-tigre est très différent des moustiques « traditionnels » et puissent concevoir en suivant l'intérêt de la mise en œuvre de nouveaux gestes et de l'installation des pièges pour réduire la population de l'insecte.

« Il y a eu beaucoup d'informations descendantes, et nous ce qui nous paraissait important c'était d'agir ensemble, de donner l'information pour qu'elle [puisse se traduire] tout de suite en action, et que la formation vienne dans l'action. Que ça ne soit pas juste « On vous informe », parce que l'information, elle sert à rien ... Le dépliant [de la Mairie], nous-mêmes on l'a testé ... le dépliant ne nous a pas appris. On a lu des trucs mais c'est quand on a été confrontés à l'action, qu'on s'est mis en marche, que les choses ont pris sens... » [BDT_FPM_1105]

3/ une nuisance ressentie de façon inégale

Si tous les voisins subissent la nuisance de moustique-tigre, le couple a bien conscience qu'elle n'est pas ressentie de façon homogène, « *puisque'en été le quartier est quand même*

relativement vide... » [BDT_FPM_1105]. L'habitant s'appuie alors sur sa connaissance de la population du quartier, dans lequel résident « *pas mal de scientifiques* », pour concevoir un projet. Il va miser sur l'intérêt pour la recherche d'une partie des voisins pour les fédérer - y compris ceux qui ne ressentent pas beaucoup de désagréments -, en présentant l'initiative comme une « *expérimentation* » et en leur proposant « *de mener une démarche scientifique* » [BDT_HPM_1105].

« Je pense aussi que, dans ce quartier, comme on a une population de cadres, enseignants, chercheurs, il y a une certaine démarche intellectuelle. » [F_JP_0108]

L'ensemble de la démarche sera donc construite sur des bases scientifiques, et le trio cherchera toujours à « *bossier avec les chercheurs* » [BDT_FGM_1805] et à faire valider ses orientations par des spécialistes.

4/ le coût des pièges

Le coût des pièges est dès le début considéré comme un obstacle à la diffusion de la méthode. Les initiateurs de la Brigade du Tigre identifient par conséquent un nouvel acteur à enrôler : la municipalité. Ils imaginent que les élus - ayant à cœur de pouvoir communiquer sur leurs actions avant le scrutin prévu en 2020 - vont trouver un intérêt à supporter l'action de la Brigade du Tigre qui ambitionne de résoudre un problème qui génère beaucoup de réclamations de la part des citoyens. Le collectif pense pouvoir obtenir un soutien financier de la municipalité en « *se présent[ant] comme un quartier test* » à l'instar des expériences menées pour « *l'implantation de composteurs* » [BDT_FPM_1105]. Les initiateurs du collectif espèrent que « *la mairie serait intéressée [de] voir comment ça marchait* », et que si le test se révélait « *concluant au niveau du quartier* », elle pourrait « *appliquer cette stratégie dans les autres quartiers de Toulouse* » [BDT_HPM_1105].

« Au tout début moi j'imaginai qu'[...] à partir du moment où on était plus nombreux, on pouvait aller directement à la Mairie demander une aide financière, ça faisait une force de pression suffisante pour [la] convaincre de nous aider financièrement ». [BDT_HPM_1105]

A l'issue de ses premières réflexions et une fois posé le principe d'une action collective sur le quartier, le couple enrôle dès l'automne 2018 leur voisine et amie dans la phase de conception. Microbiologiste à la retraite et donc elle-même scientifique, elle représente en outre une personne ressource très précieuse en termes de mobilisation collective dans le quartier. Depuis une

vingtaine d'années, c'est avec elle et son époux que le couple a co-organisé ou participé à de nombreuses manifestations conviviales dans le quartier, souvent culturelles, promouvant toujours le lien social et le vivre-ensemble : une chorale avec les gens du quartier proposant un spectacle à l'occasion d'une Fête de la Musique avec repas de rue, un projet culturel appelé rue des Arts, des ateliers d'écritures dans les bars, les Jeu d'apéros... Certaines manifestations, telles la fête de la musique ou la Rue des arts, avaient d'ailleurs bénéficié d'un soutien de la Mairie avec la mise à disposition d'une estrade ou la venue du Maire. Les deux couples ont aussi été à l'initiative « *du premier repas de rue dans la rue des Avions* », qu'ils ont organisé durant de nombreuses années, avec une visibilité accrue des deux voisins.

« Elles font tellement de choses, [...] elles ont une vraie force de fédération et de vie de quartier » [F_TP_2205].

Leur amie accepte de s'engager dans le projet, bien qu'elle soit moins gênée par les nuisances : avec l'âge, elle passe moins de moins temps dans son jardin et s'absente régulièrement à la belle saison. Elle connaît le caractère vectoriel de maladie de l'insecte, mais c'est surtout pour une motivation altruiste, limiter le désagrément ressenti par les autres, qu'elle accepte de participer.

« Et puis il se trouve que nos voisins nous ont parlé du premier été où ils ont été très ... obligés de rester à Toulouse et très indisposés par cela ... Nous, on avait pas été là donc on était moins frappés, si on peut dire, et puis bon, très rapidement, on s'est rendu compte en effet qu'il en avait encore et c'est à partir de là qu'on a commencé à prendre les choses en main et on a pris les choses en main d'autant plus facilement toutes les deux surtout et puis avec nos conjoints tous les quatre, enfin si on peut dire, ... parce qu'on a déjà, surtout elle et moi, fait beaucoup de choses sur le quartier donc on avait déjà une ... une approche je dirais du lien social dans le quartier, donc on en a parlé aux gens, on s'est rendu compte qu'eux aussi étaient gênés et c'est à partir de là qu'on s'est dit « il y a peut-être quelque chose à faire ensemble » ». [BDT_FGM_1805]

Leurs discussions plus poussées amènent les deux voisines à définir le périmètre de la zone test. Cette réflexion les conduit bientôt à enrichir la démarche d'un objectif supplémentaire.

5/ Des relations parfois distendues à la suite de l'ouverture de l'Astronef

Initialement, les habitants songent à un périmètre d'expérimentation plus restreint que l'ensemble du quartier Ranguel-Saouzelong. Mais très rapidement, la lutte contre le moustique apparaît comme un projet fédérateur, susceptible de retisser un lien social dans un quartier où

l'ouverture d'un bar associatif avait provoqué certaines tensions entre voisins. « *Le bar des Avions était un bar connu depuis soixante ans.[...] Les natifs du quartier étaient très très attachés à ce bar-là, où il y a eu de la résistance, où ils ont vécu beaucoup de choses* »... Après sa vente, les nouveaux gérants « *ont eu la maladresse de changer le nom. Tout en disant qu'ils voulaient s'intégrer dans le quartier ...* » Le nouvel établissement, nommé l'Astronef, se présente comme « *un café un peu alternatif, avec l'idée de développer la culture, de faire vivre des associations du quartier, etc.* ». Si le projet semble « *très séduisant* » pour les initiatrices de la Brigade du Tigre, les gérants du bar « *ont froissé les natifs* », car ils n'ont « *pas été voir les associations principales du quartier, notamment la responsable du Comité des Fêtes, donc il y a eu une incompréhension ...* [...] *Quand ils ont inauguré le café, ils ont fait venir toute leur bande de copains, il y avait 800 personnes, les gens se sont mis à faire pipi dans la rue, etc., ... Donc là, ça a été la panique !* » [BDT_FPM_1105]. Parmi les voisins, une pétition circule pour fermer l'établissement en raison notamment des nuisances sonores. Les initiatrices de la BDT s'y opposent en écrivant un courrier pour soutenir l'initiative, y voyant « *la vie qui reprend dans le quartier* » [BDT_FGM_1805]. Cette « *divergence de points de vue* » [BDT_FGM_1805] entraîne « *une vraie scission* » [BDT_FPM_1105] entre voisins et les initiatrices « *se [fâchent] avec des gens qui ne voulaient pas rentrer dans le bar ...* » [BDT_FPM_1105]. Pour finir, certains habitants portent plainte et l'établissement est inspecté avant d'être fermé le temps de travaux de mise aux normes.

« *Et moi, je trouvais ça idiot. Que dans le quartier on se fâche pour un truc comme ça, même si c'est gens avec qui j'avais pas forcément d'atomes crochus... J'ai organisé le repas de rue pendant quinze ans, et je trouvais ça idiot qu'on ne puisse plus manger autour de la même table à cause de ça... Et donc les moustiques, je me suis dit « C'est une bonne idée, une bonne façon de recréer du lien autrement »* ». [BDT_FPM_1105]

En effet, « *c'est fédérateur d'avoir une préoccupation commune* » [F_MC_1706]. Le collectif intègre alors à la démarche un objectif de lien social, avec l'ambition de « *recréer du lien à des endroits où il y avait des divergences de points de vue* », lesquelles constituent un « *problème majeur surtout sur [leur] quartier très proche* » [BDT_FGM_1805].

Le périmètre de test est élargi à tout le quartier de Saouzelong et que la démarche va être jalonnée de moments de rencontres et de convivialité, organisés toujours dans des lieux différents du quartier.

« *Moi j'avais pas envie d'être liée qu'à l'Astronef, vu les problèmes qu'on avait avec eux ... je*

voulais pas que ça empêche des gens de venir. » [BDT_FPM_1105]

II L'intéressement

La seconde étape du processus de traduction est celle de l'intéressement et des alliances qui se constituent au sein du réseau.

Les initiateurs de la Brigade vont suivre les « points de passage » obligés définis au cours de la problématisation. Cette mise en œuvre implique de nouveaux acteurs humains. Des controverses apparaissent, qui nécessitent la recherche de compromis, voire une évolution de la problématisation initiale. Les différentes interactions entre les acteurs (humains ou non humains) vont faire évoluer le réseau. Le récit chronologique de cette phase permettra de mettre en lumière ce processus.

1/ En amont de la première rencontre : renforcement de l'expertise, adaptation de l'objectif et construction des outils pédagogiques

Dans la perspective de construire les outils pédagogiques efficaces pour l'intéressement des habitants, le trio de voisins s'engage dans une phase d'enquête plus poussée, avec la volonté, s'agissant d'un projet de démarche scientifique, d'obtenir les informations les plus fiables. Les initiatrices ont une expérience de la formation et de l'enseignement, qui s'avère précieuse pour reformuler ces informations de manière à les rendre accessibles à un large public.

« J'ai fait de la recherche appliquée, et j'ai été confrontée à des situations où il a fallu que je fasse de la formation de gens sur le terrain [...], de commerciaux. [...] Et donc, j'essaie d'avoir une approche pédagogique de vulgarisation, mais sur des faits concrets, vraiment étayés. Donner la bonne information, avec des mots simples, de façon à ce que tout le monde puisse comprendre ». [BDT_FGM_1805]

Il s'agit également de « couvrir un maximum de stratégies possibles en plus des pièges » [BDT_HPM_1105] et d'être en mesure de répondre sur une base scientifique aux éventuelles interrogations des voisins. Ils entament alors une enquête sur la biologie du moustique-tigre et les moyens de lutter contre sa prolifération. Ces recherches enrichissent leur expertise et les conduisent à modifier leurs propres méthodes en matière de chasse aux gîtes larvaires et d'entretien du jardin. Car si les deux couples pensent à « enlever les coupelles d'eau et de retourner les arrosoirs... », ils ne « mesurent pas » avant leur enquête plus poussée « l'impact que [l'entretien du jardin] peut avoir » [BDT_FGM_1805], par l'élimination de « minuscules » lieux de ponte, tels que « les feuilles mortes » [BDT_FGM_1805] ou encore une taille des buissons favorisant la circulation de

l'air.

« C'est vrai qu'on n'avait pas forcément réalisé que les femelles pouvaient pondre dans une capsule de [bouteille de] bière, [...] parce que [...] les moustiques on a plutôt tendance à les imaginer autour de mares, de grandes quantités d'eau [...], de bassins, etc. Alors que le moustique tigre, il a besoin de rien du tout. Donc [...] c'est devenu [important] à partir du moment où j'ai lu l'origine de ce moustique, comment il était arrivé en France, [...] apparemment par une cargaison de pneus infectée. [...] Après, on pouvait plus facilement penser que n'importe quoi qui pouvait accueillir un peu d'eau pouvait être un nid à moustiques. » [BDT_HPM_1105]

Au cours de cette recherche, le couple à l'initiative de la Brigade du Tigre comprend également en quoi son jardin est un lieu de vie agréable pour les moustiques-tigres. Ses observations situées lui permettent de repérer les zones prisées par l'insecte, notamment les bambous. Les techniques de jardinage sont alors largement révisées de manière à éviter que les insectes adultes ne viennent trouver refuge dans leur jardin : les bambous sont ainsi « *entretenus et éclaircis plus régulièrement* » [BDT_HPM_1105], figuier et jasmin sont taillés de façon à limiter les zones d'ombre et faciliter la circulation de l'air.

« On a vu que ces moustiques-là n'aiment pas le vent, parce qu'ils sont petits, ils sont légers... les courants d'air, ça leur plaît pas ... Et ils se mettent plutôt dans des zones un peu tassées, où il y a du feuillage, ... Ils n'aiment pas non plus le plein soleil ... Ils aiment la mi- ombre, mi-soleil... Et des endroits assez abrités du vent, comme par exemple les bambous, c'est l'idéal parce que c'est assez dense, ils peuvent se mettre dans les feuillages et ça les protège du vent et de la chaleur ... » [BDT_HPM_1105]

« Pour finir, on s'est rendu compte qu'ils ne pondaient pas dans notre jardin mais ils venaient [y] habiter, c'est pour ça qu'on en avait autant ... Ils venaient habiter dans notre jardin parce qu'il était ombragé, la disposition faisait qu'il y avait moins de vent parce qu'il a un mur, donc il n'était pas traversant... Ça on s'est rendu compte fin 2018 et en 2019, on a taillé de façon drastique, tout en laissant les végétations, on a taillé notre figuier de façon à avoir moins d'ombre, on a taillé sous les buissons pour que l'air circule ... » [BDT_FPM_1105]

A partir de ces observations, les initiateurs de la Brigade du Tigre chercheront à convaincre les habitants non seulement d'acquiescer les pièges, mais aussi d'adopter les « » bons gestes « » dans le jardin.

Avant de « *se lancer dans la démarche collective* » et de proposer l'achat de pièges qu'ils ont eux-même déjà testés, les habitants « *[veulent aussi] être sûrs quand même, de ce qu' [ils proposent] ... voir si il y a pas quelque chose de mieux...* » [BDT_FPM_1105]. Ils contactent alors une « *structure spécialiste du moustique à Arles* » [BDT_FPM_1105] (probablement l'EID méditerranée), pour savoir s'il existe des dispositifs plus performants que le piège à adultes *biogents*.

« *Parce que se posait la question du CO2, pas CO2 ... il y a deux ans, on n'avait pas beaucoup de recul ... Et donc ils avaient validé le choix du biogents, en disant que comme on avait très peu d'autres moustiques, il valait mieux centrer sur quelque chose de spécifique moustique-tigre... Ils nous ont dit que le CO2 ça servait à rien.*» [BDT_FPM_1105]

Le collectif s'accorde alors pour recommander l'achat du *biogents* et du piège pondoir, et conçoit à cet effet un tableau recensant tous les types de pièges disponibles, ainsi que d'autres options commercialisées (application smartphone, répulsifs divers...). Ce support compare les dispositifs en termes d'effets, de contraintes et de prix, invitant à conclure que les deux types de pièges sélectionnés par la Brigade ont le meilleur rapport efficacité-coût.

« *On avait fait un tableau de tout ce qu'on avait repéré qui était efficace ou pas efficace. Par exemple les huiles essentielles, les géraniums, ... les bracelets ... tous les petits trucs ... et on mettait « efficace », « pas efficace », « pas démontré », etc. ... on avait fait un tableau comme ça, très pédagogique, pour entraîner ..., pour lancer le départ. »* [BDT_FPM_1105]

« *La première année j'avais acheté un truc chez Leroy Merlin, à UV, qui tuait tout sauf des moustiques tigres ! (Rires) [...] J'en pouvais plus et ça ne marchait pas du tout ! [...] Ils ont tous disparu ces trucs-là maintenant, c'étaient des attrape-nigauds, ces trucs ... Moi je me suis fait attraper parce que je savais pas comment faire ... »* [F_GJ_2605]

Afin de déconstruire les représentations de leurs voisins sur le moustique, les initiateurs s'appuient notamment de la « *vidéo d'un chercheur montpelliérain* », l'entomologiste du Frédéric Simard, interviewé au sujet de « l'indomptable moustique tigre ». Il présente notamment son origine, son mode de propagation, ses spécificités... Le spécialiste démontre également que la démoustication massive n'est une option ni efficace, ni recommandée, et que les seuls moyens de lutter contre la pullulation de l'insecte à l'échelle des citoyens sont « *l'entretien du lieu de vie* » [BDT_FGM_1805] et la mise en place de pièges. Le support filmé est jugé « *très bien fait* » [BDT_FPM_1105], mais il est retravaillé pour éviter d'aborder le sujet clivant des OGM, qui

risquerait d'exclure certains voisins de la démarche. C'est ainsi qu'une « *partie très scientifique* » relative aux moyens de lutte contre le moustique-tigre n'est pas abordée, car elle « *dépasse l'action sur le terrain* » et qu'elle est susceptible de « *dramatiser un peu les choses* » [BDT_FGM_1805].

« *On a juste retiré un bout du film et on a inversé une séquence parce que ça nous paraissait plus pertinent. [...] On avait retiré toute la perspective OGM, parce qu'on s'était dit que si on commençait à parler des OGM ... (rires) Là, on était foutus ...* » [BDT_FPM_1105]

« *Il y a une démarche qui je crois est testée à certains endroits, de créer des moustiques [mâles] stériles. Et donc ça implique des lâchers de moustiques mâles qui ne piquent pas mais qui empêchent les femelles de pondre. Et là on est devant une situation où je pense que la perception des gens ... Ils vont dire « Non mais attendez, vous faites des lâchers de moustiques, vous êtes devenus complètement fous ! » (rires) ... donc pour l'instant, on en est resté à des choses très basiques, très pragmatiques pour ne pas aller au-delà, parce que si on va au-delà, on va avoir un revers de bâton ... Après, s'il doit y avoir une lutte plus généralisée via des moyens comme ça, c'est-à-dire « on ne vaporise pas de l'insecticide mais on vaporise des moustiques stériles », c'est plus à nous de proposer ça .» [BDT_FGM_1805]*

Le collectif conçoit également un flyer A4, « Halte aux moustiques-tigres » qui met en avant le concept de lutte collective et inclue des visuels du cycle de reproduction du moustique-tigre et des potentiels gîtes larvaires, parce qu'« *on pense jamais que notre jardin peut être un habitat* » [BDT_FPM_1105].

« *On faisait la liste de tout ce qu'il fallait faire et puis surtout on travaillait avec les autres, parce que si on traite son jardin tout seul, ça sert à rien* ». [BDT_FGM_1805]

En parallèle de la conception de ces supports pédagogiques, une des initiatrices du collectif sollicite, sans succès dans un premier temps, deux rencontres à la municipalité, l'une avec leur Maire de quartier, l'autre avec le service « Animal dans la ville ». Elle finit par les obtenir en mettant en avant le fait qu'elle connaît le Maire de Toulouse [BDT_FPM_1105]. .

« *On a commencé fin 2018, on a mis deux ou trois mois pour avoir un rendez-vous à la Mairie ... [...] A un moment donné je me suis énervée parce que j'ai fait deux relances et je leur ai dit « Mais est-ce que ça veut dire que je dois contacter directement M. Moudenc, qui a été notre maire de quartier, [...et] qui me connaît bien ? » ... La minute d'après, j'ai eu les deux rendez-vous ! »*

Les habitantes rencontrent ainsi dans un premier temps leur maire de quartier « *pour*

l'informer de [leur] volonté de faire quelque chose ... » [BDT_FGM_1805]. L'élue de quartier est « consciente » du problème mais ne « voit pas trop comment faire » et oriente les habitantes vers l'élue en charge de « l'Animal dans la ville » [BDT_FGM_1805], qu'elles rencontreront ultérieurement, après la première réunion avec des habitants. Ce premier essai d'enrôlement de la municipalité se solde donc par un résultat jugé « mitigé » par les habitantes [BDT_FGM_1805]

2/Les débuts de la recherche d'alliances parmi les voisins

Début 2019, selon un rétroplanning du moment opportun de mise en œuvre du projet au regard de la période active du moustique, les deux voisines débudent la recherche d'alliances en s'appuyant sur leurs relations de voisinage, qui constituent des liens faibles permettant de diffuser plus largement l'information. Elles parlent de leur projet aux voisins proches qu'elles croisent dans la rue, ainsi qu'à ceux qu'elles connaissent « *un peu plus loin* » [BDT_HPM_1105].

« C'est ma voisine, tout simplement, qui est venue m'en parler. Comme on habite à côté, de temps en temps on se croise, on discute un peu, donc elle m'en a parlé, et du coup ça m'a intéressée. Je me suis sentie concernée. » [F_MC_1706]

Comme suite à cette première approche, les initiateurs invitent tous les habitants qui participent au repas de leur rue, une manifestation très appréciée et fédératrice dans le quartier, qui constitue même pour certaines personnes interrogées la seule « participation » à la vie sociale du quartier.

« Même si on a des points de vue politiques certainement très différents, ce repas de rue est un petit moment magique où la rue est bloquée, les enfants jouent dehors, [...] et du coup c'est très très agréable. » [BDT_FPM_1105]

Les initiateurs du collectif leur « *propose[nt] une réflexion collective* » [BDT_FPM_1105] sur une lutte contre le moustique-tigre plus respectueuse de la biodiversité et de la santé.

« Alors on a fait un mail ... on a invité les gens sur notre listing, en disant [...] qu'on ne voulait pas que la ville se bétonne et qu'on ne voulait pas qu'il y ait [dispersion de] produits chimiques. Que la lutte contre les moustiques pouvait être collective et qu'on envisageait de rencontrer la mairie pour leur proposer que le quartier soit une zone test, [afin] qu'ils nous aident à acheter des pièges et [...] à évaluer scientifiquement la lutte contre les moustiques autrement qu'en [dispersant] des produits chimiques... » [BDT_FPM_1105]

La première rencontre, organisée le 19 février 2019 à l'Astronef, réunit 25 personnes. Logiquement, cette rencontre intéresse surtout des habitants de pavillons, ayant des préoccupations écologiques.

« [...] plutôt des gens qui avaient un certain âge... Une certaine pensée, aussi. Environnementale. [...] Ce sont des gens, en fait, qui avaient une tendance verte, quoi. » [H_GJ_2905]

Elle permet en outre, conformément à l'un des objectifs du collectif, de reprendre contact avec certains voisins, opposés à l'Astronef, mais concernés par les nuisances du moustique :

« Et du coup ça a fonctionné parce qu'il y a des gens qui étaient fâchés, qui étaient contre le bar, etc., et qui sont venus aux réunions. Bon, c'est pas énorme mais ... ça a un peu fonctionné quoi ! (rire) » [BDT_FPM_1105]

La Brigade présente les supports pédagogiques préparés pour l'occasion, encourage les échanges et répond aux interrogations des invités qui développent ainsi leur connaissance de l'insecte.

« Alors moi, [...] j'avais été à une soirée... [...] Qui était plutôt de vulgarisation, et donnant quand même des liens pour aller écouter des chercheurs. [...] Il était exposé notamment toute la physiologie, enfin le comportement, en fait, du mâle, de la femelle, voilà... je me rappelle de choses qu'on se demandait tous, nous y compris d'ailleurs. [...] On avait éventuellement envisagé de poser de quoi faire nicher des chauves-souris. On sait qu'en fait [les moustiques-tigres] viennent un peu plus tôt dans la soirée, en fin d'après-midi, et le prédateur en question ne peut pas rencontrer sa proie ». [F_PC_1706]

L'expertise développée par les initiateurs de la Brigade du Tigre leur permet en effet de juger de l'intérêt des dispositifs pressentis par les voisins.

« C'est quelque chose qui est revenu à chaque fois, les [nichoirs] à chauve-souris dans nos jardins. Les chauves-souris sont [actives] plutôt la nuit, donc la période où elles peuvent attraper les moustique-tigres [est limitée]. Et en plus, il faut des grandes étendues pour qu'elles puissent chasser [au ras du sol]... puisqu'ils [volent] très bas les moustiques. Donc elles ne peuvent pas descendre dans nos petites parcelles, ça n'a pas de sens ... » [BDT_FPM_1105]

Pour renforcer l'intéressement de leurs voisins pour l'achat des pièges, le collectif présente également un piège à adultes, ainsi que les « prises » réalisées grâce à ce dispositif.

« J'ai fait une démonstration... Parce que les moustiques que je récupérais dans mon piège à adultes, je les gardais... Je les avais mis dans un tube, et je leur ai montré ce que j'avais attrapé, alors les gens ils étaient : « Aaah »... C'était assez convaincant comme argument ! » [BDT_HPM_1105]

Au terme de cette première rencontre interactive, les « invités » acceptent le rôle qui leur a été attribué par les initiateurs de la Brigade dans la lutte contre le moustique-tigre et sont prêts à s'engager dans une démarche de lutte collective contre la prolifération de moustique-tigre.

« Les gens étaient intéressés... Et puis c'était l'occasion d'échanger ... Chacun pouvait s'exprimer, échanger des impressions ... dire leur ressenti... Et puis finalement ils ont dû être assez convaincus, puisqu'à l'arrivée on a eu beaucoup de demandes de pièges. » [BDT_HPM_1105]

La démarche de la Brigade séduit les habitants présents pour plusieurs raisons, parfois de manière cumulative.

Déjà, la lutte contre les nuisances est logiquement mise en avant dans les motivations à s'engager. Le collectif offre en effet de nouvelles perspectives à des habitants très gênés par les nuisances, lesquels refusent « *de faire une croix sur les extérieurs* » [F_GJ_2105], ont déjà mis en œuvre un certain nombre de dispositifs contre le moustique-tigre -sans le succès escompté -, et qui « *préfère[nt] les choses les moins polluantes possibles* » [F_PJ_0206].

« En fait on a subi pendant plusieurs années, on se mettait de l'anti-moustique et on essayait de supprimer des points d'eau et j'ai commencé à agir l'année dernière parce que j'avais pas connaissance qu'on pouvait agir vraiment. Donc c'est l'année dernière avec la Brigade du Tigre que j'ai vu qu'on pouvait mettre des pièges et je me suis dit « Ouf ! Ça y est ! On va peut-être pouvoir faire quelque chose ! » » [F_GJ_2605] gêne ressentie dès 2015

L'homologie constitue également un levier puissant de l'engagement. Ainsi, les voisins se fient aux initiateurs de la Brigade dans la mesure où ils leur ressemblent, et que la relation horizontale apparaît dépourvue d'enjeu financier ou électoral. Elle obéit au seul objectif de l'intérêt commun, « *pour le bien global* » [F_TP_2205]. L'initiative du collectif est alors considérée comme « *génére[se] et solidaire* » [F_MC_1706] . En outre, ces pairs sont clairement identifiés comme des scientifiques, qui transmettent « *des conseils pertinents, très documentés* » [F_GJ_2105] - mais pas jargonneux - pour résoudre le problème.

« Des gens comme moi qui en avaient ras le bol de ne pas pouvoir profiter de leur jardin. Et dans

l'équipe, il y a un professeur de Ranguel, une scientifique qui connaissait le problème, qui a su taper là où il fallait, si vous voulez, pour trouver les gens compétents et demander ... » [F_PJ_0206]

D'une façon plus marginale, certains habitants sont sensibles au principe de capacitation qui sous-tend le projet. Ils apprécient la notion même d'action collective, car *« justement elle est corrélée à la capacité des citoyens à faire, indépendamment d'une attente quelconque, que ça vienne d'en haut, de la municipalité, des pouvoirs publics au sens large. »* [F_PJ_2505].

« C'est la bonne entrée, « Allez, on construit quelque chose ensemble ! Allez, on se fédère entre nous, à plusieurs on est plus forts, on va plus loin ! » » [F_TP_2205]

Pour finir, et de manière tout-à-fait singulière, une habitante est motivée par l'organisation de la lutte contre l'insecte vecteur, car une personne de son entourage a été contaminée par un moustique.

« J'ai eu une amie médecin qui a contracté la dengue [...] Alors moi je pense que ce qui pose problème, je reviens beaucoup là-dessus, mais c'est les pathologies dont il est vecteur, c'est pas simplement une piqûre. Il faut peut-être gérer l'irritation locale, mais ça c'est pas très grave, on en a tous connu et vécu toute notre vie. [...] Il me semblait que ça posait problème et que c'était intéressant de s'en préoccuper avant que ça nous dépasse. » [F_PC_1706]

3/ Au fil de la constitution du réseau, la recherche d'alliances

A/ la municipalité

Peu après la réunion du voisinage, les initiatrices de la Brigade vont à leur rendez-vous avec l'élue en charge de l'Animal dans la Ville, dans la perspective d'enrôler la Mairie afin qu'elle apporte un soutien au collectif, notamment pour l'achat des pièges. Cette deuxième tentative d'intéressement de la Mairie infructueuse génère la colère des initiateurs de la Brigade du Tigre.

L'entretien, qualifié de *« pas très chaleureux »* [BDT_FGM_1805], se déroule en présence de la responsable du Service « Animal dans la ville », lequel est notamment en charge de la lutte contre les nuisibles. Les habitantes exposent dans un premier temps leur projet.

« On est venues comme je vous parle, c'est-à-dire, voilà, en disant « On est habitants de la ville, on a envie de participer, vous avez mis des petits flyers dans les boîtes-aux-lettres, on a envie de faire quelque chose sur le quartier, voilà nos idées », on a exposé notre petit plan ... « Est-ce

qu'éventuellement vous pouvez nous aider en finançant un petit peu, en faisant de la com' ? », enfin bon, tout était ouvert ... » [BDT_FGM_1805]

Le retour de l'adjointe au Maire est assez inattendu pour les deux habitantes. Elles sont « *clairement regardées comme des « des hurluberlues » [BDT_HPM_1105] et n'obtiennent qu'une « fin de non recevoir » [BDT_FGM_1805] de la part de l'élue...*

« Et alors on a été reçues comme des malpropres, mais alors vraiment, c'était honteux ... Elle nous a pris de haut, ne comprenant pas que des particuliers veuillent se faire payer des pièges par la collectivité, c'est comme ça qu'elle l'a pris ... donc on a ré-argumenté, on a expliqué que les services qui sont mis actuellement en place pour les composts, c'est une association qui avait d'abord mis en place les choses, que la mairie les avait aidés sur les [premiers composteurs] et qu'après ils avaient généralisé, et qu'on proposait de faire la même chose ... » [BDT_FPM_1105]

Au cours de l'entretien, l'élue égrène les actions mises en œuvre par la mairie en matière de lutte contre les moustiques tigres : l'installation de bornes anti-moustiques (pièges à CO2) à proximité de certains équipements municipaux (crèches, écoles...), de nichoirs à chauve-souris sur certains bâtiments, ainsi que l'instauration d'un volet répressif potentiellement mis en œuvre en cas de signalement d'un jardin mal entretenu, couplé à la visite d'un technicien. L'expertise développée par les habitantes leur permet de douter de l'opportunité de certains dispositifs déployés par la municipalité, qu'il s'agisse des bornes à CO2 - jugées très chères sans être pour autant plus efficaces pour piéger le moustique-tigre -, ou des nichoirs à chauve-souris. En revanche, les habitantes se montrent très intéressées par la possibilité de faire venir un spécialiste dans les jardins, pour transmettre les « bons gestes » en situation. Elles sollicitent alors la visite de techniciens qui « *puissent [les] aider au niveau des jardins* », mais n'obtiennent qu'une « *réponse vraiment négative* » de la part de l'élue qui refuse « *de coopérer* » [BDT_FGM_1805].

« Quand on a demandé à ce qu'il y ait des techniciens qui viennent nous voir, l'élue nous a dit « Il n'en est pas question ! » ... « Ils ne viennent que si il y a une dénonciation et que si il a une plainte ». Alors on a dit : « Mais c'est pas grave, on va faire cent plaintes ! » (rires)... donc ça s'est très très mal passé ... » [BDT_FPM_1105]

« Ils nous ont dit « On se n'intéresse aux cas que si les gens portent plainte », mais c'est pas tout-à-fait notre démarche... « On ne veut pas porter plainte, nous, on vient vous demander si vous voulez travailler avec nous » [...]. Peut-être les parents parce qu'il y a des moustiques dans la crèche, mais nous, on ne va porter plainte parce qu'il y a des moustiques dans l'environnement [...] »

[BDT_FGM_1805]

La logique qui sous-tend la démarche d'une réclamation pouvant aboutir à la mise en demeure de son voisin est en effet considérée comme totalement hors-sujet pour les habitantes qui souhaitent encourager une démarche collective.

« J'étais allée avec la Brigade du Tigre et quelqu'un de la mairie chez des particuliers pour donner des conseils dans le jardin, et il y avait donc, à côté, justement, la propriétaire avait intenté une mise en demeure au voisin pour qu'il nettoie son jardin. J'avais trouvé ça très désolant, ça m'avait déplu et je ne compte pas le faire par rapport [à] mon voisin. Je compte garder des relations cordiales ... [...] La démarche d'intenter quelque chose auprès de la mairie et de faire une démarche juridique, c'est pas du tout mon truc... J'ai trouvé sa démarche pas très en accord. Chacun parle d'équipe, mais bon... » [F_JP_2906]

La rencontre, décevante, permet néanmoins aux habitantes d'identifier une nouvelle personne ressource du dispositif. Car si l'élue se montre fermée à leur projet, ce n'est pas le cas de la technicienne présente à l'entretien, laquelle *« [est] bien embêtée parce qu'elle [peut] pas trop dire... »* [BDT_FPM_1105]. Intéressée par la démarche du collectif, elle contactera ultérieurement les habitantes pour encourager leur initiative citoyenne.

« Par contre il y avait avec [l'élue] une personne qu'on a revue après, puisque c'était une personne du service technique, qui elle nous a recontactés après en nous disant que notre projet était intéressant, et c'est elle qui a assuré dans le temps, plus tard, les visites de jardin ».
[BDT_FGM_1805]

B/ La caution scientifique : l'enrôlement de l'ARS

Après cet essai d'intéressement « raté » de la Mairie, le trio doit malgré tout pouvoir stabiliser l'alliance avec les habitants mobilisés. L'initiateur de la Brigade du Tigre cherche alors à obtenir la « *caution scientifique* » [BDT_HPM_1105] d'un spécialiste du moustique-tigre pour appuyer leur projet de zone « test ». Son enquête sur Internet le conduit à visionner un diaporama réalisé par un ingénieur du pôle prévention et gestion des alertes sanitaires de l'Agence Régionale de Santé Occitanie, qu'il contacte en suivant pour lui présenter le projet de la Brigade du Tigre. Sa démarche est très bien accueillie par l'ARS, qui voit dans le collectif un allié potentiel dans sa tentative d'enrôlement des collectivités territoriales, responsables de la démoustication de confort.

« J'ai écrit un mail à cette personne, d'ailleurs en lui disant que j'étais moi-même scientifique, que

j'avais lancé ça dans une sorte de démarche scientifique d'expérimentation au niveau du quartier [...], en lui racontant qui on était, ce qu'on voulait faire, etc.... Et il nous a contactés en nous disant que c'était une démarche très intéressante, que c'était tout à fait ce qu'il fallait faire, que les initiatives viennent d'en bas plutôt que d'attendre ... » [BDT_HPM_1105]

« Et puis suite à cette entrevue avec la Mairie, il se trouve qu'on a eu une réponse très très très positive de l'ARS, qui nous a dit « Venez nous rencontrer, on veut vous voir, enfin des gens qui ont envie de faire des choses qui correspondent à ce qu'on préconise nous, sur le terrain » [...]. » [BDT_FGM_1805]

En sus de ses interventions en cas de risque sanitaire détecté, l'ARS conduit en effet un travail de sensibilisation des collectivités territoriales pour qu'elles communiquent sur les moyens d'éviter la pullulation du moustique-tigre, laquelle augmente potentiellement le risque sanitaire. Elle les encourage à mettre en place des actions au plus près des habitants, eu égard à la présence de la grande majorité des gîtes larvaires chez leurs administrés. Or les ingénieurs sanitaires peinent à mobiliser certaines communes sur le sujet.

« L'ARS nous a laissé entendre que depuis 2012 ils essayaient de proposer des actions sur le terrain [aux collectivités territoriales] et que c'était moyennement suivi ... » [BDT_FGM_1805]

« C'est pour ça qu'ils ont été contents de nous voir, parce qu'on arrivait dans la phase 4 de leur démarche et qu'on avait sauté toutes les étapes. » [BDT_FPM_1105]

Si les ingénieurs sanitaires de l'ARS « valident leur démarche collective » [BDT_FPM_1105] et l'achat des pièges, ils invitent néanmoins le collectif à relativiser l'importance des pièges dans la lutte contre le moustique-tigre, comparativement à l'entretien du jardin et la chasse aux gîtes larvaires. Ils préconisent également l'apprentissage des « bons gestes » avec l'appui d'un technicien formé à ces pratiques. Cette rencontre avec les spécialistes conduit le collectif à prioriser différemment les outils de la lutte et à ajuster son message.

« Ils nous ont dit que de toutes les façons il fallait être lucide, que les pièges ça serait une façon de coordonner et d'attirer les gens, mais que c'était pas ce qu'il y avait de plus efficace. Le plus efficace, c'était le bon entretien des jardins et les nouveaux gestes à acquérir, il a été très clair là-dessus. » [BDT_FPM_1105]

A l'issue de cette réunion, les deux entités sont donc alliées. L'ARS va pouvoir évaluer la pertinence et l'efficacité de l'expérience citoyenne sur la « zone test ». Elle présentera et soutiendra

la démarche citoyenne lors d'une prochaine réunion à la Préfecture. De leur côté, les initiateurs de la Brigade disposent d'une caution scientifique qu'ils pourront revendiquer pour consolider l'intéressement des voisins, mais aussi pour solliciter à nouveau des visites de jardin auprès de la municipalité.

4/ La poursuite de l'intéressement des voisins

Forts de cette validation scientifique de la démarche, le trio travaille aux supports de la deuxième réunion avec leurs voisins. Ils préparent notamment un support powerpoint à partir d'un document de l'ARS présentant les « bons gestes » au jardin *« avec les images qui étaient les plus intéressantes »*, toujours dans une visée *« très pédagogique »* [BDT_FPM_1105]. Ils reprennent en partie des informations déjà transmises lors de la première réunion, en insistant sur les « bons gestes » de prévention dans les jardins.

« [...] parce qu'il faut tout le temps redire les choses ... parce que chacun est toujours persuadé de très bien savoir ... Les changements de comportement, d'habitudes, c'est compliqué... » [BDT_FPM_1105]

Le collectif adopte aussi le nom de « Brigade du Tigre », soufflé par un collègue de travail de l'habitant, *« quelqu'un qui lit beaucoup, qui a des idées comme ça et qui fait beaucoup de blagues.... »* [BDT_HPM_1105]. Cette appellation jugée *« rigolo[te] »* - car faisant référence à un *« feuilleton qu'ils regardaient quand ils étaient jeunes »* [BDT_FGM_1805] - a sans aucun doute favorisé la communication sur le collectif.

En l'absence de soutien financier de la part de la Mairie ou de l'ARS, les initiateurs de la Brigade réfléchissent à la manière de rendre le prix des pièges plus attractifs pour ne pas risquer que des habitants intéressés sortent du dispositif en raison de leur coût.

« Et à partir du moment où ça se faisait pas... Il fallait quand même payer, et c'était quand même cent cinquante euros... j'imaginai que pour certaines personnes c'était quand même un investissement important. Il fallait pouvoir présenter [la possibilité d'avoir] des réductions si on s'y mettait à plusieurs... On les a eus, je crois, les pièges, à cent vingt euros ou moins, je sais plus ... sans les frais de port... Donc c'était quand même plus intéressant ... » [BDT_HPM_1105]

« L'idéal ça aurait été qu'on puisse acheter un gros piège à deux ou à trois mais bon, ça, ça s'est pas mis en place mais on a fait une commande collective. » [BDT_FPM_1105]

La Brigade du Tigre se lance alors à la recherche d'une nouvelle entité du réseau, un fournisseur susceptible de lui accorder une remise pour l'achat groupé des deux types de pièges déjà choisis.

La deuxième réunion, organisée le 21 mars 2019 au restaurant Boules et Grill, réunit la vingtaine de participants intéressés à l'issue de la première réunion. Il s'agit alors notamment de formaliser le quadrillage du quartier - en identifiant les « points de départ » de la diffusion en tâche d'huile - et d'organiser les commandes. La construction du maillage s'appuie sur les adresses des habitants, repérées sur le plan cadastral du quartier, qui permettent de « constituer des îlots » [BDT_FGM_1805] de test de 100 à 150 mètres autour de leurs maisons. Les initiateurs de la Brigade identifient alors pour chaque îlot les habitants chargés de « réseaut[er] » qui leur « paraissaient susceptibles d'être assez moteurs » pour « diffuser et relayer l'information », voire « relanc[er] un peu les gens s'ils [sont] un peu démotivés » s'agissant « d'une lutte continue » [BDT_HPM_1105]. Le référent a alors aussi pour mission de centraliser les commandes de pièges de « son » îlot.

« Et puis on leur a proposé [de] devenir un peu référent [...] Par exemple, il y avait rue Lasserre, quelqu'un qu'on connaît ... dont on savait qu'il avait plein d'interactions avec les gens de son quartier, donc c'était une personne clé pour diffuser l'information... » [BDT_HPM_1105]

La désignation des référents d'îlot s'avère néanmoins plus compliquée que prévue, de façon inattendue pour les initiateurs du collectif :

« On a demandé aux gens de se constituer en mini-réseaux avec une tête de réseau pour regrouper les commandes. [...] Alors après il y a des îlots qui ont bien marché, et puis d'autres îlots, comme c'était la période des Gilets Jaunes, qui nous ont dit « Oh bah non, nous, on n'a pas de chef »... Et c'étaient des gens qu'on connaissait très bien qui nous ont dit ça !! (rires) Donc sur leur îlot, eh ben au lieu d'avoir quelqu'un qui a rassemblé les huit chèques, on a eu huit chèques, huit commandes ... [...] C'était un peu étonnant parce que c'étaient des gens dont on était proches, on pensait pas qu'ils allaient réagir comme ça !» [BDT_FPM_1105]

Le bilan des commandes et du « réseautage » s'avère néanmoins satisfaisant. Seules une vingtaine de personnes assistent à la réunion, mais près d'une centaine passent commande de 106 pièges à larves et 41 pièges à adultes au total. Si le levier du prix semble avoir joué un rôle important à cette étape, l'attrait des pièges a quelque peu dilué le message que souhaitait faire passer le trio.

« Ce qui a été quand même le point fédérateur, même si c'est pas le plus important dans cette lutte, c'est de dire « on va acheter des pièges ». Donc ça ... ça a fédéré les gens, les gens se sont dit « D'abord on va faire des économies » (rires) ... ça, c'est le nerf de la guerre ... et puis ensuite, les pièges, c'est [une solution] plus facile que peut-être de se poser la question de savoir comment on entretient son jardin. Bon, très rapidement on a dit « Oui, c'est bien les pièges, mais il faut vraiment lutter sur le terrain, il faut enlever l'eau, il faut enlever ceci, il faut mettre du sable », enfin toutes les dispositions pratiques. » [BDT_FGM_1805]

L'époux de l'initiatrice entreprend de réaliser « toute la partie gestion de cet achat, il en a eu pour sept mille euros de commande. Avec les réductions après, ça montait à six mille et quelques ». [BDT_FGM_1805]

En parallèle, la Brigade cherche à intéresser d'autres habitants en développant la communication sur la démarche dans le quartier. Elle distribue son flyer dans les boîtes-aux-lettres, et s'appuie également sur le journal du quartier, Les « Échos de Ranguel », bimensuel diffusé à 3 000 exemplaires qui compte dans son comité de rédaction deux « Brigadières ». L'association SOS – Pavillons Saouzelong insère à son tour des informations relatives à la Brigade sur son site internet, les deux collectifs « *se fédér[ant]* » autour d'un objectif commun : « *la préservation des espaces verts* » [BDT_FGM_1805].

« On a un but social qui est la préservation des pavillons, mais on prône aussi la qualité de vie et on s'est dit « On va mettre tous les liens utiles » [...] On veut en plus préserver les jardins, on veut préserver les espaces verts, etc., donc c'est très important et intéressant, à ce moment-là, ça fait partie aussi de notre cohérence de citoyens. Sinon, ils vont venir tout nous bétonner et là, adieu moustiques ... » [F_JP_0108]

Ces deux canaux de communication, très ancrés dans le territoire, se révèlent particulièrement efficaces pour intéresser d'autres habitants du quartier : une deuxième commande de pièges est lancée, sans accompagnement pédagogique, par une habitante du quartier que la Brigade ne connaît pas, et qui ne semble pas adhérer à toutes les préconisations.

« Et la deuxième commande c'est quelqu'un qu'on connaît pas, que j'ai rencontré juste une ou deux fois, qui l'a mise en place. Et là, c'était une demande de solution directe, c'était : « On a des moustiques, on veut acheter des pièges parce qu'on veut s'en débarrasser » et j'ai mis beaucoup de temps à expliquer que ça marchait pas comme ça... on n'a pas eu trop d'écho donc je sais pas ... elle a fait sa commande, on l'a aidée, on lui a donné les contacts ... Je sais pas trop comment

l'efficacité peut être mesurée à ce niveau-là ... » [BDT_FPM_1105]

5/ L'intéressement de la Mairie par l'Agence Régionale de Santé

Quelque temps après cette réunion du collectif, début avril, l'ARS rencontre la Mairie lors d'une réunion à la Préfecture. Les représentants de l'ARS ayant découvert la BDT comme allié de terrain, évoquent alors l'initiative citoyenne en insistant sur l'intérêt d'une stratégie de mobilisation sociale et de diffusion de l'information. Cette validation de la démarche par les autorités sanitaires modifie le regard porté par la municipalité sur le collectif citoyen, qui n'apparaît plus désormais comme « anecdotique » : la Mairie a tout intérêt être identifiée comme un acteur de la démarche.

La municipalité cherche donc à intégrer le réseau et reprend contact par téléphone « *le lendemain* » avec la Brigade du Tigre, en « *disant « Votre démarche est hyper intéressante, ça nous intéresse beaucoup ! » (rires) » [BDT_FPM_1105]. Les initiatrices du collectif interprètent cette démarche comme une tentative de récupération politique, qui alimente la colère née de leur entretien avec l'élue.*

« En fait, on a commencé à être crédibles [auprès de] la Mairie de Toulouse à partir du moment où quelqu'un de l'ARS leur a parlé de nous [...] « Peut-être qu'on peut s'y intéresser parce que vous comprenez, c'est bientôt les élections », enfin c'était pas dit comme ça ... » [BDT_FGM_1805]

6/ L'intéressement des médias

Marquées par « *la fin de non-recevoir de la mairie* » lors de la rencontre avec l'élue, les initiatrices du collectif souhaitent que l'initiative collective demeure « *apolitique et citoyenne* » [BDT_FGM_1805]. Elles cherchent alors à conserver cette ambition par le contrôle de la communication en contactant « *deux médias régionaux* ». Elles connaissent notamment « *quelques journalistes à la Dépêche, dans la mesure où [elles ont initié] pas mal d'événements [dans le quartier]* » [BDT_FGM_1805]. Elles proposent également l'idée de reportage sur le site de France 3 Occitanie.

« [La Mairie] voulait communiquer sur nous, et c'est [pour] ça qu'on a contacté France 3, et qu'on a été pris dans un emballement médiatique qui nous a dépassés. J'ai pas aimé toute cette énergie-là, mais [...] à partir du moment où ils ne nous avaient pas soutenus, on ne voulait pas que la Mairie récupère le truc... » [BDT_FPM_1105]

« Et puis, oui, finalement, peut-être avec un poil de revanche par rapport à la Mairie ... de dire

qu'on pouvait très bien se passer d'eux et tant pis pour eux... » [BDT_HPM_1105]

Les journalistes de la Dépêche ne réagissent pas immédiatement, mais France 3 met en ligne cette proposition de reportage sur l'initiative de la Brigade, sans en parler préalablement au collectif. *« Et puis après ça a été une boule de neige, parce [les médias] se sont tous refilé le sujet... » [BDT_HPM_1105].* Les chaînes nationales, puis la presse écrite s'emparent du sujet, à la fois original et porteur, car *« c'était avant l'été justement, au printemps, les gens commencent à en parler ... » [BDT_HPM_1105].* Elles contactent tour à tour le collectif afin de réaliser des reportages sur l'initiative citoyenne.

« Et dans la foulée il y eu un emballement des journalistes qui voulaient nous interviewer, « C'est la première fois qu'on voit une initiative comme ça », etc., [...] et on s'est sentis un peu petit peu débordés là, quand même... » [BDT_FGM_1805]

L'intérêt des chaînes nationales pour le collectif impulse celui de journalistes de la Dépêche, qui avait simplement publié dans un premier temps *« un petit encart de la Mairie [au sujet] de la lutte contre le moustique-tigre » [BDT_FGM_1805],* dans lequel l'initiative citoyenne n'est pas évoquée.

« Donc la Dépêche a publié le surlendemain deux pages sur notre action ... on était plus gros que les Gilets Jaunes à l'époque, c'est vous dire ! » [BDT_FGM_1805]

La large couverture médiatique de l'initiative génère alors un énorme afflux de demandes d'informations, qui illustrent aussi les attentes des citoyens sur le sujet. Ces derniers retrouvent rapidement sur Internet l'adresse mail d'une des initiatrices, qui est artiste.

« Et après, ça a été l'horreur, parce qu'on avait mis notre adresse mail famille, on a été contactés tout le temps, tout le temps, tout le temps, des voraces ... Je faisais une heure et demie à deux heures de [réponses] mails par jour [aux] demandes d'informations ... » [BDT_FPM_1105]

Les initiateurs de la Brigade du Tigre regrettent également que certains journalistes aient placé la focale sur l'achat collectif des pièges.

« Donc on est contactés d'abord pour les pièges, ce qui nous met toujours un peu en pétard... C'est pour ça que je vous parlais de ces reportages qui parlaient que du piège et qui nous avaient vraiment énormément énervés... et on aurait dû prendre un pourcentage sur les pièges vendus parce qu'on est devenus des représentants de pièges (rires), c'était pas du tout ce qu'on voulait ... »

[BDT_FPM_1105]

Malgré ces retombées chronophages et un message tronqué, « l'emballement » [BDT_FPM_1805] médiatique a des répercussions jugées positives par la Brigade du Tigre.

Tout d'abord, les différents reportages constituent une caisse de résonance pour le projet, générant à la fois un renforcement de la mobilisation des habitants au sein même du quartier de Saouzelong, tout en permettant « d'essaimer » [BDT_FPM_1105] bien au-delà du périmètre toulousain la méthode du collectif citoyen, avec un objectif de capacitation.

« Déjà, l'objectif était que les gens se mobilisent au niveau du quartier... Un deuxième objectif, c'était qu'à partir du moment où l'idée était de faire une tâche d'huile, autant qu'elle déborde du quartier, donc mobiliser des gens dans d'autres quartiers éventuellement, [...] que les gens s'accaparent la même idée. Qu'on pouvait faire quelque chose. Et ne pas non plus attendre tout des autorités... Là, c'étaient des individus qui se prenaient en charge et qui initiaient quelque chose ... » [BDT_HPM_1105]

Ensuite, au niveau local, la couverture médiatique a permis au collectif d'obtenir de la Mairie le support technique du service « Animal dans la Ville », avec des visites collectives organisées dans quatre jardins sans signalement préalable.

« En fait, la Mairie n'a commencé à bouger qu'à partir du moment où c'est la presse qui s'en est emparée ... (rire) [...] A partir de là, on a eu un coup de fil de la Mairie de Toulouse qui voulait absolument nous voir, etc.... [...] Ils commençaient à être beaucoup plus réactifs ...» [BDT_FPM_1805]

En outre, la municipalité révisé très largement le contenu de ses supports de communication, manifestement inspirée de « ce qu'avait cogité » la Brigade, avec « la liste de tout ce qu'il fallait faire et puis surtout on travaillait avec [ses voisins], parce que si on traite son jardin tout seul, ça sert à rien » [BDT_FPM_1805]. Cette communication par les autorités valide ainsi de manière officielle la « légitimité » des actions recommandées par la Brigade.

« Et finalement, j'ai l'impression quand même que notre démarche, la façon dont on avait structuré un peu notre action, puis sélectionné les points importants dans l'histoire du moustique, les actions à faire et tout ça, ça les a pas mal inspirés pour leurs documents officiels après ... Parce que, dans les brochures qu'on a reçues par la suite, au début c'était très fouillis, on n'y comprenait rien et puis après ça a été beaucoup plus structuré : les gestes à faire, ... Alors je sais pas si on les a

influencés, mais ça me satisfait de penser qu'éventuellement on les a un peu influencés ... aiguillés ... sur la façon de parler aux habitants et de sélectionner des trucs simples, des messages clairs ... » [BDT_HPM_1105]

7/ La construction de l'expertise des voisins : distribution des pièges, visites de jardins et création du blog

La 3ème réunion se déroule le 18 avril 2019. Elle réunit les habitants qui ont passé commande. C'est ainsi qu'environ quatre-vingts voisins se retrouvent « *autour d'un apéro* » [BDT_FPM_1105], dans le jardin d'un habitant dont les surfaces de la maison et du jardin permettaient le stockage et la distribution des pièges. A cette occasion, les initiateurs de la Brigade rappellent le fonctionnement des pièges, « *parce qu'il faut expliquer, réexpliquer, ré-réexpliquer....* » [BDT_FPM_1105]. Dans le cadre de l'expérimentation scientifique sur la zone test, il a également conçu un « *tableau de relevé des captures de moustiques* », qu'il remet aux habitants accompagné d'un tube gradué, de façon à pouvoir mesurer quantitativement l'effet des pièges à adultes sur la population de moustiques.

« Le jour où on a fait la distribution des pièges, je distribuais en même temps à tous les gens qui avaient [commandé] des pièges à adultes un tube gradué, et [...] une feuille quadrillée par mois, pour qu'ils notent la quantité de moustiques qu'ils avaient [récupérés] pour faire une sorte d'analyse statistique, un peu scientifique, en millimètres de moustiques... pour que ça donne une impression plus objective, quantitative... un retour visuel de leur action, plus qu'un ressenti. » [BDT_HPM_1105]

Cette rencontre est aussi l'occasion de « recruter » quatre habitants volontaires pour accueillir la visite dans leur jardin - en présence d'autres habitants - de la responsable du service « *Animal dans la ville* ».

« [...] des gens lambda du quartier qui ont bien voulu ouvrir leur jardin à dix personnes du quartier, donc c'est pas ... c'est pas anodin ... Tous ceux qui ont voulu que la visite se fasse chez eux, c'est parce qu'ils étaient inquiets de s'ils faisaient bien, donc du coup ils étaient partie prenante » [BDT_FPM_1105]

Ces visites, organisées au mois de mai, s'apparentent à des « *travaux pratiques* » [BDT_FPM_1105] pour l'entretien des jardins. Elles réunissent au total une cinquantaine de personnes, dans « *quatre jardins différents, des jardins assez différents d'ailleurs, bien entretenus,*

moins bien entretenus, avec des voisinages un peu sauvages ou au contraire des voisinages très bien entretenus, etc. » [BDT_FPM_1805]. La technicienne y réalise les diagnostics, identifiant « *des lieux de ponte, des lieux de vie possibles [...] : « là, vous avez un regard, si vous mettez pas un voilage, ils vont pondre là ... »* » [BDT_FPM_1105]. Ces rencontres, organisées en situation, sont « *extrêmement pédagogiques* » [BDT_FPM_1105] et constituent un levier de la construction de l'expertise, y compris pour les initiateurs de la Brigade.

« Nous, on a appris pleins de trucs ! Moi j'ai appris des choses alors que j'avais l'impression d'avoir lu, etc., [...] parce qu'elle, là, et c'est un jardin, c'est « notre jardin », et elle dit « Ah, ça, ça va être un risque, ils peuvent se nicher ... ah, là ils peuvent pas ... » . Parce que quand on nous parle de se protéger nous, etc., on pense jamais que notre jardin peut être un habitat. » [BDT_FPM_1105]

« Cette dame qui a été fort aimable, elle m'a dit « Je n'ai rien à vous dire, vous êtes le mauvais exemple », dans le bon sens ... « Je repars, je n'ai rien à vous dire » et moi ça m'a un peu embêté ... (Rire) Ça a aidé les autres, en revanche. Je pense qu'il y en a beaucoup qui ont compris quel était le principe de ce jardin ...Et que c'était facile ... Un ou deux m'ont dit qu'ils allaient essayer pour voir ce que ça donne. » [H_BJ_1506]

Les visites des jardins sont aussi propices aux interactions, chacun pouvant échanger et trouver des réponses aux questions qu'il se pose. La technicienne représente de surcroît un intermédiaire très utile dans la démarche, car c'est à la fois une spécialiste qui maîtrise le sujet, mais aussi une personne totalement extérieure au microcosme du quartier, ce qui permet « *de faire en sorte que des choses soient dites sans que ce soit [la Brigade] qui dis[e] à [ses] voisins, ce qui n'est pas toujours facile...* » *« Nettoyez votre jardin » ! (rires)* [BDT_FPM_1805].

« C'était très parlant parce que du coup les gens ont échangé, ont discuté, ont posé des questions sur leur jardin. Elle, elle s'intéresse à la biodiversité donc s'est posée la question de la biodiversité, comment on fait si on veut donner de l'eau aux oiseaux, si on a des poules qu'est-ce qu'on fait ... donc bah, changer l'eau régulièrement ... Nous on a appris un truc avec le sable aussi, par exemple, le sable dans les coupelles, c'est génial, parce que ça maintient le frais, donc du coup on a moins besoin d'arroser les plantes ... Donc c'est un effet collatéral...[...] Mais ça c'est la pratique aussi qui le fait, personne le dit, ça, non ... » [BDT_FPM_1105]

L'interaction « en situation » permet de renforcer l'expertise des habitants, qui pourront ensuite procéder au diagnostic de leur propre jardin et s'approprier les bons gestes.

« Ce qui était intéressant, c'est qu'il y avait un professionnel de la mairie qui est venu sur place nous expliquer les choses, on pouvait poser des questions. Ça a duré un certain temps donc on avait le temps d'échanger [...]... enfin, ça m'a permis d'enrichir un peu plus mes connaissances et de savoir un petit peu les bons gestes et notamment tout ce qui est entretien, voilà, les bonnes pratiques, entretien de son terrain, de son jardin, des petites astuces pour vraiment éviter d'avoir des points d'eau chez soi. Après, [elle donnait] aussi des astuces sur certains aménagements. »
[F_MC_1706]

Parmi les « brigadiers », « des bricoleurs » [BDT_FPM_1105] feront en outre des tentatives, plus ou moins malheureuses, d'« innovations techniques ». Certaines visent à améliorer l'attractivité des pièges pour les moustiques, comme mettre « *une chaussure d'adolescent parce que ça pu[e] suffisamment ! (rires)* » [BDT_FPM_1105] ou « *rajouter de l'eau avec les phéromones* » [H_BJ_1506]. D'autres « *astuces* » [BDT_FPM_1105] sont issues d'une recherche engagée avec un objectif d'ordre plus pratique et économique, qui consiste à concevoir une solution alternative aux « appâts » vendus dans le commerce et qu'il convient de renouveler régulièrement. Certains habitants vont ainsi concevoir des appâts maison.

« Depuis que je mets le petit flacon avec de l'urine diluée, j'en ai beaucoup plus. D'abord, j'avais plus de produit, alors je ne savais pas trop où il fallait acheter ça, et puis je me suis dit « Bon bah ils sont attirés par l'odeur humaine, qu'est-ce que c'est que l'odeur humaine ? C'est de la sueur, la sueur, c'est de l'urine, je vais faire l'essai, voilà ! ». [...] Ah bah moi, ce qui m'a donné l'idée, c'est le terme « phéromones ». Je me suis dit « Qu'est-ce que c'est que les phéromones ? ». On nous a dit « ça ressemble aux odeurs naturelles » et je me suis dit « Les odeurs naturelles, d'où elles viennent ? C'est la sueur, les odeurs naturelles ... » ... La sueur, tout le monde sait que c'est de l'urée, c'est des acides, beaucoup d'eau ... J'en ai déduit qu'on pouvait en faire soi-même, des phéromones ... » [F_JP_2906]

« Les pastilles pour les pièges, pour attirer la femelle, il semblerait que ce soit du riz pilé, mais concassé ... et aggloméré, mais qui ne fermente pas... Parce que j'avais fait un essai, à un moment donné, avec du riz ...Voilà, la méthode maison, mais ça n'a pas marché parce qu'il s'est mis à fermenter, et ça faisait un peu de saké ... Alors les moustiques ne volaient pas droit ! (Rires) Je ne suis pas sûr que ça les a attirés, donc je suis repassé à la pastille, et puis voilà. » [H_BJ_1506]

Durant l'été, la Brigade se dote également d'un blog, de manière à limiter l'activité chronophage de réponses aux demandes d'informations. Il est conçu par un « *jeune qui était là, à*

une visite dans un jardin » ainsi qu'« une autre voisine qui habite un peu plus loin, qui l'[aide]» [BDT_FPM_1105] « à la mesure de [s]es connaissances, de [s]es disponibilités » [F_PJ_2505]. Cet outil, considéré par les initiateurs de la Brigade comme « pas très bon, pas très interactif et pas très bien foutu ... » mais ayant « le mérite d'exister ... » [BDT_FPM_1105], se révélera être un support précieux d'intéressement pour les futurs « Brigadiers »

8/ Une réunion de bilan qui confirme l'enrôlement

A l'issue de la période active du moustiques, les initiateurs de la Brigade du Tigre adresse un questionnaire aux « Brigadiers » pour recueillir leur ressenti et leur avis sur l'intérêt de la poursuite de la démarche. Ils proposent une réunion de bilan le 19 novembre 2019. Une petite vingtaine de voisins y font le point sur leur expérience.

Les habitants présents ont noté globalement une amélioration de la situation : ils considèrent qu'il y a toujours des moustiques, mais moins voire beaucoup moins. Ils ont récupéré une forme de maîtrise de leur environnement, au sens où ils ont l'impression d'avoir pu mieux profiter de leur extérieur. Néanmoins, cette évaluation relève encore du ressenti, compte tenu de la multitude de paramètres en jeu dans la prolifération des moustiques. Ainsi, les habitants sont peu nombreux à s'être saisis de l'outil statistique et avoir scrupuleusement compter leurs prises dans le tube gradué qui leur avait été remis. Si quelques-uns se sont pris au jeu, retirant une certaine fierté à le remplir des cadavres de moustiques-tigres, d'autres ne se sont pas engagés dans le travail de mesure car « *le piège attire d'autres insectes... et puis les moustiques finissent par se décomposer* » [H_GJ_2905]]. Ensuite, une difficulté majeure demeure : quelle part peut-on attribuer à la lutte individuelle et collective dans cette évolution, considérant que les conditions météorologiques de 2019 ont probablement eu un impact sur la population des moustiques et leurs nuisances ?

« Il se trouve quand même que l'année dernière le moustique est apparu assez tard, les conditions climatiques n'ont pas été très bonnes au début du printemps puisqu'il a fait froid très tard, après il y a eu la canicule, [...] et donc il n'y a pas eu beaucoup, énormément, de moustiques, sauf au mois d'août où la plupart des gens n'étaient pas là et donc les gens n'entretenaient pas leur jardin. » [BDT_FGM_1805]

Un autre paramètre d' « efficacité » est identifié, relatif à la taille des jardins et à la quantité proportionnelle des dispositifs techniques mis en œuvre :

« Après s'est joué aussi beaucoup de choses entre les tout petits jardins comme nous, et il y a des

gens qui ont des jardins de mille mètres carrés, donc les moustiques du coup, ils sont chez eux, forcément ! (rires)... Donc comment ils entretiennent le jardin, est-ce qu'ils ont mis assez de pièges ?... Il y a des gens qui ont pas voulu se doter de ... Nous on a donné des conseils, mais après les gens faisaient ce qu'ils voulaient, donc il y a des gens qui ont pas mis assez de pièges, et en fonction de la surface, il en faut plus... » [BDT_FPM_1105]

L'expérience paraît néanmoins suffisamment concluante aux habitants interrogés pour être poursuivie en 2020.

« Après, le résultat, les bilans, on a eu un peu moins de gens quand on a fait la réunion mais bon, c'est toujours un peu comme ça ... mais les gens étaient intéressés pour repartir donc on a décidé de repartir cette année » [BDT_FGM_1805].

La solution proposée par la Brigade pour lutter contre le moustique tigre est donc acceptée comme nouveau concept, un nouveau réseau d'intérêts est créé : l'intéressement est réussi, les voisins acceptent le rôle qui leur est attribué et confortent les initiateurs de la Brigade à leur place de porte-parole.

9/ Un intéressement relancé en 2020

La pandémie de la Covid n'a pas permis aux initiateurs de la Brigade d'organiser de nouvelles rencontres « interactives » et conviviales, qu'il s'agisse d' « une réunion avec un apéritif » [BDT_FPM_1105] ou bien de visites de jardin, lesquelles constitue des leviers de mobilisation et de construction de l'expertise des voisins. Malgré cela, la Brigade bénéficie encore cette année des efforts de communication déclinés en 2019, et continue d'enrôler d'autres habitants du quartier.

« Cette année qui est quand même une année très particulière, on a relancé, mais il est évident qu'on n'a pas pu faire de réunion pour remobiliser les gens, ça c'est clair ... on n'a pas pu rencontrer les gens, on n'a pas pu faire de visite de jardins mais on s'aperçoit quand même qu'on a été contactés quand même plusieurs fois par des gens qui ont eu vent de notre initiative par les journaux de quartier etc., et qui du coup nous ont dit « Est-ce que vous pourriez nous expliquer ? » [...] et après le premier groupe, il y a eu un autre groupe qui a commandé des pièges [...] elle est nouvellement arrivée dans le quartier et donc elle a fédéré des gens autour d'elle pour faire un rachat de pièges et elle a travaillé aussi sur cette communication en tache d'huile » [BDT_FGM_1805].

Dans la perspective de consolider le réseau existant, le trio remobilise aussi les troupes par

mail lorsque le premier moustique-tigre de la saison pointe son nez.

« *Donc on a relancé en plein confinement, ou juste avant, un petit mot, en disant « Pensez à mettre vos pièges », etc., « Pensez à entretenir vos jardins » » [BDT_FGM_1805]*

Afin de poursuivre l'intéressement de nouveaux voisins d'une manière différente, la Brigade innove également en s'inspirant d'une action menée à la Réunion, avec la création d'un sticker que les Brigadiers peuvent coller sur leur boîte aux lettres.

« *L'idée étant de mettre un logo sur sa boîte aux lettres pour montrer les endroits où les gens agissent, donc si les gens sont intéressés ils peuvent sonner chez vous ou discuter avec vous au-dessus de la [barrière]... voilà, essayer de trouver des moyens de faire fonctionner le système et le bouche à oreilles finalement. [...] Voilà donc j'ai fauché une image de moustique, et puis j'ai travaillé la couleur... » [BDT_FGM_1805].*

Chapitre 3 La deuxième vague de l'enrôlement : la mobilisation des voisins

I Une diffusion hétérogène

Si les initiateurs de la Brigades sont parvenus à enrôler un certain nombre de voisins, ces derniers avaient pour « mission » de poursuivre le travail d'intéressement auprès de leurs proches voisins, de façon à les convaincre de mettre en œuvre les bons gestes, voire à acheter les pièges. Il s'agit à cette étape de consolider le réseau.

Certaines régularités ont pu être observées dans les témoignages recueillis.

Il convient de noter en préambule qu'aucune des personnes interrogées ne s'est appuyée sur l'argument de l'expérimentation scientifique pour mieux enrôler, bien que certaines d'entre disposaient d'une acculturation scientifique.

Le rôle de diffuseur a été plus ou moins endossé par les « Brigadiers », qui ont évoqué la démarche avec leurs voisins des jardins mitoyens avec plus ou moins de motivation.

Les personnes les plus gênées par les « *piqûres sauvages* », « *très urticantes* », voire « *allergisantes* » de l'insecte et qui le considèrent comme un « *fléau* », un « *enfer* » ou « *une*

calamité », vont être les plus disposées à mettre en œuvre à la fois les bons gestes et les promouvoir auprès de leur voisin. Ils disposent en outre de l'expertise la plus poussée, ayant participé à toutes les réunions, voire ouvert la porte de leur jardin pour les visites collectives. Ils mesurent ainsi mieux l'efficacité des pièges et de l'entretien du jardin et de l'intérêt de la démarche collective.

Certains utilisent les supports créés par les initiateurs de la Brigade du tigre, qu'il s'agisse de la vidéo, du blog ou du flyer, qu' « *il n'y a plus qu'à relayer* ». Ils « *ont donné les solutions en main, presque ...* » [F_GJ_2105].

Ces outils s'avèrent très utiles pour initier l'intéressement, y compris en période de confinement :

« Au début du confinement, j'ai mis des petits papillons sur la boîte-aux-lettres pour déjà communiquer sur l'initiative citoyenne que la Brigade du Tigre avait mis en place pour informer les gens. [...] Avec les voisins les plus immédiats, juste au moment du confinement j'ai fait mon petit mailing, avec le petit logo, et puis j'ai remis les infos du blog en disant que ça permettait déjà la lecture en attendant de pouvoir se rencontrer ».[F_GJ_2105]

L'enquête révèle aussi **deux profils opposés** selon l'importance qu'ils accordent ou non à l'objectif de capacitation qui sous-tend la démarche. Certains s'impliquent beaucoup dans l'enrôlement de leur voisins et d'autres très peu, voire pas du tout selon leurs convictions.

Les personnes les plus efficaces dans le processus d'enrôlement sont celles qui, au-delà de la limitation des nuisances, sont motivées par l'ambition citoyenne de la démarche. Elles sont « *prêt[es], même, à aller mettre des tracts dans les boîtes-aux-lettres, et même [...] à faire du porte à porte* », [H_PM_2106]. Elles considèrent que la communication verticale des pouvoirs publics n'atteint pas la cible des voisins, à l'inverse de la communication horizontale de la Brigade.

« Je faisais partie des personnes référentes qu'elles ont recherchées à un moment donné pour sensibiliser dans mon quartier plus précisément, donc voilà, j'ai communiqué, j'ai mis des petits trucs dans les boîtes-aux-lettres, j'ai essayé de sensibiliser les gens et puis du coup on a fédéré pas mal de ... dans notre quartier je pense qu'il y a une cinquantaine de pièges, entre les larves et les ... Donc oui on a fait une bonne sensibilisation de notre îlot, disons. [...] Une action comme ça, je pense que c'est vu plus facilement et plus facilement accepté par le voisinage, que si c'est un courrier de la mairie dans la boîte-aux-lettres. Les gens ils lisent ça, ils le jettent, tandis que là, le fait que cette action soit démultipliée et que chacun prenne ses responsabilités ... Il y a un contact

direct, c'est une action plus humaine, dans la relation, c'est facile de discuter. Après on n'adhère pas, c'est pas très grave, « bonjour », « au revoir », on repart, mais il y a quand même une implication : c'est pas le courrier de la mairie qu'on fout à la poubelle dès qu'on voit le mot « mairie » ». [F_PJ_2505]

D'autres habitants à l'inverse, plus en retrait socialement, appliquent correctement les conseils mais ne jouent que très peu le rôle de diffuseur, qu'ils attribuent aux pouvoirs publics.

« Plutôt que d'éduquer les voisins, je fais mon truc à moi. Et puis voilà ... Vous voyez, moi, j'ai des végétaux partout, je ferme, je suis chez moi, et puis je fais comme je veux chez moi. » [F_PJ_0206]

L'intéressement des habitants du quartier se poursuit néanmoins, mais de façon plus erratique, non pas en « tâche d'huile » mais par des « sauts de puce » : les brigadiers saisissent la moindre « plainte » entendue « au cours de gym » [F_PJ_0206] ou lorsque le moustique vient perturber « un dîner entre amis » [F_MC_1706] pour parler du collectif.

Les **doutes sur l'efficacité des pièges et leur prix** peuvent aussi freiner le processus, certaines personnes attendant de mesurer leurs effets avant d'encourager les autres à l'achat.

« Je crois qu'on est un peu sceptiques au début, moi-même j'étais pas sûre ... Je me rends compte que c'est aussi pour ça que je ne vais pas forcément vers les voisins, parce que ça coûte cher quand même, les dispositifs. Je me dis « Est-ce que c'est vraiment efficace ? ». J'ai conseillé à une copine d'en acheter un, elle me dit « J'espère que c'est efficace », j'ai dit « Oui, mais il n'y a pas que ça », c'est toujours délicat quoi... » [F_GJ_2605]

De manière plus générale, les discours montrent que « **la diplomatie du voisinage** » joue **un rôle majeur dans le processus de diffusion**. Si les relations avec des voisins moins gênés ou ayant « toujours apprécié d'avoir un jardin très fouillis » [F_PJ_2805] sont très superficielles, les Brigadiers éprouvent des difficultés à parler de la démarche, voire y renoncent. Ils ne souhaitent pas faire de « prosélytisme » [F_PJ_2505] ou la « révolution » [F_PM_0206]. Ils n'aimeraient pas être vu comme « un gendarme » [F_GJ_2605] ou un « policier » [H_PJ_2905] : chacun est libre de faire ce qu'il veut chez soi et les « diffuseurs » cherchent avant tout à préserver de bonnes relations de voisinage.

« C'est pas évident ... d'expliquer ... d'essayer de convaincre ... comment faire ... par quel moyen ... sans qu'ils nous voient comme le méchant policier ! » [F_GJ_2605]

« *« Dieu a inventé l'Homme et le Diable les voisins » ... ça peut être ça aussi ... (rires) ... mais ça doit être un allié. Enfin là honnêtement, on est arrivés dans le quartier récemment, mais ceci dit on a eu de très bonnes relations de voisinage, qu'on a pu en plus approfondir pendant ce confinement, donc j'ai bon espoir que ça prenne. »* [F_GJ_2105]

Plus les liens sont forts, et plus il est facile d'enrôler : les habitants qui ont des relations amicales avec leurs voisins les fédèrent très aisément, y compris s'ils sont moins victimes des désagréments causés par le moustique-tigre.

« *Il y a un piège à moustiques adultes derrière la clôture, chez le voisin, pour les trois maisons. Parce qu'on s'entend très bien ... [...] Ceux d'à côté sont des amis, ceux là-bas aussi, pourtant ils sont plus jeunes que nous ... On a été invités chez lui, là, il n'y a pas longtemps, il est charmant. Lui, on aurait pu se faire la guerre avec ses histoires de bambous ... (Rires) ... il est très compréhensif (il les fait arracher)... »* [H_PM_2106]

« *J'ai une voisine qui a la même configuration de jardin que nous, elle a une piscine et elle est terrorisée ! [...]c'est vrai que j'arrive pas à comprendre. Elle est terrorisée, elle dit qu'elle peut même pas se baigner dans sa piscine, ce qui n'est pas le cas pour moi. [...] Moi, je l'ai fait par solidarité aussi pour mes voisines, qui, elles, souffraient, justement, et ont acheté toute la panoplie. Elles m'ont sensibilisée en me disant que si il y en a une qui met en place des mesures et pas l'autre, ça ne servirait à rien parce qu'effectivement, [le moustique-tigre] passe de jardin en jardin [...] »* [F_JP_0108]

Pour finir, le met en lumière un critère « géographique » dans le processus de diffusion. Ainsi, les représentations ancrées d'un moustique pondant dans des grandes quantités d'eau sont un frein majeur pour l'enrôlement des habitants du quartier à proximité directe du canal, qui peuvent se dire « *ça sert à rien de faire quoi que ce soit parce qu'il y a le canal à côté* » [F_PJ_2805].

« *Au bord du canal, vous avez plein de ...je pense que c'est la réception des ruisseaux qu'ils ont canalisés, qui débouchent dans le canal, ça ne coule pas, il pleut pas donc ça reste. [...] Vous devez avoir un tas de nids de trucs, là, dessus, à la surface... Quand vous passez là-dedans, c'est affreux, mais c'est affreux. [...] Mais enfin, nous, avec le canal, et ces fameuses réserves, on est ridicules à côté d'un pot de fleurs, là ! Nous, c'est à grande échelle, là ! »* [F_PJ_0206]

II Les points de fragilité du réseau

L'enquête révèle aussi d'autres facteurs qui peuvent fragiliser l'enrôlement, chaque acteur y agissant suivant ses capacités, sa sensibilité et ses valeurs. Les controverses y persistent.

1/ La génération « pesticides »

Le quartier de Saouzelong compte beaucoup de pavillons, dont un certain nombre sont occupés par des habitants qui y ont élevé leurs enfants, et sont désormais à la retraite. Nés après-guerre, ils gardent en mémoire les avancées offertes par l'industrie chimique et sont moins moins sensibles à l'argument écologique avancé dans les préconisations de la Brigade du Tigre.

« Alors on est des scientifiques, ça d'accord. Mais on n'est pas dans la génération – il faut être honnête – de l'environnement. Je veux dire, on en parle maintenant, c'est à la mode, ça fait bien. Je ne vais pas vous faire un discours sur les écologistes parce que je serais très sévère. [...] Quand vous regardez notre génération, on est la génération de la chimie, on est la génération de la voiture et on est la génération du nucléaire. Voilà ... Et tout ça fait que l'environnement on s'est un peu assis dessus pendant quelques décennies. » [H_BJ_1506]

Et même s'ils sont nombreux à être « sensibilisés » [F_BJ_1506], « un peu plus soucieux de l'environnement » [H_BJ_1506], cette population semblerait avoir plus de difficultés à envisager l'adoption d'une lutte contre les moustiques qui exclue tout recours aux pesticides. Ainsi, cette catégorie apparaît d'une façon générale moins opposée à l'utilisation de produits chimiques, qu'il s'agisse de répulsifs ou bien d'insecticides.

« [Mes parents] se mettent encore de l'anti-moustique quand ça les dérange ! C'est la génération « tchouk-tchouk-tchouk » (geste de se vaporiser le produit) ! [...] Mon père, il est tout le temps avec sa bombe ... » [F_GJ_2605]

« Depuis que je suis née, moi, ma génération n'a pas fait trop attention aux produits. [...] J'ai pas mal de copains qui sont à l'association Coquelicots, et ils voulaient que je signe leur truc, et que je m'engage, et j'ai dit « Non, c'est pas honnête pour moi de m'engager, parce que contre le moustique ... ». Après, je mets pas de produits chimiques nulle part, ni dans mes cultures, ni dans ma bouffe, enfin je fais attention. Mais le moustique, c'est ma limite. Donc je dis « Moi je suis pas pour éliminer tous les pesticides parce que tant qu'on n'a pas trouvé de solution contre le moustique ... » [...] Voyez, moi, ma haine est telle que je me dis que s'ils proposaient de démoustiquer Toulouse, je crois que je serais assez favorable ... C'est terrible, parce que vraiment ... » [F_PM_0206]

Les personnes les plus âgées, qui ont connu les campagnes massives de démoustication, sont sans doute les plus difficiles à convaincre de l'intérêt de mettre en œuvre contre l'insecte une lutte individuelle et collective qui proscriit l'usage de la chimie. Leurs représentations semblent tenaces, et ils considèrent que la prolifération du moustique-tigre est la conséquence d'un abandon par les pouvoirs publics des traitements pesticides à grande échelle.

« J'ai connu Toulouse à l'époque où Toulouse était infestée de moustiques, pendant la guerre, et je peux vous assurer qu'on pouvait pas dormir tellement il y avait de moustiques. Alors un processus de destruction de moustiques a été mis en place pendant des dizaines et des dizaines d'années et maintenant ça revient puisqu'on a arrêté cette démoustification. Bah, moi c'est ce que je dis parce que je l'ai connu et que je sais à quel point c'est efficace. [...] C'est quand même indispensable à mon avis, même si on essaie d'autres choses pour les moustiques ... Mais je vois pas comment on peut faire autrement ... » [H_PA_2205]

2/ Des populations plus ou moins gênées : le critère de l'âge et de la composition familiale

Comme nous l'avons vu précédemment, l'argument de limiter la nuisance est le premier facteur d'engagement dans la Brigade. Or elle est perçue de manière très diverse par les habitants. Déjà, les personnes interrogées notent que le moustique pique préférentiellement certaines personnes pour des raisons qui restent très obscures (« *nouvel arrivant* », « *sang sucré* », « *peau claire* »...). Cependant, le facteur déterminant du ressenti du désagrément est l'exposition au risque d'être piqué. Or ce risque est mathématiquement lié au temps passé au jardin, corrélé à l'âge et la composition familiale.

Les personnes âgées

Avec l'âge en effet, le rapport au jardin se modifie sensiblement, il n'est plus investi de façon hédoniste. Il n'est plus perçu comme un lieu « *ressourçant* » [F_GJ_2105] après la journée de travail, et les occasions de « *réceptions* » se raréfient.

« [...] il y a aussi l'évolution de l'âge donc on fait plus les mêmes choses que quand on était plus jeunes, on était tout le temps dehors avec la chaise-longue, dès qu'il y a du soleil ... » [BDT_FGM_1805]

« En tout cas, le loisir, il est dans l'entretien, il est pas dans le fait de profiter du jardin de manière, entre guillemets, « statique », je ne sais pas moi, pour prendre l'apéro comme on a pu faire par exemple chez des copains ou des amis des enfants. C'est sûr que quand vous prenez l'apéro avec

des gens et que vous voyez tous les moustiques arriver ... (Rires) ... Tout de suite, c'est moins sympa ! Ma mère, elle n'a pas cet usage-là du jardin, donc quand elle y va c'est pour couper des choses, voilà, c'est plus une activité en soi qu'un lieu dont elle va profiter d'une manière expectative. » [F_PC_1706]

C'est ainsi que chez les plus âgés, l'usage de jardin est souvent restreint à quelques menus travaux de jardinage, « *quelque demi-heure par jour* » [H_PA_2205], les travaux les plus « physiques » étant parfois délégués à un jardinier.

« Il y a une période j'ai beaucoup jardiné, mais bon j'ai [...] ans bientôt et donc, je jardine beaucoup, beaucoup moins. Mon jardin est bien entretenu mais j'ai un jardinier [...]. Sinon, de l'autre côté, devant, j'ai quelques pots de boutures, de machins, des petites choses que j'entretiens plus régulièrement. » [BDT_FGM_1805]

De manière générale, les plus âgés sont aussi vêtus de manière plus couvrante, si bien qu'ils n'ont parfois pas toujours ressenti le trouble généré par l'arrivée du moustique-tigre dans leur quartier, dont ils ont pu être informés par leur voisinage.

« On l'avait pas remarqué, non, non ... On a des voisins, là, [...], qu'on voit fréquemment et qui nous en ont parlé. » [H_PA_2205]

Certains retraités sont aussi moins gênés par la nuisance car ils partent régulièrement dans leur résidence secondaire « *à la campagne* » [BDT_FGM_1805], et sont de fait « *pas toujours là ...* » [F_PC_1706].

Avec l'âge également, certains habitants se retrouvent à occuper seuls leur pavillon (veuvage, divorce?) et s'adaptent plus facilement aux nuisances en investissant alternativement l'intérieur et l'extérieur de la maison.

« [Ma mère], de toute façon, elle est soit dans le jardin, soit dans la maison, elle ne peut pas habiter les deux lieux en même temps. Donc s'il y en a qui est pas tout-à-fait vivable à une heure, elle se réfugie dans l'autre. C'est tout-à-fait indifférent pour elle. [...] Elle s'adapte, en fait, je crois. Voilà. Si c'est mieux dedans, eh bien elle mangera dedans, voilà, c'est pas tout-à-fait pareil que quand on est à plusieurs dans un espace fermé, où finalement le dehors donne quand même un peu une respiration, enfin vous voyez ? » [F_PC_1706]

Les familles avec enfants

D'une façon générale, les familles avec enfants sont beaucoup plus sensibilisées à la lutte contre la prolifération du moustique-tigre. En effet, l'extérieur des maisons est très investi par les plus jeunes pour lesquels il représente à la fois une aire de jeu très prisée - d'autant plus s'il offre une piscine-, mais aussi un espace de retrait où ils peuvent s'isoler si besoin, car « [l'] enfant peut aller boudier au fond du jardin (rires) » [F_PC_1706]. Or les parents observent « une sensibilité au niveau de la peau qui est quand même assez importante ». « [Les]enfants attirent pas mal les moustiques et se font facilement piquer [...] se grattent énormément [...] au point de créer de vraies plaies » [F_PC_1706].

« Ma voisine à côté s'en plaint, elle vient de partir, là, tout-à-l'heure, elle me disait que son petit-fils qui a trois ou quatre ans ne veut plus sortir dans le jardin, là, de nouveau ». [F_PJ_2805]

Les familles avec enfants se mobiliseront ainsi plus aisément dans la lutte collective. Elles apparaissent également comme des « enrôleurs » potentiels, pour peu que leurs enfants soient scolarisés dans le quartier, car les sorties d'école et les invitations entre copains génèrent de nombreux liens faibles.

3/ Des interrogations sur les outils et impacts de la lutte sur la faune et la flore sur l'environnement

La place du moustique-tigre dans l'environnement pose question un certain nombre d'habitants, avec une opposition entre ceux qui s'interrogent sur « l'impact écologique » de « ce moustique qui prolifère trop rapidement », ce qui « doit certainement perturber certains équilibres » [F_MC_1706] comme la « biodiversité de nos régions » [FPJ_MP] , et ceux qui se demandent s'il ne fait pas partie « d' une chaîne qui a un sens » [F_TP_2205].

On note que chez certains habitants, l'idéologie biocentrée prend l'ascendant sur l'idéologie anthropocentrée. Ils sont ainsi plus difficiles à convaincre de mettre en œuvre tous les bons gestes et à être enrôler dans le collectif.

Les mesures de prévention, entretien du jardin et chasse aux gîtes larvaires, peuvent en effet être perçus comme préjudiciables « à la biodiversité de la flore et de la faune, quelque part » [F_JP_2906] par les habitants qui ont une idéologie biocentrée. « [Les] oiseaux, déjà qu'ils sont en train de disparaître un peu », et « les hérissons ne trouveront plus d'endroits pour boire ... » [F_JP_2906].

« Je suis caricaturale, mais si on doit avoir des jardins « aseptisés », entre guillemets, pour ne pas

avoir de moustiques-tigres, c'est un peu dommage ... C'est un peu trop poussé à l'extrême. Il ne faudrait pas tendre vers ça. Déjà qu'il y a de plus en plus de béton ... Si on fait en plus des actions qui limitent la biodiversité. Ça serait un peu dommage qu'on ait un impact trop fort sur la biodiversité parce qu'on est gênés, nous... » [F_JP_2906]

« J'ai un endroit avec beaucoup de lierre, je me demandais ... Mais je ne voulais pas l'enlever, ça maintient tout un écosystème et on ne peut pas non plus tout enlever ... » [F_JP_2605]

Le système curatif des pièges peut aussi être rejeté parce qu'il « tue » l'animal ou use d'appâts perçus comme chimiques.

« Il y a une dame dans la rue, très, très gentille mais elle a une religion un peu bizarre, alors il ne faut pas toucher aux animaux. [...] La voisine avec qui on s'entend bien aussi, et qui est du collectif, a le piège à phéromones et le piège à larves, et sa voisine lui dit « Ouais, tu tues des moustiques, c'est quand même pas bien ! » ... » [H_BJ_1506]

« Ma voisine elle est bio de chez bio de chez bio ... [...] elle est pas sûre de ce qu'il y a dans la pastille ! « C'est peut-être de la chimie », je lui ai dit « Non, c'est du riz concassé ! ». En fait, les phéromones, elle ne veut pas en entendre parler ... » [H_BJ_1506]

4/ Les habitants de collectifs et les locataires

Si les immeubles semblent intuitivement être des habitats moins propices à la prolifération du moustique-tigre dans le quartier, ils y participent à leur mesure.

D'abord parce les constructions elles-mêmes abritent aussi de potentielles « réserves d'eau », avec « *des terrasses, des toits-terrasses, des gouttières ...* » [BDT_HPM_1105]. Ensuite parce qu'« *il y a de fait toujours des bouts de terrain autour des immeubles* », des « *petits espaces verts* » pas toujours « *investis par les résidents* », pour l'entretien desquels « *un gros travail de sensibilisation* » semble nécessaire, « *y compris au niveau des syndicats de copropriétés* » [F_PC_1706].

Cependant, les témoignages illustrent des difficultés à mobiliser dans la démarche de lutte collective contre le moustique-tigre à la fois les résidents et les propriétaires de ces habitats.

D'une part, les résidents des habitats collectifs ne ressentent pas les désagréments afférents à la présence du moustique-tigre de manière aussi importante que les habitants des pavillons. Les habitants d'immeubles sont en effet « *assez peu concernés par les nuisances* », même s'ils peuvent

observer « *en se promenant dans les jardins publics, un peu sur le soir* », qu'ils [se font] « *piquer par des moustiques un peu tigrés ...* » [F_PC_1706].. Ayant « *moins l'occasion [...] de profiter de l'extérieur, à moins d'avoir une grande terrasse* », ils ne sont généralement pas piqués à l'intérieur de leurs logements, « *donc [il s'agit] de gens qui ne vont pas être motivés pour faire quoi que ce soit* » en matière de lutte contre le moustique-tigre [BDT_HPM_1105]. Ce dernier semble d'ailleurs trouver au ras du sol, sur la voie publique ou dans les jardins du quartier, suffisamment d'hôtes pour satisfaire ses besoins et ne pas devoir voler jusqu'aux premiers étages des immeubles, y compris si les logements disposent de balcons ou de terrasses.

« *Dans l'immeuble je trouve qu'on n'en parlait pas beaucoup, du moustique tigre.... Je pense que j'ai été sensibilisée quand je suis arrivée ici (dans un pavillon), mais dans l'immeuble j'ai pas souvenir qu'on ... Ça faisait pas partie de la conversation* ». [F_PM_0206]

D'autre part, une partie de la population habitant les immeubles ne sera pas approchée par la Brigade du Tigre, qui suppose qu'elle ne pourra pas être enrôlée en raison de son profil. « *La difficulté, c'est que la plupart des propriétaires ne sont pas occupants des lieux* ». Les résidents sont en effet pour « *l'essentiel des locataires* », qui comptent parmi eux « *beaucoup d'étudiants* ». Or ces derniers sont « *absents l'été* » et ne « *sont [que] de passage* ». La population étudiante n'exprime d'ailleurs « *pas tout-à-fait les mêmes besoins, les mêmes ressentis* » que les personnes qui « *y élèvent [leurs] enfants* ». Les propriétaires résidents constatent également qu'il s'avère « *quand même assez difficile de mener à bien les projets un peu plus à long terme qui peuvent concerner des gens qui sont à demeure* » avec des locataires qui changent « *parfois d'année en année* ». [F_PC_1706]

« *[Ce genre de réseau] marche bien justement avec des gens bien implantés dans le quartier et qui peuvent agir au niveau de leur environnement. Mais des gens qui sont de passage et en plus un peu démotivés, parce qu'ils sont dans l'anonymat de locataires d'immeubles, ... ça peut être plus compliqué* ». [BDT_HPM_1105]

De l'autre côté, les propriétaires non résidents ne vont pas accepter de financer des dispositifs alors même que les locataires ne sont pas indisposés par la présence du moustique-tigre.

« *[...]J'en ai parlé au conseil syndical. Les propriétaires qui ne vivent pas là [...] n'ont pas forcément eu envie par exemple de consacrer un budget à l'achat de pièges. Les gens m'ont dissuadée [d'inscrire la proposition à l'ordre du jour de l'assemblée générale des copropriétaires]. Ça n'a suscité aucun intérêt pour eux, donc du coup je n'ai pas pris la liberté de façon individuelle*

de demander à ce que ça soit en assemblée générale. Parce que j'ai compris que tout le monde voterait contre ... (Rires) [...] Ça ne veut pas dire qu'individuellement, il n'y a pas cinq ou six familles qui seraient pas intéressées. » [F_PC_1706]

Les habitants des habitats collectifs intéressés par la démarche peuvent ainsi rester en retrait, trouvant « *compliqué* » d'avoir « *une vraie force de persuasion* » pour convaincre à la fois les résidents et les propriétaires non résidents de « *l'intérêt d'une démarche au niveau collectif* ». [F_PC_1706]

Les maisons en location ou en colocation sont des habitats différents des immeubles mais qui induisent des problématiques sensiblement similaires à celles rencontrées dans les habitats collectifs en raison du statut des résidents qui dépendent des propriétaires pour les travaux d'aménagements du bâti, comme l'évacuation des « *eaux pluviales de la terrasse* ». Plusieurs témoignages laissent à penser en outre que les locataires sont moins enclins à entretenir les jardins.

« De l'autre côté de la rue, il y a une villa qui pose un peu problème, enfin j'ai l'impression qu'ils sont assez nombreux, et qu'ils sont ... Je comprends très bien, c'est peut-être des étudiants, bon, ils ne sont pas passionnés par le jardin, et donc là j'ai l'impression qu'il y a plus de laisser-aller sur les eaux stagnantes ... » [H_PM_21-06]

Dans le cas des colocations particulièrement, le partage des tâches d'entretien peut s'avérer compliqué, les nuisances n'étant pas ressenties de manière homogène

« Je vis dans une copropriété [...]. On bénéficie de notre côté d'une terrasse avec un petit espace vert, une petite pelouse, et après ce sont des espaces communs... Donc au niveau de l'entretien, c'est vrai que c'est pas toujours évident parce que [...] quand vous êtes en location avec d'autres personnes, tout le monde n'est pas aussi réceptif, tout le monde ne se sent pas aussi impliqué parce que eux justement, ils sont à l'étage donc ils n'ont pas cette gêne [...] On a l'impression de tout faire, d'être le jardinier de la copropriété ... » [F_MC_1706]

Conclusion

La Brigade du tigre a enrôlé le quartier en général, « *tout le monde la connaît* ».

La « méthode d'enrôlement » construite par la Brigade du Tigre est apparue efficace et pertinente aux yeux de l'ARS et de certaines collectivités locales, qui la déploient désormais en subventionnant des associations comme la CPIE. Ils tentent ainsi de mobiliser les particuliers en

s'appuyant sur des habitants motivés qu'ils accompagnent techniquement.

Pour revenir au quartier de Souzelong, les connaissances sur le moustique-tigre sont plutôt bien développées, renforcées par la nouvelle politique de communication de la municipalité.

L'étude montre aussi que finalement, les Brigadiers, même s'ils disposent de tous les éléments pour mettre en œuvre les dispositifs, ressentent le besoin de confronter la « théorie » à la pratique. Ils ont besoin d'être convaincus par leur propre expérience. Les pièges, notamment ceux à larves, constituent à ce titre un dispositif sociotechnique à double tranchant. Ils attirent des personnes qui espèrent qu'ils solutionneront les problèmes mais sont souvent déçus du résultat, à la fois parce que leur bon usage réclame la construction d'une forme d'expertise, et qu'ils ne mettent pas en œuvre les bons gestes aux jardins :

« Le comprimé ne règle pas tout, je le dis dans ma famille quand ils m'agacent ... Je leur dis « On vous a dit quoi ? » « Mangez un peu plus léger » ? « Marchez » ? Et « Prenez le comprimé ». « Qu'est-ce que vous avez retenu ? » : le comprimé ! (Rires) Je vous assure ! C'est la même chose pour les pièges. » [[F_PJ_2805]

L'intéressement n'a alors pas abouti. En revanche, les brigadiers qui sont déçus par les pièges, mais qui ont mis en œuvre les bons gestes au jardin, perçoivent qu'il a un effet sur la population de moustiques présente dans leur jardin et prévoient de continuer en ce sens.

Nous avons vu aussi l'importance des relations sociales dans le renforcement du réseau. Plus les gens « se connaissent », plus les conditions d'enrôlement sont favorables, notamment pour « intéresser » les personnes âgées, moins indisposées par les nuisances mais attachées à leurs voisins qui constituent un élément central de leur vie sociale. A l'opposé, il apparaît que les locataires des habitats collectifs – notamment les étudiants - sont moins tournés vers la vie de quartier, y développent peu voire pas de relations. Ils sont aussi moins gênés également par les nuisances, n'ont pas la maîtrise de leur environnement, si bien que les « brigadiers » ne tentent pas de les intéresser.

L'évolution du quartier est alors susceptible de freiner la mobilisation. En effet, tous les habitants interrogés trouvent le quartier « agréable », « vert », « calme ». Ils sont très attachés à « l'esprit petit village » qui peut exister dans certaines rues. A l'inverse, d'autres habitants de rues passantes, entourés d'immeubles regrettent le manque de relations de voisinage. La nouvelle configuration du quartier joue un rôle central dans cette évolution. Car si le métro a désenclavé le

quartier, il l'a également polarisé entre les stations Ranguel et Saouzelong où se concentrent désormais les commerces de proximité. Il n'y a ainsi pas de véritable « cœur de quartier » permettant aux habitants de se réunir. L'arrivée du métro a aussi aiguisé l'appétit des « promoteurs qui se jettent sur le quartier comme le moustique tigre ! ». La population du quartier est en train de changer. Lorsque les maisons sont vendues, elles sont souvent achetées dans le cadre d'un programme immobilier. Or au-delà de la destruction d'un patrimoine ou d'un espace vert, l'aménagement de populations de locataires qui n'ont pas le même mode de dhabiterfait craindre aux habitants de perdre l'esprit « petit village » qu'ils connaissent dans leurs rues. Le prix des maisons n'est abordable que pour des catégories professionnelles aisées (comme « un couple de chirurgiens ») qui sont moins susceptibles de participer à la vie de quartier « *qui se ferme* », les gens mettant des plaques sur le devant des maisons.

Cette évolution fait craindre aux habitants la perte de la« belle mixité » qu'ils revendiquent.

Au final, on constate que si le MT tigre touche tous les habitants, c'est de manière non homogène, tout comme le quartier n'est pas homogène et se polarise. Ce constat amène à s'interroger plus finement sur la façon dont les différents publics perçoivent le problème, afin de proposer des solutions différenciées qui pourraient permettre de renforcer le lien social crée sur le thème du moustique.

De quelle manière la recherche participative a t-elle influencer le niveau d'engagement des participants ?

Tout au long du processus de recherche, les initiatrices de la Brigade ont été très impliquées. Pour rappel, outre un intérêt intellectuel, elles pensaient qu'il pourrait leur permettre de répondre à certaines questions qu'elles se posent sur le dispositif « Est-il efficace dans la lutte contre le moustique, le modèle est-il transposable ?, Comment faire adhérer les gens qui ne se sont pas engagés ? Comment le faire vivre sans nous ?

Deux comités de pilotage ont jusqu'à présent suivi le premier.

Lors du 2ème comité de pilotage, les habitantes ont trouvé un intérêt à découvrir des concepts sociologiques qu'elles ont cherché à mieux comprendre. Elles ont recadré la recherche en insistant sur le double objectif du collectif (lutter contre le moustique-tigre et retisser du lien social) mis de côté par les journalistes. Les échanges avec le chercheur ont aussi permis de s'accorder sur la méthode (entretiens semi-directifs avec test du guide d'entretien avec les initiateurs de la BDT) ainsi

que sur le calendrier. Les BDT ont pu également apporter leur expertise du quartier en évoquant les contraintes liés au COVID et à la date d'apparition du moustique-tigre : les gens ont autre chose en tête et il faut attendre l'apparition des moustiques-tigre. Elles ont également considéré que l'étude pouvait être un moyen de relancer le collectif. Leur « stratégie » et leur intermédiation a été déterminante pour mener le travail de terrain.

Le 3ème comité de pilotage a été l'occasion pour le chercheur de présenter la méthode de l'analyse thématique. Les premières tendances issues des entretiens ont aussi été discutées: Cette étape a permis de confronter les 2 formes d'expertises et de savoirs, permettant de stabiliser les connaissances et les résultats. A cette étape, ces premières tendances ont « remotiver » les initiatrices au sens où les habitants qu'elles pensaient ne pas avoir suffisamment intéressés avaient néanmoins mis en œuvre une partie des dispositifs.

Les initiatrices de la Brigade ont donc été partie prenante de la recherche tout au long du processus. A ce stade de la recherche, il convient de revenir sur leur profil, assez particulier.

Elles sont déjà scientifiques ou de formation scientifique et ont développé une appétence certaine pour les processus de recherche. Elles disposent ainsi des facultés cognitives nécessaires à la compréhension des enjeux qui sous-tendent les étapes de la recherche. Elles sont aussi capables de dialoguer aisément avec les chercheurs, comme en témoignent l'historique du mouvement.

Elles ont toutes les deux également un goût marqué pour le travail collaboratif : « Dans tout mon parcours professionnel, j'ai toujours réfléchi quel que soit mon boulot en termes de transversalité, de projets participatifs ou collaboratifs »

Enfin, elles sont préalablement très engagées. Leur engagement dans la démarche participative relève ainsi sans doute du « pari subsidiaire » évoqué par H. Becker.

La question se pose alors de savoir si les recherches participatives n'intéressent pas en premier lieu des citoyens au profil similaire.

Bibliographie

- Barrault J., 2009, « Responsabilité et environnement : questionner l'usage amateur des pesticides », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], Hors série 6 | novembre 2009,
- Bérard Y. et Crespin R. (dir.), 2010, *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoirs et pouvoirs*, Presses universitaires de Rennes
- Claeys-Mekdade C., Nicolas L., *Le moustique fauteur de troubles*, *Ethnologie française* 2009/1 (Vol. 39), pages 109 à 116
- Drulhe M., Clément., Mantovani J. *et al.*, « *L'expérience du voisinage : propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse* », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2007/2 (n° 123)
- Dubost F., 1997, *Les jardins ordinaires*, Editions l'Harmattan
- Fontenille D., *Le Chinkungungna gagne la France*, *La Recherche* n° 458, décembre 2011
- Forrest R., 2007, *Le voisinage, quelle importance ?* ERES | « *Revue internationale des sciences sociales* », 2007/1 (n°191)
- Frileux P., 2013, *Le Bocage pavillonnaire, une ethnologie de la haie*, Editions Creaphis
- Ginelli L., 2015, *Jeux de nature, natures en jeu. Des loisirs aux prises avec l'écologisation des sociétés*, thèse en sociologie
- Granovetter M., *The Strength of Weak Ties: A Network Theory Revisited*, *Sociological Theory*, Vol. 1 (1983)
- Lemieux C., 2008, *La sociologie pragmatique*, collection repères, éditions la Découverte
- Mathieu L., « Daniel Cefaï, Cédric Terzi, *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 06 mars 2012
- Marquet V., 2014, *Les voies émergentes de l'adaptation au changement climatique dans la gestion de l'eau en France et au Québec : Mise en visibilité et espaces de définition*, thèse en sociologie
- Mieulet E. et Claeys C., « (In)acceptabilités environnementales et/ou sanitaires : dilemmes autour de la démoustication du littoral méditerranéen français », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], Volume 16 Numéro 1 | mai 2016
- Orsenna E., de Saint-Aubin I., 2017, *Géopolitique du moustique*, Editions Fayard
- Simard F., Farraudière L., Yébakima A., 2017, *Alerte aux moustiques ?*, IRD Editions/Scitep éditions
- Entente Interdépartementale de Démoustication Méditerranée, *Surveillance du moustique Aedes albopictus en France métropolitaine - Bilan 2018*, consultable sur le site du Ministère des Solidarités et de la Santé
- Dossier de presse de l'ARS – point de situation du moustique-tigre en Lot-et-Garonne – avril 2019